

66e année, No 5

Montréal, 12 juin 1954

DANS CE NUMERO :

a-c.

- LISETTE LE ROYER par LUCETTE ROBERT
- L'ÉBOULEMENT DE ST-ALBAN par ANDRÉ DE LA CHEVROTIERE
- DANS LE MONDE SPORTIF par OSCAR MAJOR
- LES CHASSEURS DE PLANTES Un roman d'aventures de GEORGE FRONVAL

PER
S-400
CON

a-c.
e Samedi

GAZINE NATIONAL DES CANADIENS

10 cents



Marlon Brando

Mais où donc va l'argent?

C'est une question que tous nous nous posons...
et nous aussi, à l'Imperial Oil!

La réponse se trouve dans
notre rapport annuel. Voici où est
allé chaque dollar de l'Imperial Oil l'an dernier:

53½¢ ont servi aux achats de pétrole
et autres matières premières.

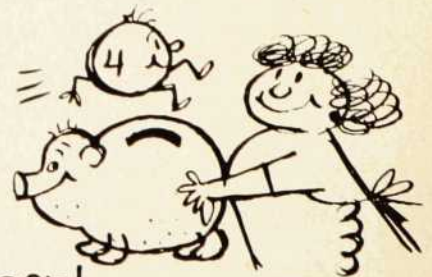
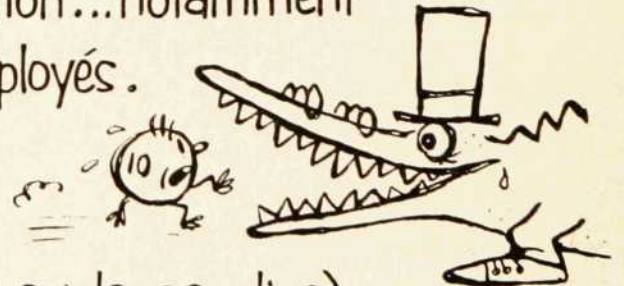
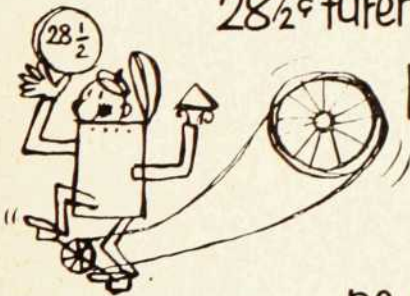
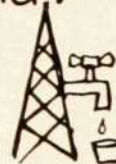
28½¢ furent absorbés par les frais d'exploitation... notamment
par les salaires payés à nos employés.

10¢ furent engloutis
par les impôts (et ceci

ne comprend pas la taxe provinciale sur la gazoline).

4¢ furent affectés au remplacement
d'outillage usé.

Le reste... 4¢... fut versé en dividendes
à nos actionnaires en guise de loyer pour l'usage d'usines
et d'outillage achetés avec leur argent.



IMPERIAL OIL LIMITED

DANS L'INTIMITE DE NOS VEETTES

LISETTE LE ROYER

par LUCETTE ROBERT

J'ENTENDIS LISETTE LE ROYER pour la première fois au programme *Le p'tit train du matin*, alors qu'elle répondait gentiment aux taquineries de Miville Couture. Sa voix douce, au timbre haut de petite fille, s'accordait si bien au type de « mutine ingénue » que je n'eus pas de surprise en la connaissant. Elle est vive et gracieuse comme un écureuil, avec des cheveux châtons, qui pâlisent au soleil, des yeux noisette et — vous l'avez deviné ? — un petit nez retroussé : on lui donnerait seize ans. Ne vous y fiez pas, car elle est plus sérieuse que mutine et il lui faut constamment brider son ardeur au travail et à l'étude.

Son père, le Dr Pierre-Edouard Riopelle, était médecin de l'hôpital Notre-Dame et attaché spécialement à la Communauté. Elle fit ses études à l'Académie Saint-Louis de Gonzague et suivit des cours de diction avec Camille Bernard, de piano avec Antoine Leduc, de danse avec Mary Beetles et termina avec le cours commercial « Notre Dame Secretarial Course » donné à la Maison-Mère de la Congrégation de Notre-Dame. Elle ne fut jamais une débutante seulement occupée de mondantités et de toilettes, mais occupa ses loisirs à des choses sérieuses comme du travail social et des débats de la Chambre de commerce des jeunes — merveilleux exercice oratoire — surtout quand on a deux avocats comme adversaires ! Avec une douzaine d'amies (anciennes élèves du Couvent du Sacré-Coeur) elle fonda la Colonie de vacances du Sacré-Coeur qui reçoit une centaine de fillettes, pendant l'été, dans une grande maison des Laurentides.

Après avoir travaillé quelque temps dans une maison commerciale et chez Crawley Films Corp., elle commença doucement une carrière radiophonique sous les auspices de M. Gérard Delage qui lui fit avoir un rôle dans *Le p'tit Café du coin* à CKAC. Elle joua, ensuite, à CBF, dans *L'Ecole des Parents*, *Le p'tit train du matin*, et devint script-assistante de réalisateurs dès les débuts de la télévision. Cette formation fut excellente, car elle fit un peu de tout avec chacun d'eux : débats, théâtre, causeries, quiz, etc. Elle était également la commentatrice des actualités *Aux quatre coins du monde* qu'elle réalisa une fois, pour se faire la main. Elle travailla avec Pierre Pétel pendant la première saison du *Café des Artistes*, ainsi qu'au programme *Premier anniversaire de la TV* et à *Carnaval*, consacré au lancement des « Obligations du Canada ». Ce fut au cours des répétitions de ce dernier programme qu'elle apprit sa nomination comme réalisatrice.

En préparant ses programmes pour enfants, elle fit la Parade du Père Noël qui est plus qu'un reportage en plein air, puisqu'il passe

Mais Lisette aime à se distraire, à se changer de l'ambiance épuisante des studios. Ainsi aime-t-elle faire du jardinage. C'est tout à la fois un excellent exercice physique et une détente de l'esprit qui se trouve ainsi porté à une féconde méditation. (Photos Alain, Le Samedi)



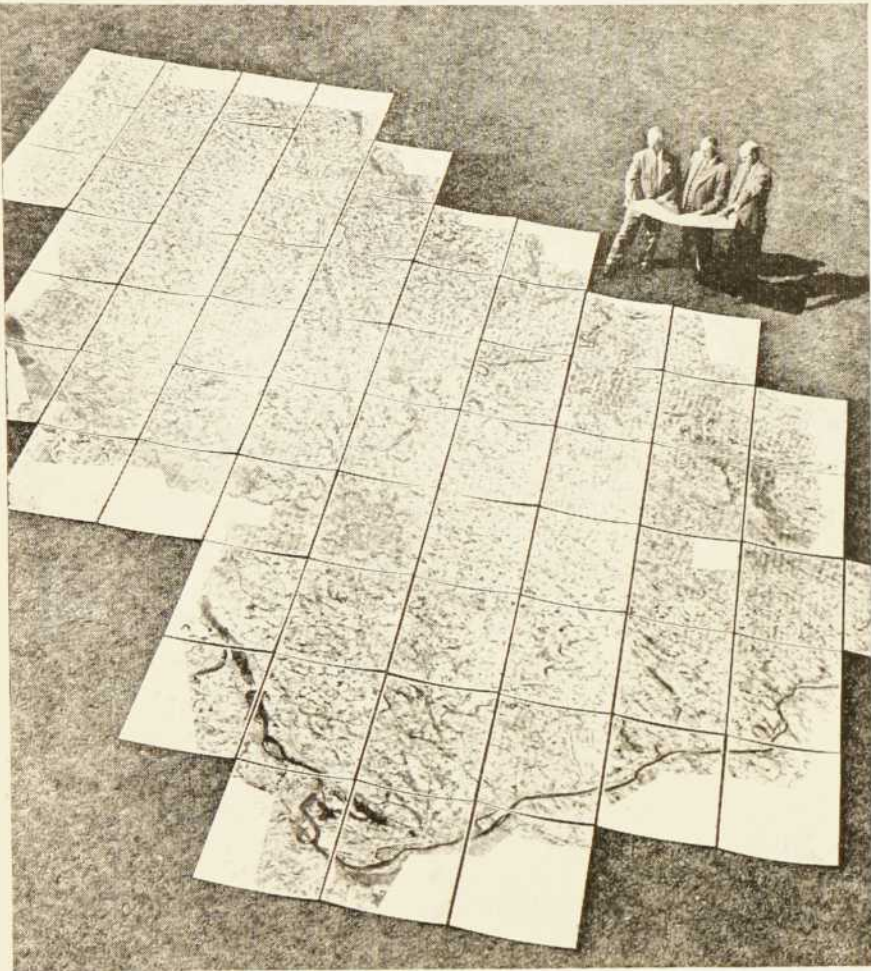
LISETTE est très studieuse. Ses émissions sont préparées avec le plus grand soin. Elle fait ainsi souvent appel à la précieuse documentation contenue dans sa bibliothèque.

directement sur l'écran et n'a pas l'avantage d'être monté et retouché. Choissant la distraction favorite de l'enfant, Lisette Le Royer lanca, le 8 janvier, *Les contes du jeudi*, avec Nini Durand et Pierre Dagenais. La première est Tante Ninon qui tourne un rouet magique, dans un décor de Robert Prévost ; pendant qu'elle file, se déroulent des images (créées par Frederick Back en encre de chine) et c'est « La féerie », première partie du programme. La seconde est consacrée aux Fables de La Fontaine racontées par L'ami Pierre. C'est un très joli programme, habilement exécuté à tous les points de vue puisqu'aux noms cités plus haut, vous ajoutez celui de Léo LeSieur, organiste, pour l'accompagnement musical. Il se terminera le 10 juin après avoir fait connaître vingt-deux fables aux enfants. *Le Club des Seize* (des 16 millimètres) est consacré au cinéma pour adolescents, c'est-à-dire films de voyages, documentaires, etc. Lisette rêve de réunir son auditoire dans un véritable club, avec cartes de membres, et d'organiser des discussions après les représentations. Enfin, le troisième programme pour enfants (5 h. 30 à 6 h. p.m.) est *L'écran des jeunes*, pour spectateurs de quatre à sept ans — parmi lesquels les trois neveux de Lisette : Georges, Jean et Pierre dont l'aîné a cinq ans.

Après un voyage d'observation et d'études dans les studios de la NBC, à New-York, Lisette Le Royer a constaté que les réalisatrices ne sont pas spécialement attachées aux programmes d'intérêt féminin, mais remplacent leurs confrères dans un mouvement rotatif qui les empêche de se spécialiser. Etant donné l'âge de la télévision américaine, elle fut aussi étonnée que les deux réalisatrices, Miss Lee et Kay Elliott, soient aussi jeunes qu'Yvette Pard et elle-même. Elle adore les voyages mais ne peut se permettre que quelques longs week-ends à Boston ou New-York pour aller au théâtre et dans les musées. Pour son mois de vacances, elle choisit le bas du fleuve ou la Gaspésie. Ses lectures sont plutôt sérieuses, comme en fait foi son intérêt pour la philosophie d'Alain et des romans à idées, mais elle a dû se plonger tout cet hiver dans les contes d'enfants. Son délasserment favori est le jardinage dont elle a découvert les secrets l'an dernier. Derrière l'appartement d'Outremont qu'elle habite avec sa mère, est un terrain vague qui est aussi son champ d'expérience. Dès que la terre dégèle, Lisette bêche, sème, sarcle : exercice salutaire après le travail cérébral du jour. Plus que les oiseaux voleurs, elle redoute les pilleurs sans scrupules et leur dédie l'adaptation de *L'Agneau et du Loup aux Contes du Jeudi*. Des projets pour l'an prochain ? Mais oui. Il est trop tôt cependant pour les révéler, et devant le silence je n'ai qu'à partir. Au revoir, charmante Lisette Le Royer.

La PHOTOGRAPHIE au secours de la CARTOGRAPHIE et de la TOPOGRAPHIE MODERNES

par RICHARD WILSON



La carte d'immenses territoires canadiens n'a pas encore pu être dressée. La rapidité avec laquelle nous construisons oblige à une révision constante du cadastre. La prospection minière demande des relevés topographiques dans des régions très difficiles d'accès, de même la prospection pétrolière. L'homme moderne se trouve devant une tâche immense et seule la photo aérienne lui permet de la mener à bien. C'est grâce à elle que l'on connaît maintenant le détail de certaines régions d'Afrique où l'homme n'a jamais mis le pied. C'est aussi grâce à la précision qu'elle assure que la redistribution des terrains dans les villes d'Europe sinistrées par les bombardements a pu s'effectuer sans trop de difficulté. Et la photo aérienne qui ne laisse échapper aucun détail est fort utile à l'urbaniste moderne qui peut aussi analyser les problèmes de la circulation, tracer de nouvelles artères et les systèmes d'égout en parfaite connaissance de cause.

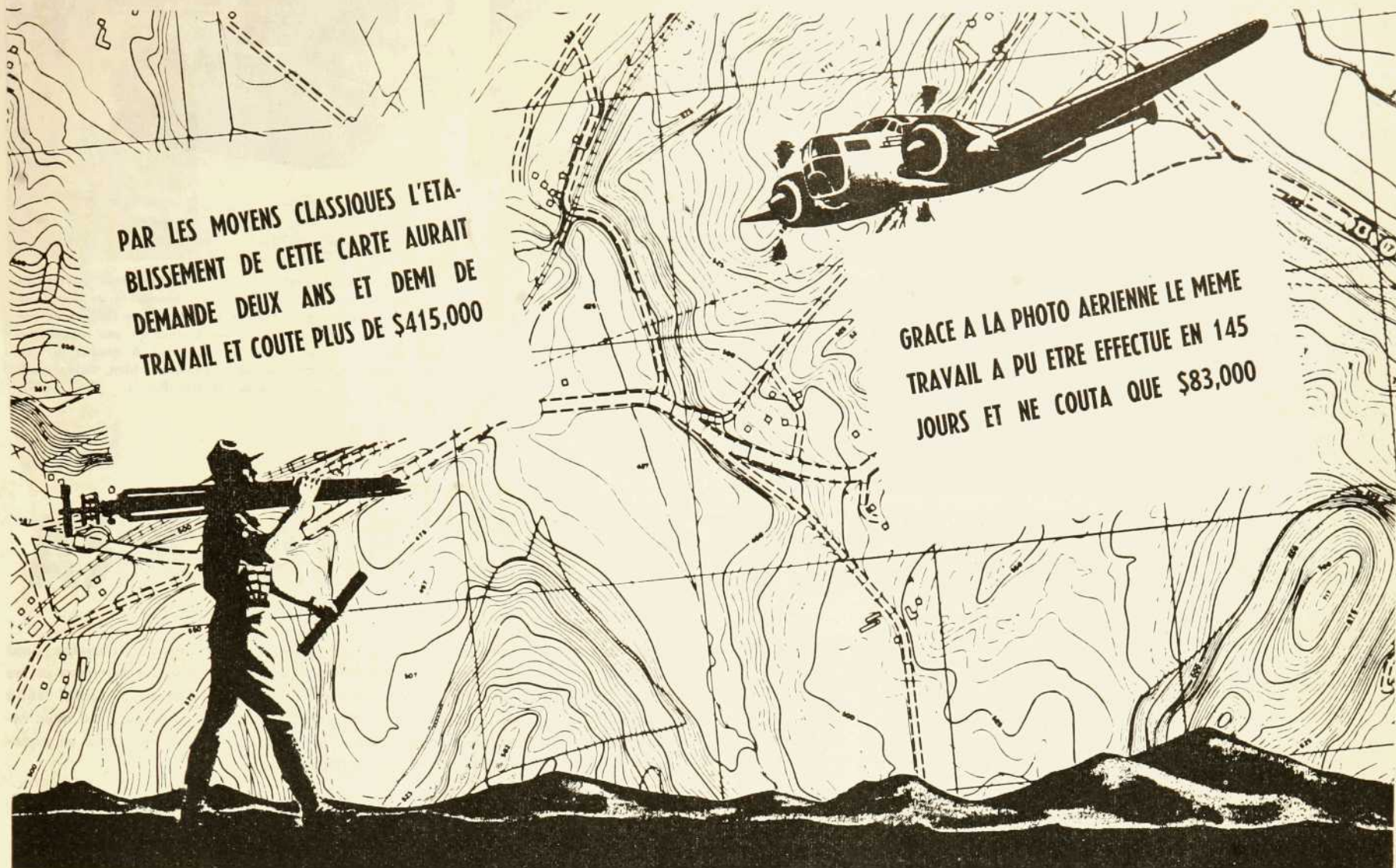
UNE fois de plus l'homme a démontré que le besoin crée le moyen. Le monde moderne exige que nous dressions sans cesse l'inventaire détaillé, en tout ou en partie, de notre planète. Ce travail n'était plus à l'échelle de l'arpentage ou de la topographie classique. Certaines régions sont inaccessibles, d'autres ne sont réellement visibles que de haut. On a donc songé à assembler deux instruments mis à notre disposition par la technique moderne : l'avion et la photographie qui, grâce aux infrarouges, n'est plus incommodée par les nuages. Dès longtemps on savait que la vue aérienne permet de percer certains détails

qui échappent à l'homme resté sur terre. C'est grâce à l'avion que furent faites certaines découvertes géologiques ou archéologiques de première importance. C'est grâce à elle que l'on détecta les sous-marins.

La photographie et la cartographie aériennes étaient déjà fort développées avant la guerre mais il ne fait pas de doute que le conflit mondial a suscité de réels progrès. Les photos prises par des avions d'observation étaient minutieusement analysées par des experts qui parvenaient à surprendre la moindre trace révélant la présence de l'ennemi le mieux camouflé. Une simple photo permettait parfois de retracer complètement les plans d'une usine à bombarder, de juger des résultats d'une opération. Ainsi, peu à peu, l'expérience fut acquise qui permit d'établir une méthode précise de travail. Car il ne suffisait pas de prendre la photo, encore fallait-il la prendre correctement et l'interpréter.

Aujourd'hui nous y sommes, tout est au point. Depuis 1945 des équipes de spécialistes dressent peu à peu la carte complète du

De haut en bas : Cette carte est plus vaste qu'une maison. Elle sert aux ingénieurs de la Philadelphia Electric Co. Elle se décompose en 66 sections de 34 x 52 pouces chacune. Elle représente une région de 2340 milles carrés, ce qui couvre 4 comtés. (Photos Aero Survey Corp.). — Avant de décoller, le pilote et le photographe étudient le programme de la journée. Remarquez la forme du nez de l'avion qui est fabriqué spécialement pour la photographie aérienne. La compagnie Aero Service Corp., la plus ancienne et la plus puissante du genre possède une trentaine d'appareils allant du Piper-Cub au Douglas B-17. Ce sont ces derniers avions qui servent aux photos de haute altitude (30.000 pieds). — Il n'en demeure pas moins que l'arpenteur-topographe joue un certain rôle dans ce travail ultramoderne. On fait appel à ses services chaque fois que c'est possible ou indispensable. On fait le point avant que l'avion et ses appareils de haute précision ne prennent l'air.



PAR LES MOYENS CLASSIQUES L'ETABLISSEMENT DE CETTE CARTE AURAIT DEMANDE DEUX ANS ET DEMI DE TRAVAIL ET COUTE PLUS DE \$415,000

GRACE A LA PHOTO AERIEENNE LE MEME TRAVAIL A PU ETRE EFFECTUE EN 145 JOURS ET NE COUTA QUE \$83,000

Canada. D'autres sont au service de compagnies privées qui désirent faire de la prospection, minière ou autre. D'autres encore opèrent au-dessus des villes pour le compte des urbanistes. Le plan de Montréal, que *Le Samedi* publia, fut ainsi dressé d'après photos aériennes. Il a permis d'analyser les problèmes de la circulation et de trouver leur solution. D'avion, on voit en effet parfaitement le mouvement des voitures et des piétons et l'on constate ce qui ne va pas. Souvent des solutions s'imposent d'elles-mêmes auxquelles on n'aurait pas pensé.

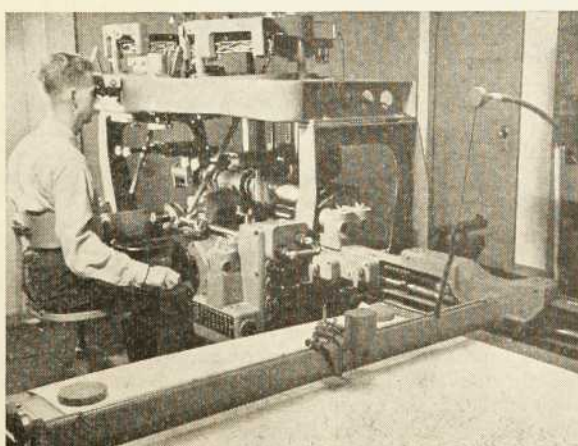
Et le travail ne se fait pas seulement au Canada. Chaque pays a ses équipes de cartographes d'après photos aériennes. La Belgique fait depuis des années l'inventaire détaillé et complet du Congo. La France révisé intégralement son cadastre qui datait

DANS la province de Québec, la cartographie aérienne a été inaugurée par la Société Aérienne Franco-Canadienne, peu après la première Grande-Guerre, vers 1923, sous la direction du commandant Maurice Quedrue. L'un des grands aviateurs de cette société fut Jacques de Lesseps, fils de Ferdinand de Lesseps, l'homme qui fit percer le canal de Suez et entreprit celui de Panama. Au cours d'une envolée, son avion tomba dans le Saint-Laurent et tout l'équipage y trouva la mort. Un monument à la mémoire de Jacques de Lesseps, oeuvre du sculpteur Henri Hébert, rappelle son souvenir à Gaspé.

Ci-dessous, de g. à d. : l'assemblage des photos aériennes demande une grande expérience et beaucoup de patience. Ces photos n'indiquent pas le relief mais permettent de le déduire. — Cette photo montre en action le plus délicat des appareils modernes à tracer les cartes. C'est grâce à elle que l'opérateur spécialisé peut tirer le relief d'une carte et en voir tracer les contours à l'échelle désirée. Si l'on connaît exactement les conditions dans lesquelles la photo a été prise on peut en obtenir une exactitude à la fraction de pouces près. Ainsi sont établies les lignes de niveau. — Ce premier travail effectué, des experts complètent les cartes à la main. Ils y rajoutent les routes, les constructions et, si nécessaire, le moindre arbre. Car rien n'échappe à la photo aérienne, il suffit de la lire avec attention.

de Napoléon et qui, s'il était le premier du genre au monde, demandait à être mis à jour. Un cadastre demande une très grande précision. Il doit indiquer le moindre puits, la plus petite mare, les barrières, les genres de culture etc. La photo aérienne enregistre tout cela d'un seul coup.

Mais il ne fait pas de doute que ce sont des pays neufs comme le nôtre qui sont les grands bénéficiaires de cette technique nouvelle. Le Canada se développe à une vitesse sans précédent dans l'histoire. Peu peuplé, il recèle encore d'insondables richesses que l'on recherche activement. A pied, ce serait quasi impossible dans des détails raisonnables. Si l'Europe est à l'échelle du piéton ou du cycliste, les Etats-Unis à celle de l'automobiliste, le Canada, lui, est à l'échelle de l'avion dans toutes ses applications. Nous le savons et en tenons compte.





Le fameux baril dont se sert Red Hill pour sauter les rapides en aval des cataractes. Il ressemble un peu à un tonneau de bière mais surtout aux réservoirs larguables que portent les avions modernes. — Ci-contre : une magnifique vue d'ensemble des chutes du Niagara. A gauche la rive américaine, à droite le côté canadien bien connu pour l'élégance et la magie de ses jardins fleuris.

LES CATARACTES DU NIAGARA

Tous ont vu les fameuses chutes qui, attirant des millions de touristes, sont devenues une de nos principales attractions. Tous avons suivi les histoires et les drames dont elles ont été le théâtre. Mais bien peu s'en souviennent. Voilà pourquoi "Le Samedi" a demandé à son collaborateur, Marc Benoit, de nous résumer et préciser ce que sont les chutes du Niagara. Il nous en donne un panorama détaillé, aussi pittoresque que scientifique.

par MARC BENOIT, ing. P.

LE MOT NIAGARA est la corruption sonore de mots iroquois signifiant : « Tonnerre des Eaux ». On raconte, à ce sujet, l'aventure d'un guide qui pilotait quelques bonnes dames. A un point donné le monsieur bien intentionné leva les bras pour signifier au groupe qu'il désirait parler : « Si ces dames veulent bien faire le silence, on entendra le tonnerre des eaux ». L'histoire ne dit pas s'il survécut.

Tonnerre ou non, l'origine du mot est discutée. Certains auteurs prétendent que le mot indien « Oneangarall » (déroit ou cou) serait la véritable racine.

Les cataractes du Niagara sont majestueuses. Aucun chiffre ne peut rendre l'impression de grandeur, de force, de beauté qui frappe l'observateur des chutes. Ces deux élaboussements gigantesques n'ont aucun rival de par le monde si ce n'est peut-être les chutes Victoria du Zambèze. Il y a des cataractes plus hautes, d'autres plus volumineuses mais aucune ne combine ce volume d'eau avec cette hauteur de chute : 120 millions de gallons d'eau à la minute d'une hauteur de 162 à 167 pieds ! Soit environ une puissance équivalente à 5 millions de chevaux-vapeur.

Rien d'étonnant alors que 2,000,000 de visiteurs viennent annuellement admirer cette merveille. C'est l'endroit reconnu comme idéal pour les lunes de miel. Dernièrement Hollywood soulignait ce point à sa façon en filmant « Niagara » où la lune de miel fut, en dépit du paysage magnifique, brouillée par deux ou trois meurtres. Pour une seule scène on construisit, dans un des nombreux parcs, un petit chalet qui fut, aussitôt après, démoli ; coût du chalet : quelque \$20,000.00 !

On donne le nom de rivière Niagara à ce tronçon du fleuve St-Laurent qui transporte les eaux du lac Erié au lac Ontario. Une île, Goat Island, sépare la rivière en deux pour former deux cataractes distinctes. La frontière canado-américaine divise la rivière de telle façon qu'une des chutes ainsi que l'île appartiennent aux Etats-Unis tandis que l'autre chute est canadienne.

La cataracte américaine est plus haute mais moins large : 167 pieds de hauteur avec une crête de 1,000 pieds. L'épaisseur des eaux qui se précipitent dans le gouffre varie suivant les saisons mais peut atteindre jusqu'à trente pieds. La chute canadienne mesure 2,600 pieds de large et s'élève à 162 pieds. Elle a la forme d'un fer à cheval et on l'a baptisée ainsi « Horseshoe ». On calcule qu'au centre du fer à cheval l'érosion du sol calcaire par la force des eaux recule la chute vers l'amont de 2.3 pieds annuellement.

Cette scène unique d'enchantement féerique doit toutefois beaucoup à l'homme, autant peut-être que l'homme lui doit. Si l'homme a embelli les abords des chutes par des parcs magnifiques, il a en quelque sorte diminué la majesté des cataractes en prélevant en amont des chutes une certaine quantité d'eau comme source d'énergie électrique.

En effet sur toute la longueur de la rivière Niagara, 35 milles du côté canadien, ce n'est qu'une série de parcs se succédant les uns aux autres. Aux chutes mêmes on a surpassé les espérances les plus osées. Encore tout dernièrement le président Eisenhower demandait \$2,000,000.00 au Congrès américain pour l'embellissement des chutes.

Le jour une splendide tour donne un concert de cloches dont les harmonies tamponnées par le sourd vrombissement des cataractes constitue un des plus impressionnants duos. Ce carillon comprend 55 cloches variant de 9 à 20,000 livres !

Le soir un jeu magnifique de lumières irise les chutes pour orner la nature d'une gamme multicolore sans égale. Vingt-quatre réflecteurs de 36 pouces illuminent le gouffre avec un pouvoir dépassant un billion 320 millions de chandelles. L'électricité nécessaire est fournie gratuitement par la Commission Hydro-électrique de l'Ontario.

Du côté développement hydro-électrique de la rivière Niagara, les Etats-Unis comme le Canada ont installé plusieurs stations génératrices : Toronto Power, Canadian Niagara, Ontario Power, Adams, Schellkopf et Sir Adam Beck-Niagara No 1. En plus la Commission Hydro-électrique de l'Ontario a complété les travaux pour le plus gros projet de cette province : la Centrale Sir Adam Beck-Niagara No 2 à six milles en aval des cataractes.

Pour rehausser la beauté des chutes et remédier à la diversion de l'eau par les centrales, un accord entre les Etats-Unis et le Canada a été signé le 22 juillet 1953. On creusera chaque côté du fer à cheval de façon à distribuer plus également la nappe d'eau qui s'engouffre dans la gorge de la rivière.

La rivière Niagara ne limite pas son attrait à la formidable splendeur des cataractes. La gorge profonde, ce canyon qui resserre ses eaux dans leur parcours final vers le lac Ontario, ajoute au tableau une facette nouvelle. Le grand géographe Onésime Reclus dépeint cet élan tumultueux par des mots inoubliables : « La cataracte du Niagara s'abîme dans un couloir obscur, étroit, tordu, plein des tourbillons, des convulsions, des bouillonnements et des déchirements

de l'eau : dans cette gorge, le fleuve broyé cherche le repos ; mais malgré la profondeur extraordinaire qu'ont ici les ondes, il ne trouve le calme qu'en sortant de ce sombre corridor... »

En examinant les roches stratifiées que découvre la gorge, les géologues ont estimé l'âge de la rivière à 25,000 ans au moins.

Un peu en aval des chutes les eaux entrent dans un vaste remous qu'on appelle « Whirlpool ». Les eaux de 255,000 milles carrés de bassin de drainage tourbillonnent dans ce chaudron immense, profond de quelque 400 pieds.

Pour compléter ce tableau unique l'homme a projeté d'une rive à l'autre de la gorge un pont dont l'élégance contraste étrangement avec les forces sauvages qui l'entourent. Il fut baptisé « Rainbow Bridge » ou Pont de l'Arc-en-ciel parce que du tablier on peut en observer un, formé par les rayons solaires lorsqu'ils traversent la bruine qui s'élève du gouffre où tombent les eaux de la cataracte.

Sans doute ce déploiement de forces naturelles s'est-il avéré irrésistible aux esprits intrépides. Plusieurs ont tenté de décrocher des lauriers de gloire en pratiquant mille hardiesses plus ou moins audacieuses les unes que les autres. Ces périlleuses démonstrations de bravoure se divisent principalement en deux. Il y a les « navigateurs » et les acrobates.

Le nom de « navigateur » est un peu forcé pour désigner ces femmes ou ces hommes qui ont risqué et souvent même perdu la vie en se laissant déferler par les flots pour sauter les fameuses chutes à l'aveuglette. Et les « navires » ! Des barils de toutes sortes partant du plus simple dont le tonneau de bière est le prototype en passant par des barils en fer, une balle géante de caoutchouc, jusqu'à la simple ceinture de sauvetage.

La première personne à faire le saut périlleux est une maîtresse d'école, mademoiselle Anna Taylor, le 4 octobre 1901. Elle fut suivie par cinq autres : Bobby Leach le 25 juillet 1911, Charles G. Stephens qui y laissa sa vie en 1930, George L. Stathakis qui mourut suffoqué le 5 juillet 1930, Jean Laussier qui réussit le mieux et Red Hill Jr. qui mourut aussi en août 1951.

Beaucoup d'autres se sont essayés mais simplement dans les rapides en aval de la chute. Plusieurs ont réussi mais plusieurs ont aussi sacrifié leur vie à une gloire bien éphémère.

Mais tous ces sauts consistaient bien plus à tenter sa chance qu'à démontrer [Lire la suite page 29]

Il y a 60 ans - (et un mois)

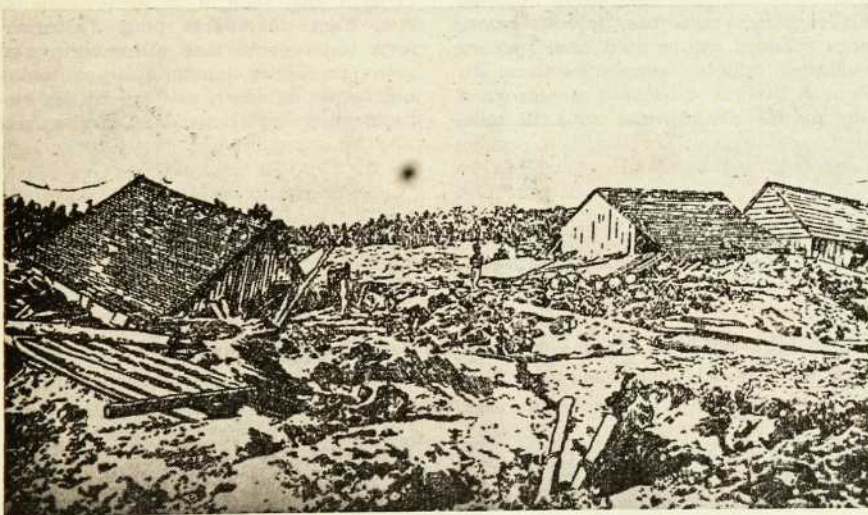
UN TERRIBLE ÉBOULEMENT BOULEVERSA LE VILLAGE DE ST-ALBAN-DE-PORTNEUF

par ANDRE DE LA CHEVROTIERE

LES VIEUX HABITANTS DU COMTÉ DE PORTNEUF ET DE LA RÉGION DE SAINTE-ANNE-DE-LA-PÉRADE se souviennent encore de cette soirée du vendredi, 27 avril 1894, alors qu'ils entendirent un bruit sourd suivi d'un petit tremblement de terre. Pendant ce temps la rivière Sainte-Anne, gonflée par une subite fonte des neiges, était sortie de son lit et s'en était creusé un nouveau en causant un gigantesque éboulis. Sa surface bouleversée peut avoir quatre milles de long et une quarantaine d'arpents de large à l'endroit le plus étendu. La surface effondrée est à 120 pieds plus bas que le niveau supérieur de la surface dont elle faisait partie autrefois. Plus loin, dit le savant géologue Mgr Eug. K. Laflamme, la profondeur atteint 170 pieds.

Famille engloutie.

Dans ce vaste éboulis de St-Alban, Samuel Gauthier, fut englouti dans sa maison avec sa femme, son fils Joseph, âgé de 14 ans, et son frère David, devenu veuf depuis peu de temps. On ne retrouva jamais de traces de ces quatre victimes, à l'exception du petit chien de la maison qu'on retrouva bien vivant, enduit de boue.



Rien, sinon ces vieilles photos de l'époque, ne peut donner une idée des ravages que causa le formidable éboulement de St-Alban. Tout fut rasé à perte de vue. Seuls des squelettes d'arbres et des pierrailles émergent du limon. L'eau ne se retira que lentement. Ce document fut pris par Mgr Eug. K. Laflamme, géologue attaché à l'Université Laval de Québec.

Et le journal « La Minerve » écrivait alors : « Le sort des pauvres malheureux qui ont été engloutis sous cet énorme amas de terre est sans doute horrible : Sont-ils morts sous le coup ? Ont-ils été asphyxiés ou même ne sont-ils pas encore vivants s'épuisant à pousser des cris que personne n'entend ? Après tout il n'y a rien d'impossible dans cette hypothèse. Lors de l'éboulement du Cap Diamant, en septembre 1889, on a bien vu un vieillard de 60 ans, déterré, sous des masses de rocs, vivant, 5 jours après la catastrophe. Si la famille Gauthier est encore vivante à 100 pieds sous terre, quel doit être son supplice ! Le frère du chef de la famille disparue prédisait quelque chose d'étrange depuis quelque temps. Sa femme étant morte quinze jours auparavant. Peu après Gauthier est arrivé chez son frère pour y rester, à cause de l'ennui qu'il éprouvait à vivre seul.

A plusieurs il a dit qu'il ne tarderait point à aller rejoindre sa femme et « qu'il arriverait quelque chose d'ici peu de jours... »

Et ce qui avait été prédit arriva. Ce fut le terrible éboulement qui causa pour plus d'un million de dollars de dommages, détruisant une dizaine de maisons et de granges, une centaine de bêtes à cornes, plus de 50 arpents de culture et ruinant 10 familles. A quelques arpents de l'église se trouvait une chute d'eau d'une hauteur de plus de 100 pieds, au pied de laquelle était installé le moulin à pulpe de M. Gorrie. Cette usine fut complètement engloutie sous plus de 100 pieds de terre, et la maison de M. Gorrie disparut également. Les eaux de la rivière Sainte-Anne charrièrent jusque dans le fleuve des quantités considérables de débris de maisons, de granges, de clôtures, ainsi que des cadavres d'animaux.

L'ancien lit de la rivière Sainte-Anne fut complètement asséché et elle coule maintenant à travers des champs naguère fertiles. Mgr Eug. K. Laflamme, savant géologue de l'université Laval, signala que le changement s'était produit si brusquement qu'on ne savait même plus à certains endroits où se trouvait l'ancien lit de la rivière gonflée.

Il expliqua ce phénomène géologique par le fait que le sol, en cette région, est formé d'une couche de sable allant de 10 à 100 pieds de profondeur et reposant sur un lit d'argile à plan incliné. Sous l'action de la fonte subite des neiges, et l'érosion lente des eaux de sources et de la rivière, le lit d'argile s'amollit graduellement et laissa glisser la couche de sable en un terrible effondrement, préparé depuis un grand nombre d'années.

On trouve une brochure que le R. Père Frédéric avait alors publiée pour venir en aide aux familles éprouvées, sous le titre : « Les 14 naufragés de Saint-Alban et la Bonne Sainte-Anne ». Dans ce petit ouvrage de 68 pages, le vaillant religieux du Cap-de-la-Madeleine, — dont on prépare actuellement la cause de béatification — démontre comment 14 personnes n'ont échappé à une mort certaine que par une protection spéciale de sainte Anne, à qui elles avaient fait le voeu d'aller au sanctuaire de Beauré si elles avaient la vie sauve.

Le « bon père Frédéric » rendit alors visite aux familles sinistrées : celle de Prosper Darveau, dont huit enfants ; celle de Joseph Audy, dont un bébé de 6 mois, et celle de Joseph Audet. Selon un récit du saint religieux — récit recueilli des lèvres mêmes des victimes — M. et Mme Darveau étaient à travailler à l'étable, entre 7 heures et 8 heures du vendredi soir 27 avril 1894, quand ils entendirent un bruit terrible qui dura de cinq à six minutes, et ceci au milieu d'une grande obscurité et d'une pluie torrentielle, tombant depuis deux jours. Les deux époux sortirent aussitôt de l'étable et Mme Darveau enfonça jusqu'aux genoux dans une crevasse. Leurs enfants sortirent de la maison et leur fille Anne cala jusqu'aux épaules dans une autre crevasse.

Le père et son fils, Damase, réussirent à sauver les deux plus jeunes enfants de la maison bouleversée.

De leur côté, M. Joseph Audy, et sa femme, sentirent subitement leur maison qui s'inclinait fortement vers l'arrière et ils virent la terre s'élever devant eux, à une hauteur de 25 à 30 pieds.

[Lire la suite page 35]

Ci-contre, en haut : c'est ainsi que M. Prosper Darveau de St-Alban retrouva sa maison au lendemain de la catastrophe. Les 15 constructions et leurs dépendances furent déplacées sur une distance de 19 arpents. La plupart des autres maisons sont encore à plus de 100 pieds sous terre. — En bas : le nouveau pont reconstruit sur la rivière St-Alban. On remarque les ruines de l'ancien pont qui fut emporté par la mer de boue. (Ph. Archives de l'Université Laval)

DANS LE MONDE SPORTIF

par OSCAR MAJOR

Excellente idée !

Nous avons, récemment, reçu une lettre, signée par une vingtaine de filles et femmes, qui tiennent à garder l'anonymat. Elles aiment à assister aux combats de lutte du Forum, aux matches de boxe du Mont-Saint-Louis et à d'autres représentations du genre, ici et là.

Elles considèrent qu'elles assisteraient aux matches de boxe et de lutte, plus souvent, si elles étaient assurées de jouir, en toute sécurité, de ces spectacles, souvent intéressants au point de vue athlétique quoiqu'ils ne se déroulent pas toujours sur une ligne droite !

C'est une façon de voir qu'il convient de juger à l'épreuve ! Pourquoi, donc, ne pas créer un secteur, destiné aux dames ? Nous connaissons la manière d'agir d'un tas d'hommes, depuis près d'un demi-siècle, que ce soit en sport ou ailleurs ! Ils ont les yeux, prêts à cligner, en tout temps !... Que voulez-vous ? La vie est, ainsi, faite !

Il y a, encore, un grand nombre de femmes qui aiment à se bien conduire en toutes circonstances ! Heureusement ! Malgré le grand nombre d'hommes qui, se pavanant avec des habits de couleur flamboyante, croient être en mesure de tuer toutes les mouches, qui les piquent peut-être un peu trop !

NON, PAS ÇA !

Les amateurs de baseball de Montréal ont toutes sortes de raisons de se regarder de travers, par les temps qui courent. Plusieurs d'entre eux se perforent les méninges, lorsqu'ils doutent que tel ou tel joueur des joutes, disputées au Stadium, a réussi un coup simple, malgré la signalisation qu'ils voient sur l'un des pans de la clôture du champ centre, à 370 pieds du marbre, au sujet des erreurs et des coups sûrs.

Les marqueurs officiels de Montréal,

Mickey McGowan, du « Star », Dink Carroll, de la « Gazette », Al Parsley, du « Herald », Phil Séguin, de « La Patrie » et Jacques Beauchamp de « Montréal-Matin », tous de bons zigues, font connaître sur-le-champ leurs décisions, à ce sujet.

Nous nous sommes toujours demandé pourquoi nos amis de langue anglaise, représentants de nos journaux anglais, dans une ville où 60% de la population est canadienne-française, sont en plus grand nombre ! Alors que nous sommes pleinement convaincu que le meilleur d'entre eux, et d'emblée, est

Phil Séguin ! Que fait-on de Jean Barrette et de deux ou trois autres de la langue de Molière, dans cette galère ?

Et cette installation de signaux cause un tas de tracas de plus au gérant du Montréal, Max Macon. Pourquoi ? Certains joueurs du club de baseball Montréal, plusieurs d'entre eux sont de grands bébés, sont souvent offusqués de se voir attribuer des erreurs, qu'ils ne croient pas mériter. Plusieurs d'entre eux font le gros bec, si les officiels ne leur accordent pas un coup sûr, etc.

C'est pourquoi le gérant Max Macon a conseillé à ces joueurs, un peu trop chatouilleux, de ne pas s'occuper, au cours des joutes, de ces menus détails, souvent nuisibles au bon rendement de certains joueurs, aussi facilement impressionnables que certaines créatures du sexe faible !

Chacun de ces marqueurs officiels reçoit \$260 par saison, pour un travail élaboré, plus difficile que certains sont portés à le croire. Si vous saviez à quel point tous les joueurs du baseball organisé tiennent à leurs coups sûrs et pardonnent leurs erreurs ! Leur gagnepain est en cause ! Et ils peuvent fumer les ongles des marqueurs, commettant une erreur !

Incidentement, le chroniqueur sportif qui rédige ses articles le plus rapidement au clavographe, deux colonnes d'un tabloïde en moins d'une heure, est nul autre que l'adonis Phil Séguin, possédant une mémoire éléphantesque. En le portant aux nues, de cette façon, nous sommes assuré qu'il nous passera quelques billets complimentaires du Parc Richelieu, que nous passerons à des piqués des courses sous harnais,

aimant à jeter leur argent par les fenêtres !

Ici, la loi de la compensation entre en jeu, minimisant la générosité de l'agent de cette piste, qui oublie votre correspondant, *expressément*. Pourquoi ? Parce que nous n'aimons pas à faire des courbettes devant qui que ce soit !... En toute justice, nous devons dire que les propriétaires de cette piste du Bout-de-l'Île, MM. Simard et Michaud, deux sportsmen québécois, ignorent cette manière d'agir, à notre égard. C'est, du moins, notre opinion.

UNE CORBEILLE REMPLIE D'EXCELLENTS CONSEILS AUX AMATEURS DE TOUS LES SPORTS.

La Ligue de Sécurité de la province de Québec fait oeuvre utile, en prodiguant de précieux conseils aux parents, aux enfants, aux amateurs de la motocyclette, du baseball, du bicycle, dans le but de mettre un frein aux nombreux accidents de la rue et de la route, qui surviennent au cours de la belle saison.

« L'une des causes les plus fréquentes d'accidents de la rue survenant aux enfants, c'est le jeu de balle-molle et le baseball. On ne contrôle pas une balle comme l'on veut. Il arrive souvent qu'une balle, mal lancée ou frappée avec un bâton, ira rouler dans la rue. Le premier geste pour l'enfant qui joue à la balle dans la rue, c'est de courir pour l'attraper, sans regarder si une automobile s'en vient. La Ligue demande aux automobilistes de modérer, s'ils voient des enfants jouer à la balle dans la rue ; par



Le souriant SAM SNEAD, à gauche, et le fameux BEN HOGAN, les deux meilleurs joueurs de golf de l'univers, aimeraient jouer sur la même équipe, dans l'Omnium américain, qui attire des foules considérables, annuellement. Le modeste Snead a gagné, depuis 17 ans, à taper fort sur la petite pilule blanche, plus de \$450,000, à part son salaire à titre de professeur au club White-Sulphur-Springs, ses royautés sur la vente de bâtons de golf, de chemises, de chandails et de souliers, son cachet pour une chronique syndiquée de golf. Faites l'addition et vous verrez qu'il a encaissé près d'un million de dollars, depuis 1937.

Mlle LILY HERBERT, de Los Angeles, Californie, est la championne du monde du saut en ski aquatique, soit 89 pieds. Vous admettez qu'il faut un sang-froid admirable à un membre du sexe faible pour réussir un semblable exploit !



CHARLES HUMEZ, champion boxeur de France, classe des 160 livres, poids-moyens, que le promoteur Raoul Godbout nous présentera à l'un de ses programmes de l'automne prochain, au Forum, sourit devant le cadeau offert par la Société Française de fabricants de chocolat, à la suite de sa victoire décisive sur le boxeur américain Garth Panter. Il reçut 158 livres de chocolat. Humez pèse 158 livres. Son épouse, friande de chocolat, pourra se rassasier à volonté. Pour éviter des maux de dents, elle devra les déguster, en 158 jours, à l'aide de quelques amies !

contre, elle insiste auprès des parents afin qu'ils recommandent à leurs enfants d'aller jouer à la balle, ailleurs que dans la rue. C'est la sécurité, la vie de leurs enfants qui est en jeu et les parents ne devraient pas leur ménager les conseils de prudence.

« D'une façon générale, le motocyclisme est un sport qui se pratique sur les grandes routes nationales. Les motocyclistes ont des droits égaux à ceux des automobilistes sur ces routes ; mais ces droits ne sont pas sans comporter des obligations et des responsabilités. Le motocycliste ne doit pas considérer les routes publiques comme des terrains de courses, ni ignorer que les règlements de la circulation, dans les villes comme à la campagne, sont édictés autant pour lui que pour l'automobiliste. Lorsqu'ils voyagent en groupe, comme cela arrive souvent, les motocyclistes feront preuve de prudence, en se suivant les uns les autres à la file indienne, comme cela est recommandé aux cyclistes.

Et motocyclistes, bicyclistes et automobilistes doivent, s'ils sont intelligents, du moins prudents, laisser les bouteilles de boissons alcooliques dans leur frigidaire !

Pourquoi ne pas joindre, une fois de plus, l'utile à l'agréable, dans notre beau Canada ? En haut lieu, on s'est préoccupé quelque peu de moderniser l'instruction de nos écoliers et écolières, au sujet des traverses de chemins de fer, la bête noire d'un tas d'automobilistes. Mais pas assez !

Ah ! vous nous direz que nous nous éloignons de la question sportive ! Non, pas tant que cela ! A Montréal, d'après les statistiques, il y a près de 200,000 personnes qui roulent automobiles. Parmi ces gens, il y en a plus de 50,000 qui s'occupent activement de différents sports. C'est à eux, principalement, que nous nous adressons !

Ils ne sont pas sans savoir qu'il se produit, annuellement, un tas d'accidents d'autos aux traverses, soit qu'elles se trouvent dans des tournants brusques ou moins brusques. Les accidents justifient le tort de cette empêchuse de tourner en rond, quoique notre gouvernement fait l'impossible pour en diminuer le nombre.

Certains trains, par tout le Canada, se plaisent à jouer le rôle de vaporisateurs de vies humaines, quoique les automobilistes soient contraints par la loi d'arrêter avant de traverser les voies ferroviaires.

Peut-on demander la suppression complète de ces traverses ? Impossible, dans plusieurs cas. On a fait, depuis une dizaine d'années, beaucoup dans ce sens. Il reste beaucoup à faire, au Canada. La dépense est énorme. Nous n'entendons pas la solder par de lourdes augmentations du prix des

voyages. Dans l'impossibilité d'obliger les compagnies à supporter de tels frais, il nous semble qu'il y aurait un remède efficace.

Pourquoi ne pas enseigner aux enfants de 13 à 17 ans, qui aiment plusieurs sports, même la lutte libre, comment on doit traverser une voie de chemin de fer ? L'horaire du passage des trains voudrait bien certaines dates d'histoire, ayant perdu toute importance.

— Voyons, Jos : la bataille des Thermopyles ?

— En 480, avant Jésus-Christ, perdue par Léonidas !

— Et Artaxerxès ?

— 425 à 465, roi de Perse !

— Et Darius ?

— Roi de Perse, de 485 à 521, avant Jésus-Christ. Il fut vaincu par les Grecs, à Marathon. Et ainsi de suite... jusqu'à l'oméga !

Nous nous demandons l'utilité de connaître les exploits, plus ou moins fantaisistes, de ces vieux bonzes qui, trop loin de nous, ne nous intéressent plus du tout. Ne serait-il pas plus indiqué d'apprendre aux jeunes gens de 13 à 17 ans des choses d'ordre pratique ? Les futurs étudiants en Médecine ou en Droit sont omis de cette catégorie !...

Comme il serait intéressant, si un jeune sportif de 13 ou 15 ans, voyageant en auto aux côtés de son papa, amateur de lutte, de boxe, de baseball ou de hockey, lui tenait une conversation comme celle-ci :

— Attention, papa, nous allons croiser une traverse de chemin de fer, à 20 milles de Montréal. Le train 67 part de Montréal pour Québec, à telle heure. Le train 90 part de Montréal pour Sherbrooke, à telle heure. Le train 110 part de Montréal pour Toronto, à telle heure. Comme il est trois heures moins dix minutes, méfie-toi !

L'enfant avertisseur, voilà l'avenir !

Qu'est-ce, pour un enfant, d'apprendre une partie de l'indicateur des chemins de fer par coeur ? Rien du tout, à en juger par le nombre incalculable de batailles gagnées et perdues, qui doivent entrer en son petit cerveau !

Voilà un bagage utile, par les temps qui courent !

Nous faisons des concessions. Nous n'allons pas jusqu'à prétendre que les enfants de notre province doivent connaître les passages des trains, entre Montréal et Vancouver ! Seulement les locaux. C'est assez pour éviter un grand nombre d'accidents.

Il arrivera peut-être, par inadvertance, que des gens se feront écrabouiller par des rapides. Mais, en plusieurs de ces cas, soyez persuadés que ce seront de vieux professeurs d'histoire, ou qui se croient tels, célibataires par-dessus le marché...



ALFREDO MENDOZA, de Acapulco, Mexique, est le tenant du record mondial pour le saut en aquaplane, soit 97 pieds. Il pratique, tous les jours, son sport favori dans les eaux du sud des Etats-Unis, dans le but d'améliorer son propre record de ski aquatique.

Roman d'aventures

Les chasseurs de plantes

par GEORGE FRONVAL

Au 17 bis de la rue Monsieur-le-Prince dans le quartier de l'Odéon, à Paris à proximité du jardin du Luxembourg, se trouve un important immeuble à l'imposante allure. C'est une demeure dont la construction date de la fin du siècle dernier, toute en pierres de taille, solide et cossue, à l'escalier voûté et sombre que borde une rampe en fer forgé du plus harmonieux effet. Les premiers étages sont habités par des locataires fortunés, aimant l'aisance, le confort et le bien-être; les autres, ceux à partir du cinquième que ne dessert aucun ascenseur sont plus modestes et beaucoup moins importants. Au septième se trouvent des pièces mansardées, des chambres de bonnes ou de débarras.

Ce matin-là — c'était celui du 19 février de cette année — sur le coup de dix heures, une somptueuse limousine de marque américaine, à la carrosserie sombre, aux ferrures chromées, stoppa devant la monumentale porte cochère que surmontait une corniche sculptée dans la pierre.

Le chauffeur, en grande livrée, descendit de son siège, contourna l'avant du véhicule et, retirant sa casquette s'en fut ouvrir la portière. Un homme d'une cinquantaine d'années, à la carrure imposante, vêtu avec une élégance recherchée, portant un oeillet rouge à la boutonnière, au visage énergique, aux tempes grisonnantes, parut.

Il fit tomber la cendre de son cigare, leva la tête et regarda, un long moment, la façade, consulta un calepin à la couverture en peau de crocodile qu'il avait sorti de sa poche, puis, satisfait, s'avança.

Le lourd battant était entrouvert, il n'eut qu'à le pousser et, pénétrant sous le porche, il s'approcha de la loge de la concierge. Ayant frappé à la vitre, il attendit que le petit guichet se fût ouvert, et demanda :

— M. Robert Verneuil ?

Une voix sèche sans amabilité ni gentillesse, lui répondit :

— C'est au sixième la dernière porte, dans le couloir, sur la droite.

Le visiteur après un remerciement qui ne fut pas entendu, s'éloigna. Dédaignant l'ascenseur, il attaqua l'escalier dont il gravit lentement, les marches. Il progressait tranquillement, s'arrêtant à chaque palier et atteignit le sixième quelque peu essoufflé, néanmoins.

A cet étage, le couloir était moins élégant. Le tapis ne recouvrait plus le plancher ciré, mais c'était propre et accueillant.

Après s'être arrêté un assez long moment pour reprendre haleine et allumer une cigarette qu'il avait sorti d'un étui en or incrusté de pierreries, il s'avança comptant les portes. Parvenu à la dernière, il y frappa et attendit.

Un bruit de pas, allant se rapprochant, se fit entendre, puis celui d'un verrou que l'on tire et l'huis s'entrebâilla. Dans l'étroit espace parut le visage renfrogné et inquisiteur d'une dame imposante et hostile. D'un ton dénué de toute aménité, elle demanda :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je désirerais voir M. Verneuil.

— C'est de la part de qui ?

— Mon nom ne lui dira rien. Voici ma carte, veuillez la lui transmettre.

Dévisageant le visiteur, la peu aimable dame, déclara :

— Je ne sais pas s'il pourra vous recevoir.

Qui la chance favorisera-t-elle dans cette recherche de l'orchidée, unique au monde, plante extraordinaire, irréelle, exceptionnelle ? ...

— Remettez-lui toujours ma carte. Dites-lui que M. Charles Doucet serait très désireux de s'entretenir avec lui, ne serait-ce que quelques secondes.

— C'est bon. Veuillez patienter.

La vieille dame bougonne s'éloigna pour revenir quelques secondes plus tard, le visage moins rébarbatif, l'air plus aimable.

— M. Verneuil est là, dit-elle en ouvrant la porte toute grande. Il va vous recevoir; si vous voulez bien me suivre.

M. Charles Doucet s'exécuta. Sous la conduite de la vieille domestique, il pénétra dans un appartement modeste de dimension mais meublé avec goût et richesse. Il fut introduit, après avoir suivi un couloir étroit, sur les murs duquel étaient accrochées des gravures anciennes et des estampes japonaises, dans un petit salon qui était un véritable musée. Sur les tables, sur les étagères, dans les vitrines et sur les meubles bas se trouvaient réunis de nombreux bibelots d'Extrême-Orient, poteries, faïences, jade, ébènes, coraux. L'homme qui les avait ainsi réunis était un connaisseur et un fureteur habile.

D'un rapide coup d'oeil, Charles Doucet s'en rendit compte. La gouvernante lui dit :

— Si vous voulez attendre ici, un court instant, M. Verneuil va venir tout de suite.

SOLEIL COUCHANT

*En passant sur le pont de la Tournelle, un soir,
Je me suis arrêté quelques instants pour voir
Le soleil se coucher derrière Notre-Dame.
Un nuage splendide à l'horizon de flamme,
Tel qu'un oiseau géant qui va prendre l'essor,
D'un bout du ciel à l'autre ouvrait ses ailes d'or,
— Et c'était des clartés à baisser la paupière.
Les tours au front orné de dentelles de pierre,
Le drapeau que le vent fouette, les minarets
Qui s'élèvent pareils aux sapins des forêts,
Les pigeons taillés que surmontent des anges
Aux corps roides et longs, aux figures étranges,
D'un fond clair ressortaient en noir. L'archevêché,
Comme au pied de sa mère un jeune enfant couché
Se dessinait au pied de l'église, dont l'ombre
S'allongeait à l'entour mystérieuse et sombre.
Plus loin, un rayon rouge allumait les carreaux
D'une maison du quai. L'air était doux; les eaux
Se plaignaient contre l'arche à doux bruit, et la vague
De la vieille cité berçait l'image vague;
Et moi, je regardais toujours, ne songeant pas
Que la nuit étoilée arrivait à grands pas.*

THÉOPHILE GAUTIER.

Le visiteur s'inclina et les mains derrière le dos se mit à détailler une merveille de ciselure, magnifique témoignage de l'art khmer.

Il fut interrompu dans sa contemplation, par la venue d'un jeune garçon qui achevait de nouer la ceinture de sa robe de chambre.

C'était Robert Verneuil.

C'était un jeune homme sympathique d'allure, bâti en athlète, au visage énergique, au regard décidé. Souriant, remettant en place du revers de la main, une mèche de cheveux rebelle, il demanda :

— Vous désirez, Monsieur ?

— Permettez que je prenne place, répliqua le sollicitateur en s'asseyant dans un fauteuil.

— Mais certainement. Je vous écoute.

Robert Verneuil s'était installé sur le divan et les coudes appuyés sur les genoux, les mains jointes, la cigarette au coin des lèvres, il était toute attention.

Le visiteur prit son temps et annonça :

— Je m'excuse de venir vous importuner, mais je viens vous proposer une affaire.

— Bien volontiers.

— Une affaire que si vous l'acceptez, vous fera gagner beaucoup d'argent.

— Je ne demande que cela.

— Mais avant de me donner votre réponse, écoutez-moi; laissez-moi vous exposer ce dont il s'agit.

Dans son étui d'or, M. Charles Doucet prit une nouvelle cigarette, la roula entre ses doigts, la porta à ses lèvres et l'alluma. Après avoir tiré plusieurs bouffées de fumée, il poursuivit :

— Mon nom, je pense, ne vous dit absolument rien. J'habite entre Trappes et Rambouillet, à Maurepas, à proximité de la gare de La Verrière, une propriété tranquille, confortable et spacieuse. Loin de l'animation des grandes villes, loin des soucis des affaires. Je mène une existence paisible, m'adonnant à mes deux passions : les timbres et les plantes rares.

« Dans des serres construites à cet effet et aménagées de façon toute particulière, je cultive des plantes exotiques et surveille l'évolution de variétés des plus rares. C'est avec une satisfaction réelle que je présente aux amis qui viennent me voir à chaque week-end, une collection d'orchidées comme il n'en existe pas deux, non seulement en France, mais en Europe et, qui sait, je pourrai peut-être ajouter également en Amérique. J'ai deux ingénieurs agronomes, deux jardiniers qui veillent à la bonne conservation de cette collection qui nécessite des soins incessants et particuliers.

« Je tiens à compléter sans cesse ma collection et je suis à l'affût des nouvelles variétés. J'ai, parmi mes deux ingénieurs agronomes, un spécialiste qui, par croisements, recoupements et mariages, tente de créer de nouvelles variétés.

« Avant la guerre, j'avais un collaborateur qui avait pour mission, de parcourir le monde et de me rapporter au retour de chacun de ses voyages des plantes inconnues qui venaient compléter heureusement ma collection. A cette époque, j'étais en rapports avec une agence britannique : Dawson & Co. qui ne manquait, lorsque l'occasion se présentait, de me faire des offres.

« En septembre 1939, comme vous le savez, j'ai dû interrompre mes investigations et, lors de l'occupation allemande, ma propriété fut occupée par des officiers de la Luftwaffe qui pil-

lèrent et saccagèrent mes belles orchidées. Depuis la Libération, étant rentré en jouissance de mes biens, je me suis efforcé de remettre un peu d'ordre et de reconstituer ma collection. J'y suis parvenu au prix de laborieux efforts, grâce à l'aide de plusieurs amis et, aussi, en dépensant des sommes considérables.

« Ceci exposé, laissez-moi vous dire, maintenant, pourquoi je suis venu vous voir. C'est un ami commun qui vous a tout particulièrement recommandé à moi.

— Ah! Qui donc?

— André Lubin.

— Lubin! Non, pas possible! Que devient-il? Cela fait une éternité que je ne l'ai vu.

— Bientôt huit ans!

— C'est exact.

— Je l'ai rencontré, il y a une semaine, à Cannes, par le plus grand des hasards. Nos autos se sont accrochés à un carrefour, sur la Croisette. Nous avons aussitôt sympathisé et au cours du déjeuner au *Drap d'Or*, comme je lui faisais savoir que je cherchais un garçon courageux, énergique et aimant les voyages, il m'a dit aussitôt: « Il n'y en a qu'un qui peut remplir ces conditions, c'est mon ami Verneuil! » Il me donna votre adresse me disant que je n'avais guère de chances de vous trouver chez vous, que vous deviez être à Rangoon, à Calcutta ou à Bénarès. Dès mon retour à Maurepas, profitant de ma première visite à Paris, j'ai tenté le coup, comme on dit vulgairement et j'ai eu la bonne fortune de vous toucher.

Le visage reflétant la bonne humeur, Robert Verneuil s'exclama:

— Lubin, ça me rappelle un bon moment, celui où, en sa compagnie, j'ai parcouru la Birmanie, visité les Indes et exploré les jungles de Malaisie.

— Je suis au courant de tout cela; Lubin m'en a parlé.

Après un court silence, Charles Doucet demanda:

— Seriez-vous disposé à retourner là-bas?

— Où cela?

— En Birmanie.

— Bien volontiers. Quand vous voudrez.

— Le plus tôt possible.

— Pourquoi faire?

— Pour y faire, pour moi, la chasse aux plantes.

— Voilà une proposition à laquelle j'étais loin de m'attendre. Mais, néanmoins, elle m'intéresse vivement.

— Alors, vous acceptez?

— Avant de vous donner ma réponse, je demande à réfléchir.

— Evidemment, vous avez tout le temps pour me répondre. Je ne suis pas à un jour près. J'espère que vous accepterez mon offre. Je tiens à vous dire, dès à présent, que vos conditions seront les miennes et que le crédit qui vous sera ouvert pour vos multiples dépenses sera très important. Je ne veux pas marchander, ni discuter.

Le visiteur, ouvrant son portefeuille, y prit une carte de visite qu'il tendit au jeune homme.

— Voici mon numéro de téléphone. C'est le 3 à Maurepas. Faites-moi savoir votre réponse dès que possible. Mais, je vous en prie, ne me faites pas trop longtemps attendre.

— Dans quarante-huit heures au plus tard, vous connaîtrez ma décision. Je tiens à vous dire, dès à présent, qu'elle m'intéresse au plus haut point. Seulement, avant de vous donner mon accord, il importe que je me libère de certains engagements.

Charles Doucet se leva et, tout en se dirigeant vers la porte, accompagné par Robert Verneuil, déclara:

— Donc, j'attends votre coup de téléphone et si, comme je l'espère, votre réponse est affirmative, j'enverrai mon chauffeur vous chercher. Vous viendrez chez moi et dans l'espace d'un après-midi, nous mettrons, ensemble, cette affaire au point.

Sur le seuil du petit appartement, les deux hommes échangèrent une cordiale poignée de main et le collectionneur lentement s'éloigna et descendit les marches du majestueux escalier.

Demeuré seul, Robert Verneuil regagna son cabinet de travail et se mit à réfléchir.

Grand voyageur devant l'Éternel, il avait, dès ses études terminées, parcouru les régions sauvages et encore inconnues de l'Asie. Il avait rapporté des territoires du Sud, qu'il avait tout particulièrement vi-

sités, de nombreux souvenirs et des trophées qui ornaient les murs de son salon et de son bureau. Il avait communiqué au Musée de l'Homme et à certains groupements scientifiques certains rapports qui avaient fait autorité et auprès de certaines Universités et Instituts, il s'était acquis une certaine et enviable réputation. Ayant, en juin 1940, émigré, d'abord, en Angleterre, puis, aux États-Unis, il s'était engagé dans les troupes de la France Libre, avait participé au débarquement de Normandie, puis à la Campagne d'Allemagne. Démobilisé, en décembre 1944, il avait accepté, faute de mieux, un emploi dans une entreprise commerciale de Dakar; mais, il n'était pas fait pour être un fonctionnaire, ni un rond-de-cuir. Il avait donné sa démission et était rentré à Paris espérant trouver, enfin, un emploi plus en rapport avec ses goûts et ses compétences.

Trois semaines, juste avant la visite de Charles Doucet, un ami l'avait présenté au directeur d'un journal de Paris lequel lui avait proposé de l'engager comme reporter. Cette offre avait souri à Robert Verneuil, puisqu'elle lui permettait de voyager et de satisfaire, ainsi, sa passion de découvrir des horizons nouveaux. Mais aux dernières nouvelles, ce projet semblait devoir échouer, le journal en question, traversant pour le moment, une crise assez sérieuse. Ainsi donc, la proposition du collectionneur tombait à pic.

Après avoir, un instant réfléchi, le jeune homme décrocha le récepteur et demanda le rédacteur en chef de « Paris-Nouvelles », le quotidien en question. La réponse que celui-ci lui fit quand il lui demanda où en était leur affaire, n'avait rien d'optimiste. La situation financière ne permettait pas de faire de nouvelles dépenses et permettait seulement de couvrir les frais.

Ne voulant pas rompre les ponts, Robert Verneuil prit la résolution de se rendre au journal.

— Qui sait? se dit-il, je pourrai peut-être mener de front, les deux affaires. Tout en travaillant pour Charles Doucet, il me sera peut-être possible de réunir une documentation pour mes articles.

Comme convenu, le jeune homme se rendit rue Réaumur. Il fut reçu aussitôt [Lire la suite page 14]

Dessin de JEAN MILLET



LE SAMEDI PRESENTE
LE FILM DES FILMS

NIGHT PEOPLE

Un drame d'actualité, où l'amour du père pour le fils et celui du fils pour sa fiancée, viennent enjoliver le dénouement de ce film merveilleux.



naire américain s'impatiente et trouve que les choses traînent en longueur. Il invite le colonel à dîner et se plaint de la façon dont son fils et lui sont traités. Celui-ci lui apprend que les Russes exigent deux Allemands de la zone ouest en échange de Johnny. Un vieux couple, les Schindler, qu'on avait choisis ont cherché à s'empoisonner avec de la strychnine et on a dû les transporter à l'hôpital. — Le colonel a d'ailleurs plus d'une affaire sur les bras. Voici qu'une fort jolie Allemande, Miss Hoffy (Anita Bjork), à laquelle il avait témoigné un intérêt qui n'a pas manqué d'exciter la jalousie de sa secrétaire, est soupçonnée d'espionnage et conduite devant les autorités militaires. On a trouvé sur elle un portefeuille bourré de billets de banque américains. — Les auto-



Nous sommes à Berlin, dans la zone occupée par les Américains. Le caporal Johnny Leatherby a été fait prisonnier des Russes parce qu'il a traversé la ligne de démarcation pour aller voir une jeune Allemande, Kathy (Marianne Koch). Charles Leatherby (Broderick Crawford), un millionnaire de Toledo, arrive en coup de vent et explique au colonel Van Dyke (Gregory Peck) et à sa secrétaire, Miss Gates (Rita Gam), qu'il va tout arranger. — Le million-



naires américains ont décidé de substituer sur leur liste le nom de Hoffy Hoffmeyer à celui de Matilda Schindler (Jill Esmond) et de la déporter dans la zone russe de Berlin, à la place de la vieille femme. Van Dyke a une dernière entrevue avec la jeune fille qui le supplie en vain d'intercéder en sa faveur. — Deux adolescents bien heureux de se voir réunis, ce sont Johnny Leatherby, enfin de retour en zone américaine, et la gentille Kathy. Tout est maintenant pour le mieux, et Leatherby père n'a plus qu'à repartir rayonnant pour Toledo. Cependant, il n'est plus tout à fait le même: son caractère s'est modifié, car les millionnaires, tout comme les autres, s'instruisent en voyageant.



L'OPÉRATION "ALUMINIUM"



en Colombie britannique 1954

Dès le milieu de cet été, les immenses installations de la centrale hydroélectrique et de l'aluminerie de Kitimat commenceront à produire de l'aluminium.

La première étape importante de cette énorme entreprise fut l'érection du barrage Kenney, terminé en 1952. En décembre 1953 s'achevait le percement d'un conduit souterrain de 25 pieds de diamètre et long de 10 milles, à travers le mont DuBose — une tâche de géant accomplie dans le temps record de 21 mois. Trois générateurs de 140,000 h.p. sont installés dans la centrale souterraine de Kemano et transmettront bientôt le courant à l'aluminerie de Kitimat, distante de 50 milles.

A Kitimat, région autrefois désertique, les installations préliminaires sont achevées. Dès cette année, Kitimat sera en mesure de produire l'aluminium au rythme de 91,500 tonnes par an. La capacité de production d'Alcan sera ainsi portée à plus d'un milliard et quart de livres d'aluminium par année.

dans le Québec 1953

Dans la province de Québec, au cours de 1953, Alcan a construit deux centrales et augmenté sa capacité de production.

Les nouvelles centrales de la Chute-du-Diable et de la Chute-à-la-Savane — sur la rivière Peribonka, tributaire du lac St-Jean — fournissent ensemble 540,000 h.p.

La puissance totale développée par les centrales d'Alcan dans la province de Québec est donc maintenant de 2,580,000 h.p.

La production annuelle de l'aluminerie d'Ile Maligne a été portée à 71,500 tonnes par année. A la fin de 1953, la capacité totale de production des 4 alumineries d'Alcan dans la province de Québec — à Shawinigan Falls, Arvida, Ile Maligne et Beauharnois — a dépassé un milliard de livres par an, soit le quart de la capacité mondiale.

En 1951, pour répondre à la demande toujours croissante, Alcan a entrepris d'augmenter sa capacité de production. Le programme qu'elle s'était fixé comprenait deux parties principales. La première — dans le Québec — a été terminée, et la seconde — en Colombie britannique — le sera bientôt.

Depuis l'inauguration de la première aluminerie canadienne, à Shawinigan Falls, il y a 54 ans, l'industrie aluminère du Canada a progressé au point de devenir par son importance la deuxième du monde entier. Le Canada exporte aujourd'hui plus d'aluminium que tout autre pays.

Dans notre patrie comme à l'étranger chaque jour voit s'accroître les usages et l'emploi de ce métal moderne, robuste et léger. Et l'Aluminum Company of Canada consacre à satisfaire cette demande la main-d'oeuvre, les capitaux

et l'expérience pratique dont elle dispose.

L'aluminium est "de la puissance concentrée". L'électricité requise pour produire une tonne d'aluminium éclairerait une maison ordinaire pendant quelque trente ans. En utilisant l'énergie hydroélectrique du Canada, abondante et peu coûteuse, cette entreprise canadienne a procuré du travail et de bons salaires à des dizaines de milliers de personnes: aux hommes qui construisent et qui font fonctionner les barrages et les centrales, les docks, les alumineries et les lignes d'énergie dont elle a besoin, et à plus de 1,000 entreprises privées canadiennes qui fabriquent avec l'aluminium les innombrables produits si importants pour l'industrie et pour notre propre existence quotidienne.

Aluminum



Company of Canada, Ltd.

Fournisseurs d'aluminium au Canada et à l'étranger

Usines à Shawinigan Falls • Arvida • Ile Maligne • Shipshaw • Peribonka • Port-Alfred • Beauharnois • Wakefield • Kingston • Etobicoke • Kitimat • Kemano

LES CHASSEURS DE PLANTES

[Suite de la page 11]

et, une fois introduit dans le bureau du rédacteur en chef, il lui exposa ses intentions.

— Je suis en pourparlers, lui dit-il, avec une certaine personne qui me propose, pour des raisons toutes particulières, de me rendre en Extrême-Orient. Cette personne prendrait à sa charge tous les frais de voyage et de séjour. Je pourrais, ainsi, tout en travaillant pour elle, réunir, à votre intention, toute une documentation sans que vous soyez dans l'obligation de m'avancer, au départ, la moindre somme.

— En ce cas, répliqua le rédacteur en chef, nous pourrions, très certainement nous entendre. Comme je vous l'ai déjà dit, comme je vous l'ai répété, nous traversons ici une période critique mais, nous avons bon espoir de la voir s'achever d'ici peu. J'ai reçu, de la direction, des ordres très stricts. Je dois comprimer les dépenses et n'engager de nouveaux frais. Du moment que vous partirez sans que nous soyons dans l'obligation de vous faire le moindre versement d'argent, nous pouvons, dès à présent, conclure un accord.

— Je l'espère...

— Nous pouvons donc signer votre contrat dès aujourd'hui.

— Comme vous voudrez !

Ce qui fut dit fut fait.

Quand Robert Verneuil quitta l'imposant building de la rue Réaumur, il avait en poche son engagement de reporter.

De retour chez lui, rue Monsieur-le-Prince, il attendit, toutefois, la matinée du lendemain pour téléphoner à Charles Doucet. Il tenait à se documenter auparavant sur le nouveau métier que lui proposait le collectionneur.

Au cours de l'après-midi, il fit, en ville, plusieurs visites et interrogeant les uns, bavardant avec les autres, fouillant dans les archives de la Bibliothèque Nationale, il parvint à réunir de très intéressants renseignements sur cette profession originale qu'est celle de chasseurs de plantes.

Il apprit ainsi, qu'avant la guerre, il existait, à travers le monde, quelques spécialistes qui exerçaient ce pittoresque métier. Certains de ces coureurs d'aventures travaillaient dans un but purement scientifique. Ils étaient envoyés en mission par des muséums, des jardins botaniques, des universités qui désiraient compléter leur collection et obtenir des spécimens de fleurs encore inconnues. C'étaient ces organisations qui finançaient leurs voyages et leurs dépenses qui, déjà, à cette époque, atteignaient des sommes considérables. D'autres opéraient pour des fins purement commerciales. Ils partaient à leurs risques et périls et s'efforçaient de rapporter de nouvelles variétés de plantes. Ils savaient bien cas de réussite, ils seraient bien payés. Une fleur nouvelle était achetée par des collectionneurs jusqu'à mille livres sterling. Des personnalités comme M. Lionel de Rothschild et l'Honorable M. Mac Larent, aristocrate britannique possédaient tous deux de magnifiques collections botaniques, dont ils s'occupaient comme d'autres se plaisaient à conserver les timbres postes, les éditions originales, les armes ou les monnaies anciennes.

Mais les chasseurs de plantes avaient une troisième catégorie de clients. C'étaient les laboratoires. Les chimistes, en effet, avaient souvent besoin de variétés médicinales pour leurs recherches sur les poisons et leurs antidotes. Cette troisième catégorie était pour les chasseurs de plantes une excellente clientèle car les produits pharmaceutiques étaient fabriqués synthétiquement.

En 1935, il se fonda à Londres, un marché spécial où les laboratoires purent trouver de nombreuses plantes médicinales rares.

Un chasseur de plantes qui aurait découvert un endroit où poussaient des *hydrastis* et qui aurait pu en approvisionner les pharmacies, aurait fait une fortune considérable. L'*hydrastis* est une plante de laquelle on extrait un tonique puissant. Elle ne croît qu'en un seul endroit du globe, en Amérique, où on ne la trouve qu'en infime quantité.

Dans une région à peine exploitée du Mexique, on trouve un petit arbuste, une sorte de cactus rabougri le *peyote*. Des feuilles, on extrait un suc, qui une fois cristallisé et distillé, est un stimulant extraordinaire. Les indigènes qui connaissent les vertus de cette plante, depuis plusieurs siècles, puisque sur les tombes des Incas, on retrouve sculpté dans la pierre, à la place d'honneur sur les temples et les sépultures, le *peyote*, prennent des feuilles de ces arbustes et les mâchent avant de fournir un effort. Cela leur permet de faire de très longues marches et de porter des charges considérables sans la moindre lassitude.

Du *peyote* des laboratoires européens et, principalement français, ont tiré un médicament, mais pour se procurer les plantes il faut user de patience et de diplomatie car les naturels, qui habitent cette région du Mexique, sont hostiles à toute visite des étrangers et ne veulent aucun intrus sur leur territoire.

L'industrie florale était, avant la guerre, un débouché intéressant pour les chasseurs de plantes. En Angleterre, par exemple, la vente des graines, des bulbes et des fleurs atteignait, alors, la somme de vingt millions de livres sterling — une fois et demie celle encaissée, à cette époque, par les salles de cinéma. L'Angleterre est, en effet, la région la plus fleurie du monde.

de. Et cela, grâce aux travaux et aux recherches des chasseurs de plantes qui, depuis Darwin et Hook, jusqu'à F. Kingdon Ward et George Forrest se sont mis en quête de nouvelles variétés. Si, dans nos jardins on trouve des fleurs comme les lys, les oeillets, les chrysanthèmes, les dahlias, les rhododendrons, les magnolias, les flox, les fuschias et d'autres encore, c'est uniquement parce que les voyageurs les ont rapportées de contrées lointaines. Les chasseurs de plantes les ont découvertes, au prix de multiples efforts, de recherches laborieuses, de difficultés sans nombre, dans les jungles tropicales, les forêts équatoriales, dans la brousse, dans la savane, au milieu des glaciers, dans les déserts de sable, au bord d'un rapide, sous un nid de mousse, dans un enchevêtrement de ronces et de lianes. Ils ont tout affronté : les peuplades hostiles, les fauves et les serpents, les éléments déchaînés : le feu, le froid, l'eau. Ils ont été en proie à la faim, à la soif, au cafard, ils ont été terrassés par la solitude et le désespoir. Néanmoins, à force de courage, de ténacité, de persévérance, ils sont parvenus à leurs fins. Ils ont rapporté, heureux du devoir accompli, leur précieuse trouvaille et, depuis, des spécialistes adroits ont réussi, avec les simples graines qu'on leur a données, à créer de nouvelles variétés lesquelles, s'étant adaptées à notre climat, se sont multipliées.

Un des spécialistes britanniques de ce genre de recherches était justement le Captain F. Kingdon Ward, qui a longtemps séjourné sur les bords du Yuan-Kiang. Le Yuan-Kiang est un cours d'eau de la province du Yunnan, appelé aussi la « Rivière Rouge », qui coule vers la Birmanie et le sud du Tibet. Au cours des six derniers mois de l'année 1938, le Captain F. Kingdon Ward a visité un territoire immense qu'il a parcouru au prix de mille difficultés. Il a dû traverser des montagnes de neige, escalader des cols atteignant parfois l'altitude de 4,000 mètres, lutter tout particulièrement contre les avalanches, le blizzard, le

vent glacial et aussi contre l'hostilité des indigènes qui jusqu'alors n'avaient encore jamais vu un Blanc. Enfin, les guides et les porteurs, à diverses reprises, lui manifestèrent une réelle indifférence et l'abandonnèrent. De plus, F. Kingdon Ward eut à se défendre contre les fauves et les épidémies.

Si le Captain F. Kingdon Ward est revenu vivant de là-bas ce fut grâce à un continuel miracle. Cent fois, il vit venir la mort, cent fois, il réussit à se dégager de son étreinte.

S'il a affronté tous ces dangers, ce ne fut pas pour entreprendre des recherches ethnographiques, ni pour tourner un film documentaire, mais simplement pour chasser les plantes à l'instar de ses compatriotes comme George Forrest d'Edimbourg, le docteur Chipp, de Kew Garden, du Captain Burdelt, du Major Kingston et de John Darlington du John Innes Institute de Merton, lesquels se sont acquis dans ce genre de compétition, une réputation mondiale.

Ces audacieux ne cessèrent durant de nombreuses années de parcourir le monde, visitant de préférence les pays nouveaux et s'efforçant de pénétrer dans des régions inexplorées.

Certains comme le Captain F. Kingdon Ward étaient non seulement chasseurs de plantes mais aussi explorateurs et cartographes. Ils emportèrent avec eux, au cours de leurs voyages, des niveaux d'eau et tout un encombrant matériel qui leur permit de faire des relevés de terrain. Au cours de ses quatorze derniers voyages durant lesquels, avant la guerre, il visita le Siam, l'Annam, le Tibet, le Nord-Ouest de la Chine et une grande partie de l'Asie du Sud, F. Kingdon Ward a dressé les cartes de nombreux territoires jusqu'alors inconnus et ses cartes furent d'une très grande utilité au corps expéditionnaire américain lors des récentes hostilités.

Il y a quelques années, alors qu'il opérait sur les contreforts de l'Himalaya, ce même chasseur de plantes découvrit, par le plus grand des hasards un *dyanthus*, sorte d'oeillet de couleur bleue. Sitôt de retour en Angleterre, il le vendit 200 livres l'once, c'est-à-dire les 30 grammes. La firme, qui lui acheta le *dyanthus*, conserva pendant plusieurs années le monopole de cette plante qu'elle cultiva jalousement et dont elle obtint plusieurs variétés nouvelles. Mais un jour, quatre ans plus tard, on put acheter à Londres, chez le plus modeste fleuriste des oeillets bleus descendants du *dyanthus* du Captain F. Kingdon Ward et ne coûtant que quelques pences.

Les Narcisses, les lupins, les pavots bleus, sont, aujourd'hui, des fleurs communes. Mais, il fut un temps où seuls les gens fortunés pouvaient s'en rendre acquéreurs. Actuellement, il existe une variété de narcisse le S.1. Il coûte 80 livres le pied. Un jour viendra où il ne vaudra que quelques pences.

Chez certains fleuristes vous pouvez trouver avant la guerre une variété d'orchidée la *cymbidium* ou l'*orchidée papillon*. Elle descendait de bulbes rapportées par un chasseur de plantes qui les découvrit, en 1929, aux abords d'un marécage pestilentiel dans la jungle du Haut-Amazone.

Ce coureur d'aventures, qui fit montre d'une audace peu commune et d'un courage téméraire, brava les tribus hostiles et les reptiles pour les découvrir. Lorsqu'il les eut trouvés, il entra en Europe au prix de mille difficultés. De retour à Londres, il vendit chacun des oignons 50,000 francs. En 1930, on pouvait acheter n'importe quel pied de cette plante pour la modeste somme de 7 francs.

Il y a plusieurs spécialistes parmi les chasseurs de fleurs. Certains ne s'intéressent seulement qu'aux orchidées et cela est, généralement, pour eux, d'un bon rapport.

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

5	3	6	2	7	4	5	3	6	8	4	2	7	5	3	6
L	E	U	V	U	S	A	S	N	A	O	O	N	P	P	P
7	5	3	6	4	7	2	6	5	3	8	6	4	5	2	3
E	A	E	L	Y	I	U	A	T	R	U	C	E	I	S	E
7	3	5	2	6	4	7	3	5	6	2	8	4	3	5	6
D	Z	E	E	E	Z	E	E	N	M	M	B	O	N	C	E
7	5	3	6	4	7	2	6	5	3	6	4	8	2	5	3
E	E	L	N	P	G	B	T	T	A	A	T	A	E	R	P
3	6	2	5	4	7	3	6	5	2	8	4	6	3	5	7
R	V	L	I	I	E	O	A	O	L	I	M	N	V	M	N
6	4	3	5	7	2	6	5	3	8	4	6	2	5	3	7
T	I	I	P	I	I	A	H	D	N	S	G	S	E	E	A
6	3	2	7	4	5	3	6	2	7	4	3	8	5	2	6
E	N	S	L	T	R	C	U	E	E	E	E	E	A	Z	X

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller King Features, Inc.

Une de leurs dernières découvertes est l'orchidée *Loelio Cattleya Cocotte*, variété qui ne fleurit que tous les dix ans et dont chaque pied coûtait, déjà avant la guerre, plusieurs milliers de livres sterling.

Le Captain Kingdon Ward s'était acquis une solide réputation en se spécialisant dans les fleurs de montagne. Il connaissait toutes les variétés poussant dans les Andes, les Alpes Birmanes et le Massif du Thibet.

Son principal concurrent était le Captain Burnett qui ne s'intéressait qu'aux nouveautés. Si la plante qu'il rencontrait bien qu'extrêmement rare, avait été découverte par un de ses confrères, il n'en voulait à aucun prix. Pour lui, l'inédit seul, comptait. Une de ses plus remarquables trouvailles fut la *Vanda Sandériane* qui fut vendue, à un certain moment jusqu'à 5,000 dollars.

Tout ceci peut paraître fantastique, extraordinaire, inconcevable.

Certaines de ces nouvelles plantes ont permis aux hommes de faire des découvertes intéressantes dans les domaines thérapeutiques et pharmaceutiques. Il en est des végétaux comme des humains. S'il y en a qui tuent, il en est d'autres qui guérissent.

Et puis, s'il en est qui ne présentent aucune utilité, ils demeurent une joie et un régal pour les yeux. Que vouloir de plus ?

Si nous les connaissons aujourd'hui, si les uns sauvent des vies humaines en danger, si les autres décorent agréablement notre intérieur, c'est grâce à la ténacité et au courage de ces téméraires coureurs d'aventures que sont les chasseurs de plantes.

Ainsi, au cours de sa première journée de recherche, Robert Verneuil avait réuni une intéressante documentation qui lui permettait d'étudier le problème avec plus de précision et de prendre vis-à-vis de Charles Doucet une position précise.

Le lendemain, dans la matinée, il demanda le 3 à Maurepas. Ce fut le collectionneur qui lui répondit :

— Alors, vous avez réfléchi ? Quelle est votre réponse ?

— J'accepte !
— Bravo. Ainsi nous allons pouvoir mettre au point notre accord. Je vais vous envoyer mon chauffeur. Il vous conduira jusqu'ici et nous discuterons de notre contrat.

Ce fut un peu avant midi que la voiture de Charles Doucet stoppa devant le 17 bis de la rue Monsieur-le-Prince. C'était la même qui avait déposé, quarante-huit heures plus tôt, le collectionneur face à l'imposante porte cochère.

Robert Verneuil, qui était prêt, descendit aussitôt. Trois quarts d'heure plus tard, il était en présence de son futur patron.

— Je suis le plus heureux des hommes, lui dit Charles Doucet en l'entraînant dans une large pièce où dans une immense cheminée pétillait un feu de bois. Je crois que nous allons faire ensemble du bon travail.

— Je ne demande que cela. Qu'attendez-vous de moi ?

— Voilà. C'est très simple. Je vais vous le dire en deux mots. Je viens d'apprendre par une revue scientifique américaine qu'un entomologiste de New-York visitant la brousse birmane, là où en 1943, furent livrés de durs combats entre les troupes du Général Mac Arthur et les soldats Japonais, aurait découvert un spécimen d'une variété d'orchidée la *Pystra Anacréis Psychatis* qui est quasi inconnue non seulement en Europe mais aussi en Amérique. Cet entomologiste, un certain Konrad Niegelen avait soigneusement mis de côté sa trouvaille avec l'intention de la rapporter à New-York où il en aurait tiré un bon prix. Mais négligence ou vengeance de la part d'un boy qu'il aurait rudoyé, la pré-

cieuse plante disparut. On ne put remettre la main sur la boîte métallique qui la renfermait.

Konrad Niegelen dut se contenter d'écrire un minutieux rapport sur la *Pystra Anacréis Psychatis*. Ce rapport le voici.

Charles Doucet désigna au jeune homme une chemise de couleur contenant des feuillets dactylographiés. Il poursuivit :

— Ce rapport, je l'ai lu. Konrad Niegelen cite la région où il a trouvé cette extraordinaire orchidée, mais ne précise nullement l'endroit exact. Cher M. Verneuil, vous devinez ce que je vais vous demander.

— Oui, bien sûr, Me rendre en Birmanie pour essayer d'y retrouver un second spécimen de la...

— ...la *Pystra Anacréis Psychatis*. Exactement. Je vous donnerai, cet après-midi, tous les renseignements qui pourraient vous être utiles et vous dirai quelles seront les conditions de votre contrat. Je le répète, vous aurez carte blanche, vous pourrez agir comme vous l'entendrez, faire les dépenses que vous jugerez utiles. La seule chose qui importera sera de réussir.

— Je mettrai tout en oeuvre pour y parvenir.

— Attention, jeune homme, cette orchidée est d'une variété des plus rares. Il n'y a peut-être au monde que deux ou trois spécimens. A vous de les trouver et de me les rapporter.

Tout en bavardant les deux hommes avaient pris l'apéritif. Un maître d'hôtel vint les prier de passer à table. Au cours du déjeuner, Charles Doucet ne cessa de parler de sa passion. La conversation ne se déroula que sur les fleurs, les plantes rares qui étaient réunies dans sa serre.

Après le repas, il y eut une longue visite dans le fond du jardin et, dans l'immense verrière, Robert Verneuil put admirer, classée, cataloguée, étiquetée, une multitude de plantes, de fleurs, d'arbrisseaux, aux formes bizarres, aux couleurs étranges qui constituaient — c'était Charles Doucet qui l'assurait lui-même — une collection unique au monde.

— Elle est remarquable, déclara le propriétaire, elle fait plus d'un jaloux et, cependant, elle est loin de valoir celle que j'avais avant la guerre. Je connais plus d'un collègue, anglais ou américain, qui paieraient un bon prix pour s'en rendre acquéreur.

Le visage de Charles Doucet rayonnait et exprimait une satisfaction des plus vives. Il ajouta :

— Vous pensez bien qu'il n'est nullement dans mes intentions de m'en défaire. Non, je tiens à la compléter et je serai le plus heureux des hommes si, à la place d'honneur, un spécimen de la *Pystra Anacréis Psychatis*.

Lorsqu'ils eurent terminé leur visite à la serre, au cours de laquelle le jeune homme fit la connaissance des deux spécialistes engagés pour veiller à l'entretien des plantes rares, les deux hommes retournèrent dans le grand salon.

Ayant invité Robert Verneuil à prendre place dans un confortable fauteuil, Charles Doucet, après lui avoir tendu un coffret contenant d'odorant cigares, lui lut en détail le fameux rapport.

— Comme je vous l'ai dit, expliqua le collectionneur, Konrad Niegelen a déclaré avoir trouvé le spécimen de la *Pystra Anacréis Psychatis* en Birmanie dans la région de Mysore. Mais les alentours de cette ville sont vastes. Il importerait d'avoir plus de précisions.

— Pourquoi ne pas voir Konrad Niegelen ?

— Impossible. Il a quitté les Etats-Unis, il y a trois semaines. Je me suis renseigné par l'intermédiaire d'un ami. Celui-ci m'a répondu dès qu'il eut entrepris la petite enquête que je lui demandais de faire. Tout ce qu'il a pu me dire, c'était que Konrad Niegelen



Allez chercher les gros

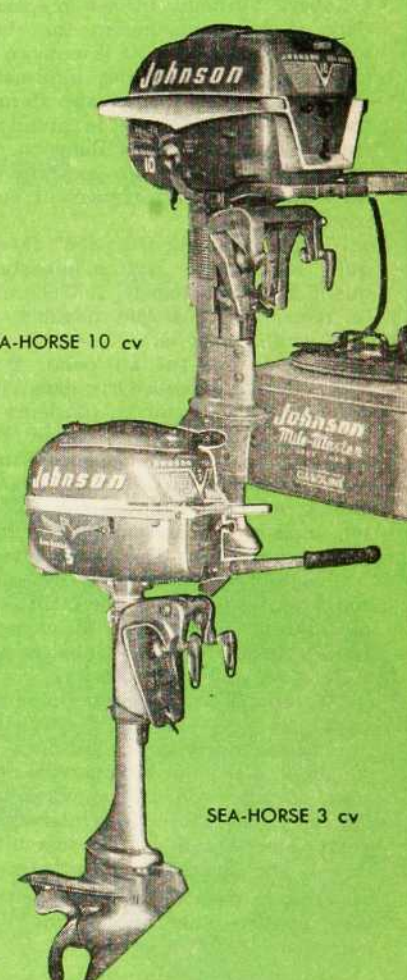
avec votre fidèle
Johnson
Sea-horse

Rendez-vous aux endroits de pêche éloignés, avec un Sea-Horse 10 cv ultra-puissant, puis trôlez pendant des heures, sans un raté ni un toussement. Le changement de vitesse complet facilite la manoeuvre quand l'espace est restreint. La commande de vitesse par poignée tournante permet de diriger d'une seule main. Grâce au réservoir à essence à raccord, de 5 gallons, vous pouvez pêcher toute une journée sans refaire le plein.

Le Sea-Horse 3, de 32 livres, est toujours prêt pour la pêche et il loge bien dans le coffre de votre auto. Il propulse allègrement les grosses chaloupes de louage et trôle admirablement. Son bas "Angle-Matic" se rit des obstacles immergés, des herbages, et vous permet de passer dans quelques pouces d'eau.

Voyez les cinq superbes moteurs Johnson 1954: 3, 5½, 10, 25, et 25 à démarrage électrique. Ecrivez pour obtenir notre documentation gratuite, y compris le nouveau "Guide du Sportsman".

SEA-HORSE 10 cv



SEA-HORSE 3 cv

Johnson

MOTORS

Peterborough Canada

Division of Outboard, Marine & Manufacturing Co., of Canada, Ltd. — Aussi fabricants des tondeuses rotatives à moteur Lawn-Boy et des moteurs à essence Iron-Horse.

Un produit canadien. Service de vente et d'entretien dans votre localité, inscrit dans les pages jaunes de votre annuaire téléphonique, sous la rubrique "Moteurs hors bord".

INVITATION A UNE DETENTE SAINTE

avait quitté San-Francisco à destination de l'Asie.

— Peut-être est-il retourné en Birmanie !

— C'est fort possible. Alors, jeune homme, nous sommes d'accord ? Parfait. Si nous parlions, maintenant, des conditions.

Les deux hommes se mirent rapidement d'accord. Lorsque Robert Verneuil prit congé de Charles Doucet et s'installa à l'arrière de la puissante voiture américaine qui devait le ramener à Paris, il avait, en poche, un très intéressant contrat et un chèque important.

Le lendemain, dès huit heures, un coup de téléphone le réveilla. C'était Charles Doucet.

— Allô ! lui dit son nouveau patron. C'est vous, Verneuil ?... Bonjour ! Allô, je vous téléphone pour vous annoncer une nouvelle. J'ai reçu cette nuit une communication de New-York de Bert Davidson, mon correspondant de cette ville. Il m'a fait part que quelqu'un d'autre s'intéressait à la *Pystra Anacréis Psychatis*. Oui, un collectionneur de Philadelphie, un nommé Lewis Madisson qui aurait chargé un certain Hermann Gottlieb de lui ramener de Birmanie la précieuse orchidée. Ainsi donc, il y a de la concurrence, il n'y a pas un instant à perdre. Préparez-vous à partir au plus vite.

— Je vais faire le nécessaire.

Robert Verneuil fit ses préparatifs. Ceux-ci lui demandèrent une bonne semaine durant laquelle il tenta en même temps de réunir des informations sur Konrad Niegelen et sur Hermann Gottlieb. Il apprit que le premier se trouvait en Birmanie à Rangoon où il préparait une nouvelle expédition. Il ne reçut aucun renseignement sur le second.

— Bah, cela importe peu. Il suffit qu'il ne vienne pas m'importuner ; quant à l'entomologiste, il tâcherait de le rencontrer dès que possible, sitôt qu'il serait arrivé là.

Lorsque tout fut au point, Robert Verneuil prit place à Orly dans l'avion qui devait l'emporter en plusieurs étapes rapides jusqu'à la Birmanie, territoire immense, mystérieux et sauvage qu'il avait en partie visité avant la guerre, en compagnie de son ami Lubin, mais qui se présentait cette fois-ci comme un champ d'action gigantesque.

Charles Doucet l'accompagna à l'aérodrome. Le jeune homme avait pris la décision de partir seul. Il engagerait là-bas sur place le personnel indigène nécessaire, guide et porteurs.

Le collectionneur était fiévreux et impatient.

— Faites diligence et revenez vite, lui dit-il. J'ai hâte de vous voir de retour. Depuis que j'ai appris que ce damné Lewis Madisson s'intéresse, lui aussi, à cette orchidée, je suis littéralement sur des charbons ardents.

— Prenez patience et avant peu j'espère pouvoir vous câbler une bonne nouvelle.

— Puissiez-vous dire vrai.

L'avion décolla. Sur l'aire d'envol, Charles Doucet, longtemps, demeura, suivant des yeux l'appareil qui peu à peu s'estompait à l'horizon, emportant le jeune coureur d'aventures vers l'Est, vers le mystère, vers l'inconnu.

Dès qu'il fut à Mysore, Robert Verneuil se mit à la recherche de Konrad Niegelen. A l'Hôtel Continental, où il était descendu lui-même, on lui apprit que l'entomologiste était passé là, deux semaines auparavant, qu'il était demeuré dans la ville le temps de préparer une expédition et qu'il était parti dans la jungle remontant en pirogue le cours de la rivière Shangâ.

Muni de cette information qui lui permettait de prendre une initiative, le jeune homme décida de ne pas s'attarder outre mesure dans la ville et de tenter, en brûlant les étapes, de rejoindre Konrad Niegelen.

Il se rendit dans un des principaux magasins, compléta son matériel et ses provisions. Après quoi, il alla dans une office qui lui avait été recommandée par le directeur de son hôtel et où, paraît-il, il pourrait trouver les porteurs et le guide qui lui étaient nécessaires.

Ainsi en quelques instants, Robert Verneuil devint le patron de trois serviteurs indigènes qui, malgré leur timide apparence, étaient solidement bâtis et qui lui paraissaient être trois braves garçons. Le guide se nommait Thô ; les deux autres, l'un faisant fonction de domestique, l'autre de cuisinier, étaient Rhâ et Wong. Tous trois étaient du pays et avaient une certaine expérience de la brousse tropicale. Le jeune Français, versa, à chacun d'eux, une certaine somme d'argent et leur donna rendez-vous pour le lendemain matin.

Le jour suivant, les trois Birmans se présentèrent à son hôtel se mettant, dès lors, à sa disposition.

Les bagages étaient prêts. Il ne restait plus qu'à les porter jusqu'au ponton d'embarquement, à l'endroit où, sur les indications de Thô, il trouverait une embarcation à acheter.

Tandis qu'il donnait des ordres, qu'il réglait sa note à la caisse, le jeune homme entendit incidemment une conversation qui s'échangeait non loin de lui, entre deux employés de l'hôtel. Il était question dans leurs propos d'un certain Hermann Gottlieb.

Hermann Gottlieb ! L'homme qui travaillait pour Lewis Madisson le concurrent de Charles Doucet.

Après avoir longuement hésité, Robert Verneuil se décida. S'approchant de la réception, il demanda au préposé :

— Pardon, Monsieur, n'auriez-vous pas parmi vos clients un certain Hermann Gottlieb.

— Mais si, lui répondit l'Hindou, M. Gottlieb était chez nous. Seulement, il a quitté l'hôtel.

— Quand cela ?

— Hier après-midi.

— Vous pourriez peut-être me dire où je pourrai le trouver ?

— Ce serait difficile, M. Gottlieb a déclaré qu'il serait absent pendant plusieurs semaines.

Le jeune homme jugea préférable de ne pas insister davantage. Cela risquerait de paraître suspect. Il remercia l'employé et quitta l'Hôtel Continental.

— Ainsi donc, les deux hommes qui m'intéressent, m'ont précédé ici de peu. L'un, c'est Konrad Niegelen que je désire rejoindre le plus rapidement possible ; l'autre, c'est ce Hermann Gottlieb que je souhaite rencontrer le plus tard possible.

Thô lui ayant recommandé un batelier, le jeune Français se rendit chez celui-ci et acheta une longue pirogue. Celle-ci mise à l'eau, les colis furent entassés et arrimés à l'arrière. Les quatre hommes purent s'installer, il y avait suffisamment de place : Thô s'assit à l'avant, derrière lui se trouvèrent Rhâ et Wong, puis Robert Verneuil. Les quatre hommes devaient se relayer par équipes de deux.

Et sur un signal du jeune Français, l'embarcation gagna le milieu de la rivière. Elle fut, un court moment, entraînée par le courant, mais les rameurs, unissant leurs efforts, réussirent à dominer et à remonter le flot impétueux.

Le plan que comptait suivre Robert Verneuil était simple ; il avait été mis au point sur les indications de Thô. L'Américain avait, sur la petite troupe, une sérieuse avance. Il fallait coûte que coûte brûler les étapes, pour tenter de le rejoindre.

A chaque arrêt, à chaque village, ils interrogeaient les habitants leur demandant s'ils n'avaient pas vu l'entomologiste. On leur répondit de façon évasive, les gens ne faisant guère attention aux voyageurs. Toutefois, le jeune homme les entendit lui parler d'une embarcation qui l'avait précédé la veille dans l'après-midi et dont un des occupants — le seul blanc de la troupe — les avait également interrogés sur Konrad Niegelen.

Robert Verneuil, aussitôt, comprit :

— Cet homme, c'est Hermann Gott-

lieb. Il suit la même piste que moi, cela veut donc dire qu'elle est bonne. Il a sur moi quelques heures d'avance ; ce n'est rien. Il nous sera, je pense, aisé de le rattraper et de le dépasser. Lorsque ceci sera fait, nous aurons un avantage à notre actif.

La pirogue devait être utilisée jusqu'aux chutes de Rangoon qui, si rien d'anormal ne leur arrivait, seraient atteintes dans trois jours, à moins qu'avant d'y parvenir, le jeune Français n'apprit que Konrad Niegelen avait quitté la rivière pour s'engager sous les ramures, dans la forêt immense et touffue.

Les deux premiers jours se passèrent sans le moindre incident. Une importante distance fut franchie. Les lieux de campement pour le repas de midi et le coucher furent atteints le plus normalement du monde.

Et la matinée du troisième trouva les quatre voyageurs frais et dispos, démontant et emballant leur matériel qu'ils replaçaient dans la pirogue, à l'arrière, pour rendre l'avance de l'embarcation plus facile.

— En route, mes amis ! commanda Robert Verneuil en se saisissant de sa pagaie.

Le milieu du cours d'eau fut atteint. On ne pouvait longer les rives de trop près car les branches des arbres tombaient presque au ras de l'eau.

Thô, qui, selon son habitude, se tenait à l'avant, scrutant les alentours et inspectant la rivière, devant lui, se retourna soudain et, désignant un coin sur la berge proche, déclara :

— Hé, chef, là-bas !

Robert Verneuil s'arrêta de ramer et se tourna dans la direction indiquée. Entre les branchages, au-dessus des hautes herbes et des plantes aquatiques, dans une petite clairière éclairée par le soleil, une tente se dressait. Le jeune homme prit sa jumelle et scruta l'endroit avec attention.

C'était un modeste campement. Un homme — un Blanc, un Européen sans aucun doute — se trouvait sur le seuil de la frêle habitation de toile, gesticulant comme un diable, semblant morigéner d'importance quelques domestiques indigènes qui, dociles et soumis, s'affairaient.

La pirogue du Français passa au large d'une petite plage de sable. Couchées sur le flanc, deux embarcations reposaient.

— Ce doit être mon concurrent Hermann Gottlieb ! se dit Robert Verneuil.

Elevant la main droite au-dessus de sa tête, le jeune homme fit à son rival, un salut amical. Mais Hermann Gottlieb, qui, pourtant le fixait, ne lui répondit pas.

— Il n'a pas l'air très aimable, le copain ! songea le coureur d'aventures. Bah, cela n'a aucune importance ! Il ne sait pas qui je suis et mon geste d'amitié ne lui plaît guère.

Le jeune homme eut un sourire. Ainsi, ses affaires étaient en bonne voie. Il était sur la piste qu'il fallait, puisque c'était également celle que suivait Hermann Gottlieb. Sans aucun doute, Konrad Niegelen avait continué à remonter la rivière jusqu'aux chutes. Qui sait, peut-être même après avoir contourné la région où le cours d'eau était impropre à la navigation, l'entomologiste avait-il continué à utiliser cette même rivière pour progresser à l'intérieur des terres. Cela était fort plausible, il était plus facile de remonter le courant que de se frayer au coupe-coupe une piste à travers la jungle.

Enfin, Robert Verneuil avait une seconde raison d'être satisfait. Il venait de rattraper son rival et il espérait, au cours des heures qui allaient venir, prendre sur lui une sérieuse avance.

La pirogue glissait rapide sur l'onde. D'un coup de pagaie Thô lui faisait éviter un tronc d'arbre à fleur d'eau, un rocher ou une épave.

Un accident était si vite arrivé et,

LA VIE COURANTE . . .



— C'est moi, la nouvelle cuisinière. Bien entendu, je demande à prendre mes repas en dehors.

en ce cas-là, c'était une immobilisation qui pouvait durer longtemps et qui, dans cette région solitaire et sauvage risquait de les retarder pour un certain temps.

Robert Verneuil, au moment où la rivière, faisant un coude, allait disparaître derrière un épais bosquet d'arbres, se retourna et regarda derrière lui, en direction du petit campement.

Hermann Gottlieb était encore près de sa tente, vitupérant, gesticulant.

Toute la journée, courageusement, les quatre hommes, unissant leurs efforts, ramèrent vigoureusement, tentant ainsi de rendre encore plus importante la distance qui les séparait de leur concurrent et aussi de réduire celle qui les tenait de Konrad Niegelen.

Les chutes de Rangoon furent atteintes sans encombre. Robert Verneuil eut la chance d'y rencontrer des bûcherons en quête, dans la forêt équatoriale, d'essences rares. C'était un groupe de quatre jeunes gens, Belges et Hollandais, qui, accompagnés d'une dizaine d'indigènes, campaient en bordure du petit cours d'eau, dans une clairière, à l'abri du vent.

Le chef de l'entreprise, Jef van Houston, lui donna de précieux renseignements.

— Vous pouvez continuer à progresser dans la direction de l'Est, dit-il au jeune Français qu'il avait invité à partager leur repas du soir. Il y a quinze jours, l'homme que vous cherchez est passé ici. Il compte atteindre les Gorges de Raphâl. Oui, c'est bien Konrad Niegelen. Il m'a dit son nom.

— Quelle route me conseillez-vous de suivre? Thô me suggère de contourner la région des chutes et de suivre les berges de la rivière.

— C'est là une excellente idée. Pendant deux kilomètres, ce cours d'eau est impropre à la navigation. Vous gagnerez du temps en suivant le sentier qui a été emprunté par Konrad Niegelen. Après quoi, vous arriverez à un petit lac. Alors vous pourrez remettre votre embarcation à l'eau. Attention, la région que vous atteindrez dans deux jours est extrêmement dangereuse.

— Qu'est-ce qu'il y a? Les bêtes fauves?

— Non, les marécages. Les berges de la rivière sont perfides. Regardez bien où vous mettez le pied. Il y a des sables mouvants.

Le renseignement était de première importance.

La nuit fut passée au camp des bûcherons.

Et le lendemain, la pirogue, ayant été tirée hors de l'eau, fut portée par les deux indigènes Rhâ et Wong. Les paquets qui encombraient l'embarcation furent remis à Thô et à Robert Verneuil qui, mettant lui-même la main à la pâte, prêta son aide à ses collaborateurs.

Il ne fallait rien négliger, pour non seulement ne pas perdre une minute, une seconde sur l'avance acquise, mais aussi pour en gagner de nouvelles.

Le chemin que suivirent les quatre hommes était difficile et malaisé. Il grimpa, au haut des collines, dans un étroit couloir sinueux au milieu de massifs blocs de pierre. A diverses reprises le jeune Français dut poser à terre ses paquets et prêter main forte aux deux indigènes.

Le petit lac annoncé par le jeune forestier belge fut atteint et ce fut avec une évidente satisfaction que les quatre hommes déposèrent sur le sol leur charge pesante.

Et avec joie, Robert Verneuil donna le signal du départ.

Le soir, le lieu prévu pour l'étape fut atteint. La petite tente fut dressée et le feu pour préparer le repas fut allumé.

La nuit était venue et bientôt les ombres s'étendirent aux alentours con-



“J'arriverai avant six heures...”

Ce n'est pas loin — pas besoin de se presser... mais il arrive que la route soit glissante... il y a parfois des imprévus et des arrêts subits. Mais si votre voiture est équipée de pneus Royal Master Dominion il est plus probable que tout ira bien.

La semelle Royaltex exclusive, avec ses milliers de crampons, mord dans toutes les surfaces... vous permet de faire des arrêts sûrs et rectilignes dans toutes les situations critiques.

Les Royal Master Dominion vous donnent jusqu'à deux fois plus de millage sans danger — une excellente raison pour vous procurer les pneus les plus sûrs qui soient.

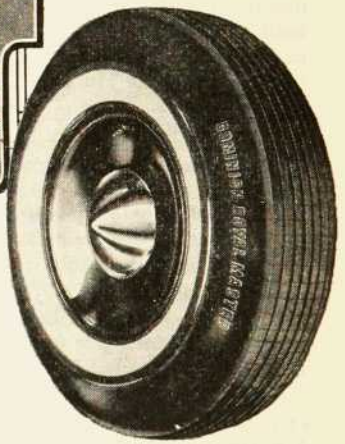
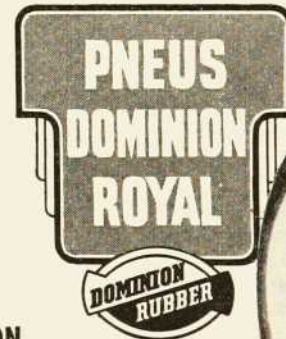
L'ENSEMBLE LE PLUS SÛR POUR L'AUTO!

PNEUS ROYAL MASTER DOMINION

avec CHAMBRES À AIR **LIFEWALL** en NYLON



Prévention absolue de l'éclatement, protection contre le dérapage, protection de la vie — vous obtenez tout cela avec des chambres à air LIFEWALL dans vos pneus Royal Master. Pour les pneus que vous achèterez comme pour vos pneus actuels, employez les chambres à air LIFEWALL. C'est le plus grand perfectionnement dans l'histoire des chambres à air!



fondant dans une même couleur tous les détails environnants.

Les cendres du feu, lentement, s'éteignaient. Roulés dans leurs couvertures ou bien simplement étendus à même le sol froid, les quatre voyageurs s'endormirent confiants dans la nature et dans les hommes.

Mais au lendemain, une désagréable surprise devait les attendre.

Thô qui, selon son habitude, était debout le premier, se rendit vers la pirogue pour commencer à y entasser les colis. Il s'approcha de la berge et ne put alors retenir une exclamation de surprise.

— Qu'est-ce qu'il y a? lui demanda le jeune Français qui l'avait entendu.

— Venez vite, chef, venez voir! lui répliqua le guide, dont le visage reflétait la surprise la plus vive.

Robert Verneuil à son tour poussa un cri de stupéfaction et de rage. Leur esquif était noyé, ayant coulé au fond de la rivière.

— Ce n'est pas possible! Que s'est-il passé?

Thô ne répondit pas. Silencieusement, il retira ses vêtements et complètement nu plongea dans l'onde.

Il revint, quelques secondes plus tard et le corps ruisselant d'eau, il déclara:

— L'embarcation pourra être remontée. Mais il faudra la réparer. Cela demandera beaucoup de temps.

— Qu'est-ce que tu racontes? Il faudra réparer quoi?

— La pirogue est abîmée. Il y a un grand trou dans sa coque.

Le jeune homme était anéanti. Il se posait un tas de questions, se demandant comment avait pu se produire cet accident.

Quelques instants plus tard, lorsque les quatre hommes ayant uni leurs efforts eurent réussi à remonter l'esquif

NOTRE FEUILLETON

LA PIEUVRE AUX YEUX DE VELOURS

par MAXIME VILLEMÉR

No 2

JUGEANT qu'il était inutile d'en dire davantage, elle partit sans un mot, sans un adieu, laissant Abel de Burne plongé dans ses sombres pensées. Elle était déjà loin quand il parvint enfin à se ressaisir.

Mais il ne se souvenait plus, et il cherchait maintenant à se rappeler les paroles d'Huberte.

Qu'avait-elle donc dit ?...

Et avec une angoisse véritable il écoute dans ses souvenirs l'écho des paroles de cette femme, l'écho des confidences que la peur de la misère lui a arrachées.

Ruinée !... elle sera ruinée si la marquise laisse subsister le testament qui déshérite tous ses parents ; — et au contraire elle et les siens seront riches si ce testament vient à disparaître !...

C'est bien cela qu'elle lui a dit !

Et maintenant il a peur de comprendre.

Alors, pour essayer de fuir ses propres pensées, il s'en va, lui aussi. Il déserte son logis parce qu'il lui semble impossible d'y vivre sans Huberte, parce qu'il veut la retrouver, l'appeler, la chercher dans l'ombre de cette grande place des Invalides, déserte à cette heure, afin de lui dire ce qu'il a décidé.

Ce qu'il a décidé... mais le sait-il lui-même ?

Dans cette conscience timorée, dans cette âme jusqu'ici pure et droite et que les lèpres de la vie n'ont point encore atteinte, a germé tout à coup une pensée étrange, incompréhensible, s'est fait sentir une violente soif du mal — pensée de crime...

Il ne s'explique point encore à quel mobile il obéit, quel but il poursuit — mais instinctivement il a horreur de tout ce qui peut troubler et inquiéter Huberte — sa chère Huberte, l'idole de sa vie désormais...

Où va-t-il maintenant ?... Il l'ignore.

Il marche lentement, droit devant lui, cherchant encore des yeux cette Huberte qui depuis longtemps s'est enfuie ; — et dans la rue Vaneau, devant la vieille maison de Denise, il se retrouve tout à coup.

Mais il continue son chemin sans arrêter ; — et bientôt le voilà rue de Babylone, près du vieil hôtel de Preuil.

C'est là où vivent Denise et Solange — et pendant quelques instants il se prend à contempler l'opulente demeure.

Immobile dans l'ombre, une femme le regarde.

C'est Huberte ! — Huberte radieuse maintenant.

Mais il ne faut pas que le jeune homme l'aperçoive ; — alors prudemment elle s'enfuit en murmurant :

— Je savais bien qu'il viendrait, qu'il se présenterait ce soir même chez la marquise de Preuil, qu'il pénétrerait dans cet hôtel où Denise Duvernoy, heureuse de le retrouver, de le revoir, l'accueillera avec empressement.

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Le comte Cyrille de Preuil est complètement ruiné, par suite de la vie extravagante de sa femme, Huberte, cette pieuvre aux yeux de velours, qui a un protégé, l'enseigne de vaisseau, Abel de Burne. Or, la vieille marquise de Preuil est mourante, et elle destine, par testament, toute sa fortune à Denise Duvernoy et sa fille Solange, déshéritant ainsi Cyrille, sa soeur Colette et le petit Jean. Aussi, Huberte, qui n'a d'autre passion que celle de l'or, ourdit-elle l'infernale projet de faire disparaître et la marquise et le testament pour hériter ensuite, légalement, de toute la fortune. Et l'instrument docile de toute cette machination sera naturellement Abel de Burne.

IV

LONGTEMPS il reste là, dans la contemplation de cette maison fermée, de cette lourde porte cochère qui, tout à l'heure, va s'ouvrir devant lui.

Toutes les fenêtres sont closes ; et derrière les volets joints brillent de faibles lumières.

Abel de Burne n'hésite plus maintenant ; toutes ses défaillances se sont effondrées au souvenir de son adorable Huberte.

Cette femme dont depuis longtemps il subit la domination, cette sirène qui lui prodigue les plus captivantes tendresses, emplit de plus en plus son cœur et sa pensée ; — elle le domine, le pousse irrésistiblement vers cette vieille demeure dont la porte vient de s'ouvrir devant lui.

— Mademoiselle Denise Duvernoy ?

Le vieux concierge montre le vestibule, Abel s'y dirige lentement.

Pas âme qui vive ; personne dans ces longs corridors déserts faiblement éclairés par des globes de bohème aux teintes adoucies.

Abel de Burne ne sait où il va ; — c'est au hasard qu'il se dirige vers les profondeurs toujours plus assombries de la vieille maison.

Puis enfin il s'arrête, transfiguré par la joie ; une lourde portière de tapisserie flamande se soulève... et Denise apparaît — Denise très pâle, le visage convulsé par l'angoisse.

En apercevant son officier, elle recule, recule dans l'ombre ; — lui la suit pas à pas... et dans une pièce tendue de vieille étoffe Louis XVI ils se trouvent face à face.

Il ne peut prononcer une parole et il regarde Denise comme s'il ne la connaissait point.

Sa pensée est ailleurs ; elle s'envole vers cette femme dont les insinuations perfides l'ont conduit là, au seuil de cette chambre où se meurt la marquise.

Et c'est dans cette chambre qu'il tient à pénétrer ; c'est là qu'il va demander à Denise de le conduire ; — alors il saura bien trouver le testament, le détruire... et son Huberte sera riche, son Huberte lui restera !

— Qu'as-tu ?... voyons, qu'as-tu ? demande enfin Denise pour rompre cet écrasant silence ; pourquoi viens-tu ici à pareille heure ? Vois... dix heures vont bientôt sonner ; les domestiques sont montés à leurs chambres, moi seule suis restée auprès de la marquise. Solange est couchée dans une pièce voisine de celle de la malade — je veille ainsi sur toutes deux.

« Tu vois donc bien que ta place n'est pas dans cette maison ; — aussi, crois-moi, va-t'en... tu reviendras demain.

— Laisse-moi passer ici quelques heures.

— Tu es fou ! — Oh ! mon Dieu, il est fou ! il ne sait plus ce qu'il dit, plus ce qu'il fait !

— Ecoute, reprit-il en l'obligeant à le regarder, tu vas me conduire auprès de ma fille, de notre enfant, de notre fillette Solange ; — je veux la voir et l'embrasser avant de quitter Paris — car je quitte Paris cette nuit.

— Et tu nous abandonnes à jamais ? demanda Denise.

— Il est inutile de revenir sur ce que j'ai décidé, car ma résolution est inébranlable.

« Oui, je vais te quitter, mais il me reste l'espoir de nous retrouver plus tard ; — aussi tout à l'heure n'est-ce pas adieu que je te dirai, mais au revoir.

— Alors, va-t'en, tu ne verras pas Solange ce soir...

— Et qui donc m'en empêchera ?

— Moi...

— Pour quelle raison ?

— Parce que, pour pénétrer dans la chambre de Solange, il te faudrait traverser celle de la marquise ; — or, la marquise a le sommeil fort léger, et de plus elle a de fréquentes quintes de toux.

« En outre, elle est très agitée depuis la visite que lui fit, cet après-midi, le notaire de Gérardmer.

« Tous deux sont restés enfermés pendant plus d'une heure dans la chambre de la malade. Qu'ont-ils dit, qu'ont-ils décidé ?... Je l'ignore ; mais j'ai été frappée du profond abattement dans lequel se trouvait la marquise.

« Et j'étais encore sous le coup de l'émotion causée par cette visite inattendue — visite qui, comme je te le disais tout à l'heure, a beaucoup affaibli la malade — quand tu as sonné à la porte de l'hôtel.

« Aussitôt j'ai pensé que maître Aubertot revenait ; — et déjà je m'apprêtais à descendre pour le prier de remettre à demain sa démarche, quand je t'ai aperçu, toi, dans la cour !

« J'ai cru rêver, et subitement mille pensées inquiétantes envahirent mon esprit.

« En ce moment même, mon trouble n'est pas dissipé ; et avec angoisse je me demande encore ce que tu viens faire dans une maison où ta seule présence me compromet et est un danger pour moi...

« Peut-être, regrettant — tu vois que

toute illusion ne s'est point encore envolée de mon cœur — ce que tu m'as dit dans notre pauvre petit logement de la rue Vaneau, viens-tu tout simplement implorer mon pardon. C'est bien cela, n'est-ce pas ?

Il ne répondit pas à cette question.

— Alors ce notaire de Gérardmer s'est présenté à l'hôtel aujourd'hui ? demanda-t-il.

— En quoi cela peut-il bien t'intéresser ? Tu n'es pas, que je sache, un des héritiers de la marquise...

Après un silence elle reprit, très grave :

— Tu connais une femme qui porte le même nom que la marquise, c'est la comtesse Huberte de Preuil, cette misérable qui m'a pris ton cœur... et quelque chose me dit que tu viens ici par son ordre !

— En effet, j'ai connu cette femme autrefois ; — mais maintenant elle m'est devenue tout à fait indifférente, et depuis longtemps déjà je ne la vois plus.

— Une femme si belle, paraît-il.

— On se lasse de tout, même de la beauté.

— Mais ce dont on ne doit jamais se lasser c'est de l'enfant qu'on a jeté dans la vie comme un paria sans famille et sans nom ! s'écria Denise, le regard enflammé.

Mais elle se ressaisit aussitôt.

— Je n'oublie, tu vois, fit-elle, doucement ; et cependant je m'étais bien promis de rester calme.

« A quoi serviraient d'ailleurs les récriminations et les esclandres, puisque ton cœur est un roc que rien ne saurait ébranler...

« Je le sais : depuis longtemps tu ne m'aimes plus — depuis longtemps tu en aimes une autre... et pour cette autre tu es prêt à commettre toutes les infamies !

« Tu prétends venir ici pour embrasser Solange ? — mensonge ! Tu prétends aussi venir ici pour l'excuser de tes duretés envers moi — mensonge... mensonge !

« Alors pourquoi te glisses-tu ainsi la nuit dans une maison dont tous les domestiques dorment, et où tu pensais me trouver seule ?

— Je viens accomplir une oeuvre de justice, murmura Abel de Burne ; je viens sauver toute une famille d'une ruine imméritée — allons... laisse-moi passer.

— Misérable ! — Tu n'entreras pas dans la chambre de la marquise !

— Laisse-moi passer, te dis-je.

— Si tu fais un pas vers cette porte que tu vois là j'appelle Rémy, j'appelle tous les domestiques et tu seras chassé de cette maison comme un voleur !

— Et toi, tu seras huée comme l'acolyte de ce voleur !...

— Aie pitié de moi... va-t'en ! O mon Dieu, je crois que je deviens folle !

Et comme il se dirige vers la chambre de la marquise, elle le rejoint d'un bond.

— Va-t'en ! — Je suis décidée à tout pour empêcher le crime que tu médites — car je vois dans tes yeux des lueurs de crime ! Va-t'en... quitte cet hôtel, sinon j'appelle à l'aide !

Et comme elle avance la main vers le bouton d'une sonnerie électrique, il se rue sur elle, l'écarte brutalement. Dans

sa main brille un couteau de poche qu'il vient d'ouvrir précipitamment... et par deux fois l'arme s'abat sur la malheureuse femme qui, atteinte à la poitrine et à la gorge, tombe baignée dans son sang.

« Tuée !... je l'ai tuée ! » pense-t-il.

Mais tout à son projet, il ne songe point à retourner en arrière, à porter secours à sa victime.

Pour ne pas la voir il se cache le visage, car il lui semble toujours qu'elle va le rejoindre, qu'elle va l'empêcher d'accomplir ce qu'il a décidé. Ce n'est plus un homme, mais une bête fauve se précipitant sur la proie qu'elle convoite.

Il soulève une tenture, ouvre une porte — et le voilà dans une vaste pièce tendue de vieille soie Louis XV. Les bahuts cerclés de cuivre, le large lit à colonnes, le grand crucifix d'ivoire placé à la tête de ce lit... tout se détache nettement de l'ombre.

Et de cette ombre se détache aussi la forme rigide de la malade dont le visage émacié et livide exprime en ce moment une profonde épouvante ; — elle veut parler, mais ses lèvres serrées ne peuvent s'entrouvrir.

Lui se jette sur elle, disant d'une voix rauque :

— Le testament ?... Où est le testament ? Il me le faut... je le veux !

La mourante ne peut soulever ses bras ; mais ses regards désignent un bonheur-du-jour en face du lit.

En même temps elle cherche à avancer la main vers une sonnerie électrique.

Abel de Burne comprend le danger : si la malade parvient à sonner, toute la maison s'éveille — les domestiques accourent... et il est pris !

Alors il revient près du lit et se rue sur la vieille femme ; — ses doigts nerveux enserrant le cou frêle et maigre... si maigre qu'il peut presque l'envelopper d'une main.

Un cri... une plainte douce... puis tout rentre dans le silence.

Sans perdre une minute, le bandit se dirige vers le bonheur-du-jour ; — il l'ouvre, y fouille fébrilement... et dans un tiroir il découvre une enveloppe cachetée de noir et portant cette inscription : « Ceci est mon testament ».

Des bijoux, des billets de banque sont là — mais le meurtrier n'y touche point, il ne prend que la précieuse enveloppe.

Et comme il se sauve, serrant nerveusement dans ses mains le pli volé, un petit être, attiré par le bruit, apparaît sur le seuil de la chambre voisine.

C'est Solange !...

Elle est effarée ; — à demi nue elle a sauté du lit... et la voilà maintenant en présence de cet homme qui veut fuir, mais qui, pétrifié par cette soudaine apparition, ne peut plus faire un pas.

Et l'enfant terrifiée regarde le bandit, regarde aussi ce lit où dort de son dernier sommeil sa marraine, cette femme qui toujours fut si bonne et si douce pour elle !

Elle reconnaît Abel de Burne, cet homme qui ce jour même l'embrassait dans le petit logement de la rue Vaneau, cet homme qui tant de fois a fait pleurer sa mère. — Elle a l'intuition que là, dans cette chambre, vient de s'accomplir une chose affreuse.

Vers l'assassin elle tend ses petites mains... et elle murmure :

— Petit père chéri, j'ai peur... j'ai peur !

Mais lui ne l'entend point ; — il tremble à présent devant cette enfant — sa fille à lui — dont le témoignage peut un jour le faire condamner.

Blottie dans l'ombre, elle a vu les mains du meurtrier enserrer le cou de la marquise ; elle a entendu le dernier cri de la mourante ; elle a vu son père ouvrir le bonheur-du-jour et s'emparer d'une large enveloppe cachetée de noir, et ce souvenir restera toujours dans sa mémoire, gravé en lettres de feu !

Alors Abel de Burne comprend qu'il est perdu, qu'il est à la merci de ce petit

être ; — et comme la fillette veut se cramponner à lui, il la prend dans ses bras et lui dit :

— Ne parle jamais de ce qui s'est passé cette nuit, ne dis jamais que tu m'as vu ; — puis aussi il faudra bien te garder de répondre aux hommes qui certainement viendront t'interroger, car si tu leur racontes ce que tu sais, ce que tu as vu, tu ne me reverras jamais... jamais.

Mais l'enfant ne fait aucune promesse à cet homme qui vient de la reposer sur l'épais tapis, et qui disparaît furtivement, laissant la fillette seule près de ce lit où repose de son dernier sommeil la marquise de Preuil.

Comme un fou, Abel de Burne a traversé la pièce voisine — cette pièce où tout à l'heure il a laissé mourante Denise Duvernoy.

Des taches de sang rougissent le tapis à ramage clair — mais Denise a disparu.

Elle s'est traînée jusqu'au hall, sans doute pour appeler au secours ; — mais là elle est tombée sans connaissance en travers de la porte.

Pour fuir, pour se sauver, l'assassin est obligé d'enjamber le corps de cette femme, de cette Denise autrefois tant aimée ; — puis, fou, éperdu, il traverse la vaste cour plongée dans l'ombre, et se fait ouvrir la lourde porte cochère.

Oh ! quelle fuite !...

Où va-t-il... il ne le sait lui-même. Il erre dans les rues comme un dément ; et il se trouve enfin, après de longues heures dans les petits jardins du Luxembourg.

Sur un banc il tombe accablé, serrant fébrilement dans ses mains qui tremblent l'enveloppe maudite... ce testament qui a fait de lui un assassin et un voleur !

Des sergents de ville passent, le regardent ; — il ne les fuit point, ne manifeste aucune crainte... et cette indifférence, cette parfaite quiétude, le sautevent.

Au matin seulement il se retrouve enfin chez lui, dans ce fumoir encore tout

imprégné du parfum favori de la comtesse ; — alors là seulement il commence à se ressaisir, à envisager les conséquences terribles de l'acte abominable qu'il vient de commettre — de ce crime odieux perpétré la nuit en plein Paris dans une maison gardée par de nombreux domestiques.

Impatiemment il attendit que la concierge, ainsi qu'elle avait coutume de le faire chaque jour, lui apportât les journaux du matin.

Après les avoir parcourus et s'être rendu compte qu'aucun d'eux ne parlait du crime de la nuit, il écrivit ces quelques mots laconiques et presque impératifs qu'il fit porter à Huberte par un gamin.

« Venez — j'ai besoin de vous voir ».

Il ne sortit pas de la journée et se fit monter à déjeuner par sa concierge ; — mais il toucha à peine aux mets qui lui furent servis.

Vers le soir seulement Huberte arriva. Elle était venue à pied : n'était-elle pas obligée de prendre les plus grandes précautions ?...

— Vous avez reçu ma lettre ? demanda-t-il.

— Assurément, puisque me voici.

— Vous ne savez rien encore ?

— Rien de particulier.

— Alors ce sera pour demain.

— Je ne vous comprends pas — expliquez-vous.

— Je l'ai tuée !... Je l'ai étranglée !... fit-il avec un cynisme qui frisait la folie ; — puis aussi, pour pénétrer dans la chambre de la marquise, j'ai dû me débarrasser d'une femme qui voulait me barrer le chemin — alors je l'ai frappée de deux coups de couteau... elle est tombée baignée dans son sang, et j'ai pu me ruer sur la moribonde !

« Oh ! ce fut court et facile — un cri d'épouvante... un grand soupir... et ce fut tout !

« J'étais persuadé que personne n'avait surpris mon forfait lorsque tout à coup, dans cette ombre où je me croyais

seul, un enfant m'apparut, me tendit les bras !

« Ah ! il y a vraiment des heures terribles dans la vie ! Pour vous — pour vous que j'adore — je suis devenu une bête féroce, un monstre ! Pour vous, non seulement j'ai tué la marquise de Preuil, mais encore j'ai frappé — à mort peut-être — une femme que j'ai aimée autrefois... cette Denise Duvernoy dont parfois vous étiez jalouse !

— Et puis après ?... après ?

— Après j'ai volé le testament ! Tenez... le voici — il est à vous... penchez-le !

— Merci, merci, fit-elle en saisissant l'enveloppe cachetée de noir ; — mais êtes-vous bien sûr d'avoir agi sans témoin ? êtes-vous bien sûr d'avoir tué Denise Duvernoy ?

— Je l'ai frappée avec force, avec rage, mais j'ignore si elle est morte !

« Quant aux témoins... il y en a un qui est vivant, bien vivant !

— Vous dites ?...

— Et ce témoin est une enfant, une fillette ; — on l'interrogera... et elle parlera !

— Et vous l'avez laissée vivre ?

Mais à peine Huberte achevait-elle ces paroles que, terrible, de Burne se dressait devant elle.

— Oh ! vous ignorez qui était cette enfant, cette gamine blonde surgissant tout à coup de l'ombre comme une apparition vengeresse ? — Eh bien, ce témoin dangereux, c'était la fille de Denise... c'était ma fille à moi !...

« Et vous pensez que j'aurais dû la supprimer, elle aussi ? — Oh ! non, madame, pas cela... pas cela !

« Puis, croyez bien, madame, que si cette enfant m'était apparue plus tôt la marquise de Preuil eût eu la vie sauve... et vous n'auriez pas en ce moment entre les mains le testament qui vous ruinait tous !

« Oui, Huberte, pour vous j'ai fait cela ! — pour être aimé de vous toujours je suis devenu un bandit, un criminel !...

« Vous avez ordonné... j'ai obéi ; — je suis allé là-bas, poussé par une volonté supérieure à la mienne ! En une minute j'ai renié tous mes principes d'honneur, j'ai foulé aux pieds la paix de ma conscience !...

Mais elle, se redressant :

— Je ne vous ai jamais ordonné, que je sache, d'assassiner personne ; et je trouve vraiment odieuses les récriminations que vous vous permettez à mon égard.

« Certes, si j'avais pu me douter de l'accueil que vous me réserviez je serais restée chez moi ; mais vous m'écrivez « venez » ; quoi de plus naturel alors que j'accoure, que je vienne vous demander ce que vous avez à me dire...

— Allons donc ! — Vous saviez parfaitement ce que j'avais à vous annoncer !

Déjà, on le voit, les reproches sanglants éclataient de part et d'autre. Lui rejetait sur elle toute la responsabilité morale du crime commis — et elle, de son côté, se défendait de l'avoir ordonné.

Le but atteint, elle cherchait à revenir en arrière, à dresser entre son complice et elle une infranchissable barrière ; — pour cet homme qu'elle n'avait jamais véritablement aimé elle éprouvait en ce moment une invincible répulsion.

— Il est vrai que vous ne m'avez jamais ordonné d'étrangler la marquise de Preuil, reprit Abel d'un ton glacial ; mais vous m'avez indiqué par de perfides insinuations la route à suivre !

« Vous vous êtes promise corps et âme à celui qui vous sauverait de la ruine ; — or, pour vous sauver de la ruine il fallait voler et détruire le testament que voici.

« Cela était suffisant — à la condition toutefois qu'un double de ce testament ne soit pas déposé en l'étude de quelque notaire — par exemple, en l'étude de Me Pascal Aubertot, le notaire qui, appelé certainement par la marquise, a quitté

COUPABLE ou NON-COUPABLE ?

CHRONIQUE JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, B.A.



Suffit-il de voir un individu s'éloigner en possession de la propriété d'autrui pour le faire convaincre de vol ?

Un individu se hâte vers la sortie d'un grand magasin. Il tient un sac de cuir à la main. Ce sac est la propriété du magasin. Un détective, à l'emploi de la maison, voit l'inconnu s'éloigner avec la propriété de son employeur. Il s'élanche donc à la poursuite de l'inconnu. Le rejoignant à la porte, il lui demande des explications relativement à la possession du sac de cuir. S'exprimant en anglais, le détective attend les réponses de l'autre en anglais. Mais l'interpellé s'exprime en français. Cela ne fait pas l'affaire du détective naturellement, parce qu'il ne comprend pas un mot de français. Tenant quand même à avoir le dessus sur l'autre, le détective lui assène un formidable coup de poing à la figure et la maîtrise ensuite facilement. L'affaire se termine devant un tribunal de juridiction criminelle, où l'homme au sac de cuir est accusé de vol.

Malgré les apparences cependant, il proteste de son innocence. Voici comment il explique toute l'affaire. Apercevant soudain un sac de cuir à ses pieds, il l'a ramassé. Un homme se trouvait près de lui quelques moments plus tôt. Persuadé que le sac de cuir lui appartient, l'accusé a regardé autour de lui, l'a repéré un peu plus loin et a tenté de le rejoindre pour lui rendre sa propriété.

Malheureusement le sac appartenait au magasin et non à un tiers. Le détective le savait. Il a cru à un vol, puis à la fuite du voleur. C'est pour cela qu'il est intervenu. Ne parlant que l'anglais, le détective s'est exprimé en anglais pour obtenir des explications. L'interpellé, ne parlant et ne comprenant que le français, a posé des questions en français. D'où le quiproquo.

Cet accusé est-il COUPABLE ou NON du vol qu'on lui reproche ?

NON-COUPABLE ! a décidé le Président du Tribunal, dans un jugement rendu aux Sessions de la Paix, à Montréal, le 20 janvier 1954.

hier Gérardmer pour se rendre à l'hôtel de Preuil.

Huberte eut un tremblement; ses yeux lancèrent des flammes.

— Et au cas, reprit le jeune marin, où le double de ce testament existerait, serait entre les mains de Pascal Aubertot, le crime commis deviendrait tout à fait inutile.

Ecroulée sur un siège, les mains enfoncées dans sa lourde chevelure noire, Huberte ne pouvait prononcer une parole.

« Ah! pensait-elle, si les craintes d'Abel sont justifiées je suis cette fois irrémédiablement ruinée et perdue! — Et peut-être même serai-je accusée publiquement par le criminel de lui avoir suggéré cette pensée de meurtre ».

Et aussitôt elle se reprocha son indifférence pour ce malheureux qui maintenant à bout de forces, la conscience bourrelée de remords, eût volontiers proclamé devant tous son infamie!

Alors levant sur lui des regards suppliantes...

— Calme-toi, je t'en conjure! Tu sais bien que je suis à toi pour toujours... toujours! Jamais je n'oublierai ce que tu as fait pour moi! Toi seul m'as véritablement aimée, parce que, seul, tu n'as pas hésité à te déshonorer pour moi!

« Je t'aime, Abel; mais je t'en supplie, tais-toi! Ne me parle plus de ce crime; oublie-le, comme je vais l'oublier moi-même... n'y songeons plus! D'ailleurs tu ne cours aucun danger, puisque personne ne t'a vu que cette fillette dont tu me parlais tout à l'heure. Mais elle se taira, cette petite: les enfants, vois-tu, ont parfois des intuitions bien étranges et ta fille à toi comprendra, j'en suis sûre, que pour ne point te compromettre elle ne doit pas parler de ce qu'elle a vu et entendu la nuit dernière.

« Quant à Denise, en admettant qu'elle survive à ses blessures, elle t'a trop aimé pour te dénoncer jamais — tu peux donc être parfaitement tranquille.

Doucement elle le reprenait.
— Alors, tu jures de revenir ici tous les jours? Tous les jours je t'attendrai, le cœur plein de toi — car je t'adore, tu le sais bien...

« Pour ne plus te quitter je donnerai ma démission, et près de toi je resterai... toujours!

— Oui!... toujours! fit-elle nerveuse et irritée.

Elle se leva pour partir.

— Déjà?

— Il faut que je rentre tu le sais bien.

— Quand reviendras-tu?

— Ne penses-tu pas qu'il serait imprudent de revenir trop tôt?

— Oui... c'est vrai.

— Crois-moi... attendons. Je t'écrirai souvent, tous les jours; mais promets-moi d'être un homme, de ne pas te laisser abattre par la frayeur et le remords qui déjà te dévorent...

Il promit tout ce qu'elle voulait.

Quand elle rentra à l'hôtel de l'avenue de la Grande-Armée, elle trouva la maison en émoi.

Cyrille et Colette, épouvantés, s'étaient réfugiés dans le petit salon; c'est là que la comtesse, sans même prendre le temps de se dévêtir, alla les rejoindre.

— Vous connaissez la triste nouvelle! fit Cyrille en tendant à Huberte un journal du soir. La marquise de Preuil a été étranglée la nuit dernière dans son lit; sa dame de compagnie — une nommée Denise Duvernoy — a reçu deux coups de couteau qui, heureusement, ne mettent pas ses jours en danger.

« Dès que cette femme sera remise de son émotion, elle sera interrogée... et on compte beaucoup sur ses révélations pour éclairer la justice et mettre sur les traces du meurtrier.

— Est-il question de vol? demanda Huberte frémissante.

— On a constaté qu'un bonheur-du-jour avait été fracturé, mais l'or, les bi-

joux, les billets de banque sont restés dans les tiroirs, dont certains n'ont même pas été ouverts.

— Alors, il s'agit sans doute d'une vengeance, fit Huberte avec indifférence.

— Notre tante n'avait pas d'ennemis, riposta Colette.

— Qu'en savez-vous?

— C'était une digne femme — elle n'a fait dans sa vie que des heureux!

Huberte répliqua sèchement:

— Excepté nous — nous, qu'elle a bel et bien déshérités, nous qui devons nous attendre à de pénibles surprises à l'ouverture du testament.

Puis, d'un regard rapide, Huberte parcourut le fait divers relatant l'assassinat de la marquise de Preuil. Le petit récit occupait toute une colonne du journal, et renfermait force détails et insinuations malveillantes sur l'entourage immédiat de la victime.

Denise Duvernoy, bien qu'elle eût reçu deux coups de couteau, était quelque peu suspectée par certains domestiques jaloux, qui, n'ignorant pas que la marquise avait institué Denise et sa fille Solange légataires universelles, ne se gênaient pas pour dire que la jeune femme avait un intérêt évident à la disparition de sa bienfaitrice... et que la justice ferait bien de diriger ses recherches de ce côté.

En lisant ces lignes calomnieuses, Huberte sentit un éclair illuminer ses magnifiques yeux noirs.

— Parfaitement, fit-elle en tendant le journal à Cyrille — cette Denise Duvernoy n'est certainement pas étrangère à l'odieux assassinat.

Colette, elle, ne parlait pas... elle restait songeuse.

Par la pensée elle revoyait le doux visage de la marquise de Preuil, cette malade qui l'avait reçue il y avait à peine deux jours; elle revoyait aussi Denise

Duvernoy — et sa charmante petite fille à peine entrevue dans la véranda...

Puis aussi il lui semblait encore entendre les insinuations désobligeantes de Rémy au sujet de Denise, qu'il accusait presque de captation d'héritage.

Tous ces souvenirs étaient vivants dans l'esprit de Colette; — mais jamais la pensée ne lui était venue que Denise Duvernoy pouvait être la cause indirecte du drame qui s'était déroulé à l'hôtel de Preuil.

De temps à autre la jeune fille levait sur Huberte des regards inquiets: les sorties fréquentes de sa belle-soeur, et aussi l'angoisse secrète qui en ce moment se reflétait sur son visage convulsé, agitaient Colette d'un doute poignant.

Huberte eut peur: elle se sentit soupçonnée par la jeune fille, se sentit accusée de quelque infernale machination.

Colette, il est vrai, connaissait ses relations avec Abel de Burne — et subitement elle eut l'intuition d'une chose atroce... d'un complot ourdi entre ces deux êtres qui lui étaient antipathiques tous deux.

Qu'était venu faire à Paris cet Abel de Burne? Pourquoi avait-il quitté Toulon, Villefranche; pourquoi aussi avait-il demandé un congé, si ce n'était pour rejoindre cette femme superbe dont il était fier, et dont il était l'esclave?

Colette se leva et passa dans sa chambre, laissant Cyrille et Huberte seuls. Elle avait hâte de cacher à sa belle-soeur l'impression mauvaise qu'elle avait ressentie tout à l'heure en examinant la physionomie de Mme de Preuil.

— Si c'était elle! pensait Colette, si c'était elle la cause indirecte de ce crime!...

V

L'ÉMOTION est grande, rue de Babylone. Devant l'hôtel de Preuil, où une mystérieuse tragédie vient de se dérouler, une foule compacte station-



Depuis un an, JEAN COUTU, le Survenant, dans la fameuse émission de Mme Guévremont commanditée par Brading, joue les gardes-chasse et pêche. La popularité de cette émission n'a pas échappé au Ministère intéressé et il a saisi cette occasion pour faire savoir que les gardes n'étaient pas des ennemis mais des amis du peuple. En faisant respecter la loi et en réprimant les infractions les gardes préservent l'avenir. C'est grâce à eux que notre faune n'a pas été totalement décimée. Ainsi donc Jean Coutu fut-il promu garde-chasse et garde-pêche honoraire... mais le plus sérieusement du monde. Cela se passait voilà quelques semaines dans les bureaux du Ministère à Montréal. M. J. F. Bourque, Surintendant Général pour la division de garde à Jean Coutu fort ému et qui eut à prêter serment devant Maître Paul-René Lavoie, notaire. Ainsi donc, si vous avez l'intention de braconner et rencontrez Jean Coutu, ne croyez pas qu'il joue la comédie. Le procès-verbal qu'il se fera un devoir de vous dresser sera dûment valable.

Sur notre cliché Jean Coutu s'exerce à protéger les canards et assure celui-ci de son amitié tandis que M. Bourque lui en détaille l'anatomie.

ne, malgré les efforts des agents qui ne parviennent point à faire circuler les curieux.

La lourde porte cochère est cependant hermétiquement close, et si de temps à autre elle s'entrouve une minute, c'est pour se refermer bien vite sur les badauds qui l'assiègent.

Dans la cour de l'hôtel, le personnel est rassemblé: le valet de chambre Rémy, les autres domestiques, le concierge et sa femme, tous sont consternés.

Denise Duvernoy, après avoir plusieurs fois repris connaissance, est retombée dans un anéantissement profond.

Près d'elle, une petite fille — la pauvre Solange — semble frappée d'idiotisme: elle rit et chante aux côtés de sa mère qui ne la voit pas, ne l'entend pas!

Sitôt le crime découvert, Rémy s'était empressé d'aller quérir un médecin et de prévenir la police.

Le médecin — un familier de la maison — s'était rendu d'abord dans la chambre de la marquise, où il n'avait pu que constater le décès.

« Affection cardiaque! » avait-il dit tout de suite. Mais un examen attentif du cadavre lui avait bien vite fait découvrir des traces indéniables de strangulation: les doigts de l'assassin avaient laissé leur empreinte fort nette sur le cou frêle de la marquise.

Ensuite ce fut Denise Duvernoy qui occupa toute son attention; — là, il se trouvait en présence d'une femme qui donnait encore des signes de vie.

Réunis autour de lui, les domestiques attendaient avec anxiété la déclaration qu'il allait faire.

Après avoir minutieusement examiné Denise et sondé les plaies, il se redressa, le regard joyeux.

— Les blessures ne sont pas mortelles, dit-il, et dans quelques jours cette malheureuse sera tout à fait remise de l'émotion terrible qu'elle a éprouvée.

« Cette syncope est due à un ébranlement nerveux très violent, et elle peut se prolonger encore pendant plusieurs heures.

« Quant à l'enfant, à cette mignonne fillette que voilà, reprit-il en jetant un regard de pitié sur la petite Solange elle a certainement éprouvé une terreur affreuse... et j'ai peur qu'elle ne reste idiote ou folle! Sa raison a été fortement ébranlée par une violente épouvante — il faudra donc entourer cette malheureuse des plus grands soins.

— Par cette femme, nous saurons ce qui s'est passé, fit Rémy, en jetant sur Denise un regard haineux; — elle seule pourra dévoiler le secret de ce drame horrible.

A ce moment arrivèrent presque en même temps, M. Hélie de Ravenel, juge d'instruction, et le chef de la sûreté Dulaurier, accompagné de son secrétaire Bitzer et de plusieurs inspecteurs de son service.

L'enquête judiciaire allait donc commencer.

D'abord, on se préoccupa de savoir comment la marquise avait passé sa dernière soirée.

On profita d'un moment où Denise reprenait quelque peu ses sens pour l'interroger; mais la malheureuse femme ne put prononcer une parole, et ce fut Rémy qui répondit pour elle.

— Monsieur le juge, fit le vieux serviteur, madame la marquise, atteinte depuis quelque temps déjà d'une grave maladie de cœur, ne se levait plus — elle a donc, comme d'habitude, passé la soirée dans son lit.

« A dix heures, nous avons tous regagné nos chambres — c'est la coutume à l'hôtel de se coucher de bonne heure...

— Mais, interrogea le juge, la marquise n'était sans doute pas seule — quelqu'un devait la veiller?

— Cette femme, dit Rémy en désignant Denise.

« Elles ne se quittaient guère, Madame et elle, et l'enfant couchait dans une

chambre voisine de celle de la marquise.

« Tous ici, nous connaissons l'affection extraordinaire que Madame éprouvait pour cette étrangère — une fille-mère ayant encore conservé à Paris des relations avec son amant qu'elle recevait dans un petit logement de la rue Vaneau !

— Et cependant le vol ne peut être considéré comme le mobile du crime, fit Dulaurier, le chef de la Sûreté : — on a, en effet, trouvé dans le bonheur-du-jour, qui était ouvert, des bijoux superbes — bracelets, colliers de perles, bagues ornées de brillants de toute beauté ; on a trouvé aussi de l'or, des billets de banque, des valeurs — et franchement, on ne peut admettre qu'un voleur ait dédaigné une telle fortune.

« Ce n'est donc pas en cherchant dans ce sens que nous trouverons une piste sérieuse.

— On en trouverait peut-être une en interrogeant le concierge, fit Rémy, car il dirait qu'un individu fort bien mis est venu, entre neuf heures et demie et dix heures, demander Mlle Denise Duvernoy.

Le concierge, accouru à l'appel de Dulaurier, répéta les paroles de Rémy.

— Ça, fit-il en se grattant fébrilement le bout du nez, c'est parfaitement vrai, tout ce qu'il y a de plus vrai ; — je l'ai même dit à Rémy au moment où il m'apprit la catastrophe.

— Reconnaissez-vous cet individu ?

de poche qui n'a guère produit que des éraflures, fit Rémy en haussant les épaules.

— Sous peu Denise se portera comme vous et moi... et elle sera en possession d'un magot sérieux qui lui permettra de soigner son idiot de fille et de se remettre de ses émotions, ajouta Rémy.

— Que voulez-vous dire ? fit le juge.

— Tout le monde ici sait que cette femme et sa gosse vont hériter de la fortune de la marquise.

— Voyons... voyons... expliquez-vous, firent en même temps Hélié de Ravenel et Dulaurier.

Alors Rémy reprit.

— A l'hôtel chacun sait qu'un testament a été fait par la marquise en faveur de ces deux aventurières.

— Mais alors pourquoi cette femme aurait-elle participé à l'assassinat ?

— Tiens... tout simplement pour hériter plus vite.

— C'est peu vraisemblable.

— Puis aussi, pouvait-on savoir si au dernier moment la marquise ne se raviserait pas, ne déchirerait pas ce testament, laissant alors toute sa fortune à ses héritiers naturels ?...

M. Hélié de Ravenel leva la tête et pendant quelques instants ses regards, devenus durs et scrutateurs, se posèrent sur Denise qui justement venait de rouvrir les yeux.

Leurs regards se croisèrent — très graves d'un côté, suppliants de l'autre —

*** ANECDOTES ET PENSEES

Il y a une espèce de honte d'être heureux à la vue de certaines misères.
LA BRUYÈRE.

Tant que les hommes pourront mourir et aimeront à vivre, le médecin sera raillé et bien payé.
LA BRUYÈRE.

Rien n'est plus méprisable qu'un parleur de métier, qui fait de ses paroles ce qu'un charlatan fait de ses remèdes.
FENELON (1651-1715)

La grande erreur des gens d'esprit est de ne pas croire le monde aussi bête qu'il est.
MME DE TENCIN (1682-1749)

— Pour sûr que oui — un beau, grand garçon.

« Il entra résolument dans ma loge ; — et comme je paraissais surpris de cette visite tardive, il demanda la lingère — Mlle Denise.

« Je lui indiquai la porte du vestibule ; et aussitôt je le vis pénétrer dans l'hôtel, sans que la pensée de l'accompagner me vint, car je supposais qu'il allait tout de suite rencontrer Rémy.

« Mais Rémy s'était déjà esquivé — que voulez-vous, messieurs, quand les chats dorment les souris dansent...

— De quoi se mêle-t-il, celui-là ! fit Rémy en jetant sur le vieux concierge un regard fulminant.

— Combien de temps ce visiteur nocturne est-il resté à l'hôtel ? demanda un des inspecteurs.

— Que sais-je, moi, répondit le concierge — peut-être une heure. Quand on a trimé toute la journée on n'est pas fâché de se reposer.

« On m'a demandé le cordon — je l'ai tiré... mais je n'ai pas songé à regarder ma montre.

— Tout semble indiquer que cet homme est le vrai coupable, fit le juge d'instruction Hélié de Ravenel ; — mais dans quel but a-t-il étranglé cette pauvre femme ? dans quel but aussi a-t-il, en la frappant de deux coups de couteau, réduit à l'impuissance cette malheureuse Denise Duvernoy ?

— Bah ! il s'est servi d'un petit couteau

et aussitôt le juge comprit qu'une terrible angoisse tenaillait ce coeur de femme !

Il ne l'interrogea point, voulant lui laisser le temps de se ressaisir ; — mais dès ce moment même il eut la conviction que cette femme connaissait le meurtrier.

Se tournant vers Rémy, il demanda :

— La famille de la marquise habite-t-elle Paris ? A-t-elle été prévenue ?

— Le comte Cyrille de Preuil, neveu de Mme la marquise, habite avenue de la Grande-Armée, un superbe hôtel, en compagnie de sa soeur, Mlle Colette de Preuil.

— Le comte est-il marié ?

— Il est marié depuis dix ans.

— A-t-il des enfants ?

— Un fils de neuf ans.

— Savez-vous si la défunte avait d'autres parents aussi proches ?

— Elle n'avait d'autres parents que le comte Cyrille de Preuil et sa soeur.

— Ce sont donc eux qui doivent hériter de la grande fortune de la marquise, fit le juge.

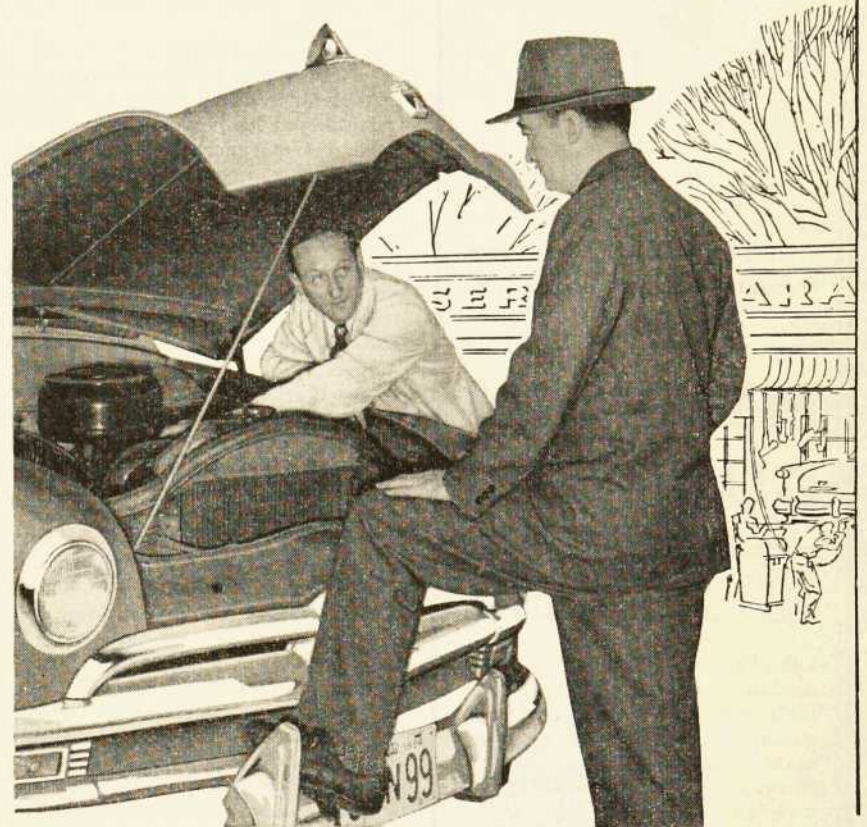
— Mlle Colette de Preuil rendait-elle souvent visite à sa tante ? demanda Dulaurier.

Rémy se gratta la tête, mais ne répondit pas.

— Voyons, vous devez savoir cela, vous qui êtes un des plus anciens serveurs de la maison.



Vous épargnerez à cette enseigne



Des milliers de garagistes canadiens mettent cette enseigne bien en évidence, devant leurs établissements, pour signifier qu'ils prendront bien soin de votre voiture Ford-Canada. Exigez des pièces Ford authentiques, les seules qui vous garantissent satisfaction absolue, et qui vous procurent la plus grande économie. A l'exemple de milliers d'automobilistes avertis, confiez l'entretien et la réparation de votre voiture à un garagiste qui possède l'enseigne des pièces Ford authentiques.



**RECHERCHÉZ
CETTE
ENSEIGNE**

FABRIQUÉES AVEC PRÉCISION POUR DURER PLUS LONGTEMPS

**Vous vous sentirez MIEUX !
Vous paraîtrez MIEUX !**



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses.

Les Pilules

**MYRRIAM
DUBREUIL**

améliorent l'état général, vous aidant ainsi à vous sentir MIEUX et à paraître MIEUX.

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit médicinal qui produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE :

Les jours de bureau sont :

Judi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLEZ ce COUPON

(pour le Canada seulement)

Mme MYRRIAM DUBREUIL

6380, rue Bordeaux

Case Postale, 1391, Place d'Armes,

Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5 cents pour échantillon des Pilules Myrriam Dubreuil avec la brochure.

Nom

Adresse

Ville

Province

— Monsieur le juge, je vais vous dire toute la vérité.

« A la suite d'histoires de mariage, paraît-il, la famille du comte de Preuil était depuis longtemps brouillée avec la marquise.

« M. Cyrille avait épousé une femme qui, dit-on, ne convenait nullement à une vieille fille rigoureuse qui n'admettait pas qu'un comte de Preuil pût se mésallier.

« Aussi le comte et sa sœur ne venaient-ils jamais à l'hôtel; — et cependant il y a deux jours, nous reçûmes la visite de Mlle Colette.

Le juge d'instruction leva la tête — et pendant quelques instants il resta songeur.

— Et puis ? dit-il enfin.

— C'est tout ce que j'ai à dire, monsieur le juge.

— Rémy, je le comprends, vous savez autre chose — alors votre devoir est de parler, car vous ne devez rien cacher à la justice.

— C'est que, monsieur le juge, vous me demandez là des affaires qui ne regardent personne.

— Pas même la justice ?

— Dame...

— Voyons, Rémy...

— Et le juge eut un bon sourire bienveillant, en même temps que ses regards fouillaient les yeux de Rémy qui, gêné par cet examen, détourna la tête.

— Rémy, avez-vous parlé à Mlle de Preuil ?

— Oui, monsieur le juge.

— Alors, elle vous a sans doute dit le motif de sa visite; et si elle ne vous l'a pas dit, du moins l'avez-vous compris.

— Ça c'est mon affaire, monsieur le juge.

— Il faudra donc, puisque vous refusez de parler, que je convoque cette jeune fille dans mon cabinet; et là, elle me fera certainement connaître, elle, dont la conscience est pure, ce que vous ne voulez pas me dire.

— Eh bien ! monsieur le juge, si l'autre jour Mlle Colette venait voir sa tante, c'est qu'elle avait appris l'existence de certain testament qui les déshéritait tous ensemble.

— Et elle venait dans l'intention de faire annuler ce testament ?

— Dame... c'était bien un peu son droit.

« Malheureusement la marquise n'a rien voulu entendre; elle est restée sourde à toutes les supplications, et a maintenu sa décision de laisser toute sa fortune à...

— A qui ? — voyons, Rémy, achevez...

— Voilà, monsieur le juge.

« Mme la marquise éprouvait un réel béguin pour Mlle Denise Duvernoy, et surtout pour sa mère, la petite Solange — et elle ne se gênait pas pour dire qu'elles seraient toutes deux ses héritières.

— Oh ! Rémy... Rémy, je ne puis croire, moi, que votre maîtresse ait fait à tous une telle confidence.

— C'est pourtant la vérité pure; — à ce sujet vous pouvez interroger les domestiques; tous vous diront comme moi.

« On savait que ces deux aventurières auraient le magot, et volontiers on parlait de suggestion: Mme la marquise était si faible, si confiante, si crédule !

« Dès les premiers jours de sa présence ici, Denise Duvernoy prit un grand ascendant sur l'esprit de notre maîtresse; — aussi, sa mère n'étant pas baptisée, ce fut la marquise elle-même — elle était très pieuse — qui demanda à être la marraine.

Maintenant Hélié de Ravenel songeait.

Nouvellement nommé juge d'instruction à Paris, il allait donc débiter dans ses fonctions par une cause célèbre qui présentait — et c'était aussi l'impression de Dulaurier et de ses inspecteurs — de très grandes difficultés.

Les autres domestiques ne firent guère que répéter les déclarations de Rémy; — et cette unanimité dans les dépositions

frappa le juge d'instruction et le chef de la Sûreté.

Quelques jours s'écoulèrent.

D'après les constatations faites au cours de l'autopsie, et en particulier d'après l'examen des aliments absorbés par la victime, le médecin légiste avait déclaré que la marquise de Preuil avait dû succomber dans la nuit du vendredi au samedi, entre onze heures et minuit.

Or, aucune trace d'effraction n'ayant été relevée nulle part, permettant de découvrir la voie par laquelle l'assassin s'était introduit dans l'hôtel, le juge d'instruction et le chef de la Sûreté en arrivaient forcément à conclure que le meurtre avait été commis, soit par un familier de la maison, soit par l'individu qui, vers dix heures, avait demandé à parler à Mlle Duvernoy, sous prétexte d'avoir à lui faire une importante communication.

Quelle était dans tout cela l'hypothèse la plus plausible ?

On ne pouvait élucider ce point délicat qu'en interrogeant Denise Duvernoy, qui, seule, pouvait fournir des indications précises à ce sujet.

Ne connaissait-elle pas, en effet, l'individu soupçonné ?

C'est pourquoi quelques jours après, elle fut appelée au Palais de Justice, dans le cabinet du juge.

Mais trop faible encore, elle ne put répondre à cette convocation; — et ce fut

*** ANECDOTES ET PENSEES ***

• Que sais-je ?

PYRRHON.

(Devise que Montaigne fit graver sur une médaille et rendit ainsi célèbre).

• Que chacun sonde au-dedans, il trouvera que nos souhaits intérieurs, pour la plupart, naissent et se nourrissent aux dépens d'autrui.

MONTAIGNE.

le juge lui-même qui dut se rendre à l'hôtel de Preuil, dans la chambre où Rémy avait fait installer la malheureuse lingère.

Depuis le moment où elle était sortie de son évanouissement, Denise s'attendait à cette visite du juge.

Près d'elle, assise sur une chaise basse, sa fille Solange, prise d'un abattement singulier, ne parlait pas.

De temps à autre, sous la poussée de quelque effrayant souvenir, la pauvre petite prenait sa tête à deux mains et se cachait le visage, comme pour fuir une effroyable vision.

Parfois aussi elle passait ses mains sur son cou frêle... et un cri rauque s'échappait de sa gorge. Vers sa mère, elle tendait les bras; — et Denise, incapable de répondre aux étreintes de sa fille, tellement elle était encore faible, l'entendait sangloter éperdument.

Mais presque aussitôt à ces sanglots succédaient des rires bruyants, des rires sonnans faux, et ces rires, qui attestaient si bien le dérangement cérébral de l'enfant, serraient atrocement le cœur de Denise.

« Ma fille a été témoin du sinistre drame, pensait Denise, et l'émotion l'a rendue idiote ou folle ! »

Mais ce témoin ne se leverait-il pas un jour pour accuser Abel de Burne ? L'enfant ne ferait-elle pas condamner le père, ne crierait-elle pas devant les juges : « C'est lui... c'est mon père qui a tué la marquise de Preuil. J'ai vu ses mains serrer le cou de ma marraine ! J'ai entendu les plaintes de la mourante, son dernier cri... et j'ai vu sa tête retomber lourdement sur l'oreiller ! »

Et, à cette pensée, la pauvre mère frissonne.

— Solange !...

Elle appelle l'enfant, mais l'enfant ne répond pas.

— Solange... tu as rêvé ? Il ne faut pas que tu dises jamais ce que tu as vu l'autre nuit, car tu tuerais en même temps ton père et ta mère, et tu serais désormais seule... toute seule ! Tu me comprends, n'est-ce pas ?

Et l'enfant, qui, maintenant, jette sur sa mère des regards pleins d'épouvante, murmure :

— Oh ! My Papa !...

— Oh ! j'ai peur !... j'ai peur !...

Les deux malheureuses étaient dans cette disposition d'esprit quand le juge d'instruction se présenta devant elles.

En constatant combien le visage de la pauvre femme était ravagé, Hélié de Ravenel comprit bien vite les angoisses torturant ce cœur de femme.

Près du lit, longtemps il se tint immobile, regardant tour à tour la mère et la fille, cette petite Solange qui, en ce moment, le fixait avec une expression d'épouvante.

Quel était cet homme ?... et que voulait-il ?

Rémy venait de l'introduire dans cette chambre; et peut-être avant d'entrer, avait-il entendu cette douce prière, ces recommandations murmurées tout à l'heure à l'enfant sur la nécessité de ne rien dire si on l'interrogeait.

Puis, enfin, d'un ton sec, Hélié de Ravenel dit :

— Madame, vous devez connaître le nom de l'assassin de la marquise de Preuil; tout prouve que vous le savez, et toutes vos dénégations seront considérées comme autant de mensonges.

« Or, madame, induire la justice en erreur c'est, ne l'oubliez pas, encourir une grave responsabilité... »

« Nous sommes ici pour faire la lumière; vous nous aiderez dans notre tâche, je l'espère, car ne serait-ce que pour venger la mémoire de votre bienfaitrice, vous aurez à cœur de ne nous rien cacher.

— Je ne sais rien... rien.

— Nous avons la preuve irréfutable que le meurtrier ne s'est point introduit dans cet hôtel pour voler : tous les bijoux, l'or, les billets de banque, les valeurs appartenant à la marquise ont été trouvés dans les tiroirs d'un bonheur-du-jour qui cependant a été ouvert par l'assassin.

« Qu'a-t-il dérobé ?... Vous devez le savoir, vous, qui lui avez certainement indiqué la porte de la chambre de la marquise.

Un sourire d'amertume profonde erra sur les lèvres de Denise.

— J'ai été frappée de deux coups de couteau en défendant cette porte que vous m'accusez d'avoir ouverte !...

— C'est possible; — mais néanmoins vous devez connaître cet homme...

— Je ne le connais pas...

— Puisque vous ne voulez rien dire je vais interroger votre fille — elle parlera, elle...

Vivement Denise se redressa sur son oreiller; et, les yeux dilatés par la plus terrible épouvante, elle saisit Solange, la serra dans ses bras.

Et toutes deux, la mère et l'enfant, eurent le même cri de terreur, jetèrent le même regard angoissé sur cet homme, sur ce juge qui obstinément les fixait.

Et Denise s'écria :

— Nous ne savons rien, et nous ignorons tout de cet homme qui est venu me demander à l'hôtel. Il connaissait mon nom, me connaissait aussi peut-être; mais moi, monsieur, je ne l'avais jamais vu... jamais !

— Votre fille, elle, l'a vu, l'a reconnu; alors je vais l'interroger, et comme les enfants ne mentent pas, elle me dira le nom de cet homme.

Et se tournant vers Solange.
 — Ecoute bien, mon enfant, ce que je vais te dire — mais regarde-moi... et ne regarde pas ta mère.
 — Ainsi, vous songez à interroger cette petite, cette mignonne dont l'intelligence a sombré après le terrible drame ? Mais, monsieur, ma fille est presque idiote, et ce n'est pas en lui causant de si violentes émotions que vous lui rendrez la raison !...
 « Que venez-vous ici nous troubler le cœur et l'esprit, nous bouleverser encore, nous qui avons subi un coup affreux dont nous ne nous remettrons jamais !
 — Notre conviction est faite, reprit M. de Ravenel, et rien ne nous ôtera de l'idée que vous seule — et aussi votre fillette — possédez le secret de cette odieuse tragédie.
 « Nous nous sommes déjà procuré sur votre compte de nombreux renseignements. Nous savons que vous habitiez autrefois avec votre père — un homme pêcheur — les Sablettes, près de Toulon ; — nous savons aussi que là vous eûtes une liaison qui vous rendit mère. Or, nous voudrions apprendre de vous le nom de cet homme... et aussi ce qu'il est devenu.
 — Vous n'avez pas le droit de fouiller dans ma vie, répondit froidement Denise.
 — Non seulement j'en ai le droit, madame, mais encore j'en ai le devoir...
 Accroupie sur le tapis, la tête renversée sur son oreiller qui venait de tomber au pied du lit, l'enfant ne parlait pas ; — les yeux clos, elle semblait endormie.
 Et quand Hélie de Ravenel se pencha pour l'interroger à nouveau il ne retrou-

va qu'une petite chose inerte, presque sans vie.
 L'idiote était tombée là, comme une masse. Il la secoua, elle ne se redressa point ; il l'appela, elle ne répondit point — l'épouvante de tout à l'heure terrassait encore cet être débile et sans forces !
 Et Denise, voyant cet anéantissement, murmure :
 — Vous avez tué ma fille, monsieur ! Vous n'avez plus le droit de m'interroger puisque vous aussi vous êtes devenu un assassin ! — Allez-vous-en, monsieur... allez-vous-en.

Le juge d'instruction n'insista pas. Il partit navré, en songeant à cette fillette qui, sous le coup de trop fortes émotions, semblait avoir à tout jamais perdu la raison.

Dulaurier et ses agents attendaient dans le hall.

— Eh bien ? demanda le chef de la Sûreté.

— Rien !... Cette femme et cette enfant me font pitié ; — certainement elles connaissent le nom du meurtrier, mais en ce moment ni l'une ni l'autre ne sont en état de répondre à nos questions... et force nous est d'attendre.

Les domestiques, eux aussi, avaient subi de la part des agents de la sûreté la petite torture de l'interrogatoire ; — mais ne sachant rien ni les uns ni les autres, ils n'avaient pu fournir aucune indication précise.

Seul le concierge avait donné un renseignement formel : à dix heures moins le quart le mytérieux inconnu avait pénétré dans l'hôtel et avait demandé Mlle Denise Duvernoy. Une heure après à peine, le concierge avait à nouveau tiré

le cordon, et le visiteur nocturne était sorti sans prononcer une parole.

De son côté, Rémy précisa certains faits ; il fit ressortir l'affection que la marquise éprouvait pour Denise et Solange, et affirma encore sa conviction qu'un testament avait été fait en faveur de ces deux femmes.

Or, ce testament était jusqu'ici demeuré introuvable — qu'était-il donc devenu ?

— Peut-être, insinua Rémy, ce testament a-t-il été détruit par la marquise la veille ou même le jour de sa mort — et alors Denise, au courant du fait, aura voulu se venger.

Détestant Denise, et ne lui pardonnant pas les bontés que la marquise avait eues pour elle, Rémy était presque heureux d'émettre tous ses doutes devant le chef de la Sûreté et devant les inspecteurs — tous de fins limiers ayant fait leurs preuves dans maintes affaires ténébreuses.

— Cette Denise Duvernoy avait un séducteur, dit le chef de la sûreté — eh bien, c'est lui qu'il faut retrouver, afin de le confronter avec la mère et l'enfant.

— Nous savons déjà où il perche, intervint Bitzer, un des meilleurs agents de la préfecture de police.

— Personne n'ignore, Bitzer, qu'en général vous ne perdez pas votre temps, fit M. de Ravenel ; — alors vous vous chargerez de prendre cet individu, un type certainement louche, lui aussi, et qui nous donnera la clef de cette mytérieuse tragédie...

— C'est au contraire un homme fort bien que cet Abel de Burne — ainsi se nomme l'amoureux de Denise Duvernoy — cet enseigne de vaisseau qui jouit en ce moment, dans un coquet appartemen-

ment de la rue Fabert, d'un congé de six mois.

« A sa sortie du Borda, il fut envoyé à Toulon ; c'est là qu'il fit connaissance de Denise, la fille unique d'un vieux pêcheur de la côte.

« De ces relations un enfant naquit : cette petite Solange que Monsieur le juge a vue tout à l'heure, mais que vainement il a cherché à interroger.

— Tout cela est de l'histoire ancienne, fit de Ravenel en haussant les épaules, et depuis longtemps nous connaissons la vie de Denise Duvernoy — vie dont la jeune femme ne s'est d'ailleurs point cachée.

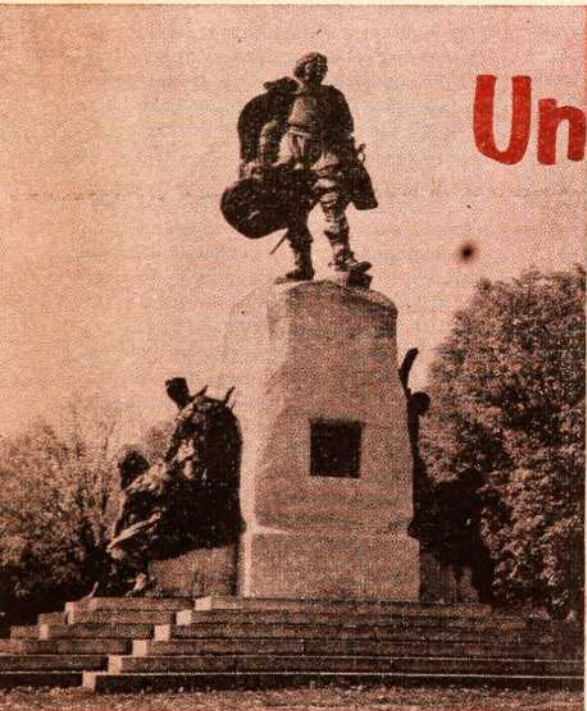
— Mais ce que monsieur le juge ignore peut-être c'est ce qu'a fait Abel de Burne quand il eut quitté Toulon ?

— Il fut envoyé à Villefranche, dit Dulaurier.

— Parfaitement. Là, notre brillant marin devint la coqueluche de toutes les élégantes de Nice et des environs ; et même je me suis laissé dire qu'une femme haut cotée et portant un grand nom — je le connais, ce nom, mais je ne le prononcerai pas aujourd'hui parce que à ce sujet rien n'est encore formel et précis — se rendait chaque jour en automobile, de Roquebrune à Villefranche, pour voir le sémillant officier de marine.

« Puis, trouvant sans doute ce trajet un peu long, ou bien lassée de ce paysage sauvage, cette « belle des belles » — ainsi la surnommait-on sur toute la côte — s'installa à Nice en compagnie d'un mari malade, d'une belle-sœur adorablement jolie, et d'un gamin de neuf ans.

« Alors ce fut Abel de Burne qui vint voir cette personne à Nice, et on n'aperçut plus à Villefranche, ni sur les routes



Voyez, à Orillia, le beau monument érigé à la mémoire de Champlain

Un accueil amical vous est réservé en ONTARIO cette année!

Projetez une visite chez vos voisins de l'Ontario cette année. Des routes superbes, d'excellentes facilités de logement à des prix qui conviennent à tout le monde — une foule de monuments et de sites historiques — tout cela est pour vous un gage d'agréables vacances.

Ne manquez pas les grandioses Chutes du Niagara

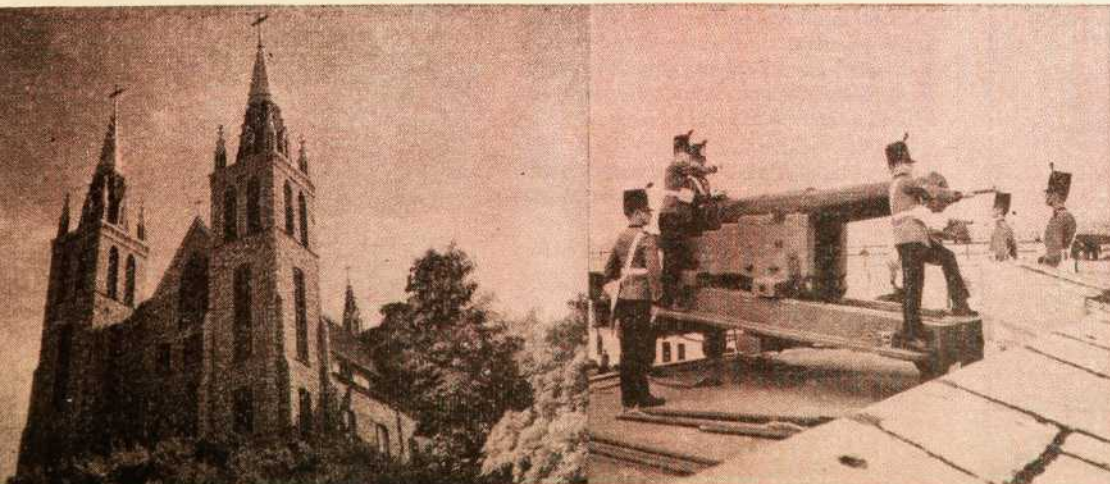


Veillez m'écrire personnellement . . .
 "Voici pour vous une invitation personnelle à venir visiter l'Ontario cette année. Ecrivez-moi personnellement — utilisez le coupon ci-contre pour demander les renseignements et des prospectus gratuits sur l'Ontario". — Louis-P. Cécile.



Visitez le fameux sanctuaire des Martyrs à Midland

Rendez-vous à l'historique Fort Henry à Kingston



L'hon. Louis-Pierre Cécile, c.r.
 Ministre du Tourisme et de la Publicité d'Ontario,
 67 College Street, Toronto, Ontario. Chambre 4.

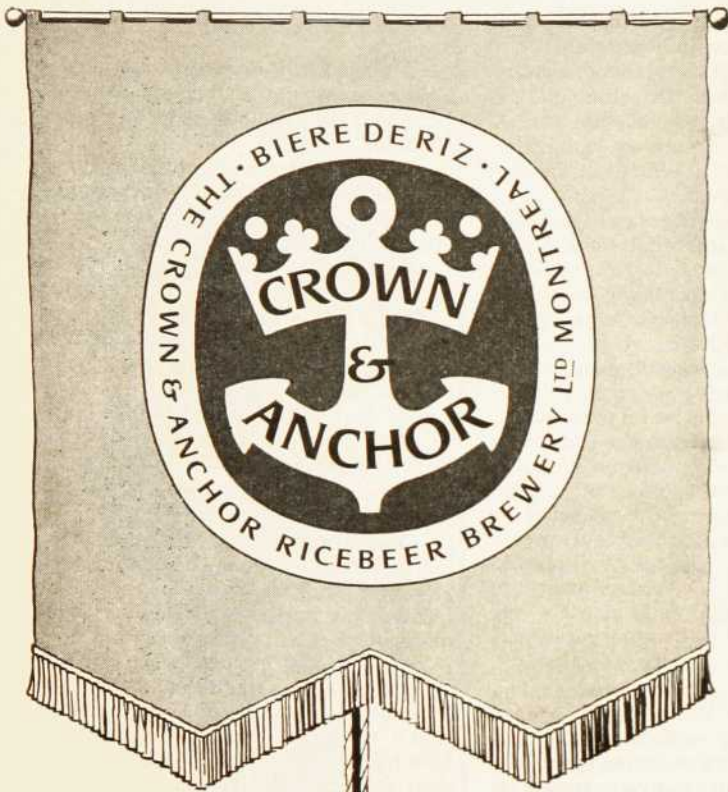
Veillez m'envoyer, gratis, de la documentation sur l'Ontario.

NOM.....

RUE.....

VILLE..... PROV.....

Prière d'écrire en lettres moulées



"VOICI
L'EMBLÈME
D'UNE
BIÈRE DE
GOÛT
FIN ET
EXQUIS"



Spécialement brassée pour ceux
qui désirent une saveur exquise,
un arrière-goût délicat.
C'est la bière légère, la bière
pétillante par excellence!

Si vous aimez une bière légère,
vous direz: "C'est MA bière,"
car CROWN & ANCHOR
est la bière de riz parfaite.

La bière de riz CROWN & ANCHOR
est un produit MOLSON

Rayonnez
de Santé
et Beauté



Etes-vous déprimée ?
Nerveuse ! Sans énergie !

Si vous manquez de vigueur ; si vous êtes fatiguée et irritable ; si vos nerfs et vos muscles ainsi que les tissus de votre corps n'ont pas le soutien qui devrait leur être fourni par le bon fonctionnement du système, vous avez besoin d'un tonique tel que mon SANO "A" qui contient les ingrédients reconnus par leurs valeurs toniques dans de telles conditions.

LES TABLETTES
SANO "A"

Avec l'usage du bienfaisant tonique SANO "A", votre digestion devient plus facile, votre repos est plus réparateur et une meilleure détente s'opère dans vos nerfs et vos muscles. Votre appétit devient meilleur et l'assimilation des aliments se faisant mieux, votre santé et votre vigueur devraient s'améliorer. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de nos tablettes SANO "A".

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO Enrg.,

Mme CLAIRE LUCE,

Case postale 1281 (Place d'Armes), Montréal, P. Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon des Tablettes SANO "A".

Ecrivez lisiblement ci-dessous :

Votre nom.....

Votre adresse.....

Ville..... Prov.....

poudreuses, l'auto aux stores de soie bleue.

« Mais cependant les deux amoureux n'avaient pas renoncé aux promenades en tête à tête ; et on m'a affirmé que maintes fois on les avait vus se diriger en barque soit vers Cannes, soit vers le cap Martin.

— Diable, diable, mais vous êtes rudement bien renseigné, fit Dulaurier en caressant sa moustache blonde.

— J'ai fait de mon mieux ; — il faut savoir s'orienter quand on veut trouver une piste sérieuse ?

— Et croyez-vous que cette piste soit sérieuse ? demanda Dulaurier.

— Qui sait...

— De toutes les circonstances du ténébreux drame, ne ressort qu'un fait certain et connu : le soir du crime un homme est venu demander Mlle Denise Duvernoy à l'hôtel ; — puis au bout d'une heure à peine il est sorti après avoir étranglé la marquise et donné deux coups de couteau à la malheureuse lingère.

« L'enfant, qui fut certainement le témoin involontaire de ce drame, a été retrouvée idiote, tapie dans un coin, clouée là par l'épouvante — et depuis, personne, pas même sa mère, n'a pu lui arracher deux paroles sensées. Or, cette enfant, dont la raison est peut-être sombrée à tout jamais, est encore aujourd'hui sous l'impression de quelque fantastique vision.

— Concluez, fit Dulaurier, vexé de constater que son agent était meilleur limier que lui.

— Il faudrait confronter cet homme avec Denise Duvernoy.

— En effet, cette confrontation s'impose, appuya le juge d'instruction.

— Nous trouverons peut-être en lui le meurtrier, fit Bitzer.

Dulaurier haussa les épaules.

— Je conviens, dit-il, qu'un homme est allé demander Denise Duvernoy à l'hôtel ; mais il me paraît audacieux d'affirmer que cet homme soit lié à la lingère, celui qu'elle connut aux Sablottes.

« Que diable, cette Denise a pu recevoir un autre... Nous ne sommes pas à une époque où les femmes se contentent d'un seul amoureux... Délaissés par le jeune marin, quoi de plus naturel que la lingère se soit consolée avec un autre.

« Or cet autre est peut-être tout simplement un apache habitué à manier la corde et le couteau...

— Hum... hum... ce n'est pas mon avis, fit Bitzer.

— Alors vous croyez que...

— Je ne crois rien, je n'affirme rien ; — néanmoins j'ai mon idée...

Et cette fois Bitzer se gratta le nez tellement fort qu'il devint rouge comme une tomate.

— Ce Bitzer a de ces idées !... fit Dulaurier en se tournant vers le juge d'instruction. Il n'aime pas les gens de la haute, et sur eux il tombe à bras raccourcis toutes les fois qu'il en trouve l'occasion.

— Dame, il n'y a pas que les apaches qui étranglent et surinent les femmes ! Et les rastaquouères de marque... Vous les oubliez donc ? — Cependant nos bagues en sont pleines, nos prisons en regorgent.

« Comment en arrivent-ils là... je ne saurais le dire ; — mais les femmes et le jeu sont certainement pour beaucoup dans cette déchéance morale, dans cet effondrement social...

— Vous connaissez le nom de la drôlesse actuelle d'Abel de Burne ? demanda Dulaurier quelque peu ironique.

— Je le connais.

— Et c'est ?...

— Je vous ai dit tout à l'heure que je ne le prononcerais pas aujourd'hui.

— Peut-être, par votre silence, nous ferez-vous perdre un temps précieux, insista Dulaurier ; — nous devons en effet

nous lancer tous sur cette piste... si elle est bonne.

— Eh bien, la drôlesse d'Abel de Burne se nomme la comtesse Huberte de Preuil...

M. de Ravenel sursauta.

— La femme du comte Cyrille ! fit-il ; la nièce même de la victime !

— Elle-même.

L'affaire se corsait singulièrement.

Le juge et le chef de la Sûreté se regardèrent quelques instants en silence, n'osant formuler une pensée.

Tous deux étaient fortement agités par les récits de Bitzer, de cet inspecteur perspicace qui, depuis un instant, tenait tête à Dulaurier, semblant désigner à son chef le criminel qu'il avait trouvé... et qu'il voulait prendre.

De l'hôtel de Preuil ils partirent tous après l'apposition des scellés.

Le juge d'instruction rentra dans son appartement du faubourg Saint-Germain et courut s'enfermer dans son cabinet pour réfléchir dans le calme à la grave déposition qu'il venait de recevoir.

Pendant ce temps le chef de la Sûreté et ses inspecteurs regagnaient, silencieux, la préfecture de police où quelques reporters attendaient impatiemment le retour de Dulaurier, dont la bienveillance était réputée.

M. de Ravenel se souvenait parfaitement aujourd'hui d'avoir été autrefois au lycée de Nancy un des condisciples de Cyrille de Preuil qui, pour raison de santé, n'avait pu terminer ses études.

Les deux jeunes gens s'étaient alors perdus de vue.

Nous savons ce qu'était devenu Cyrille de Preuil. — Quant à Hélie de Ravenel, il avait fait son droit et s'était fait inscrire au barreau. Puis il s'était marié, mais bientôt il était resté veuf !

Le barreau ne lui réussissant que médiocrement, il entra dans la magistrature. Nommé d'abord juge d'instruction en province, il avait obtenu, grâce à sa parenté avec un homme politique influent, d'occuper un poste analogue à Paris.

Ce nom de « Preuil », qui tout d'abord n'avait éveillé en lui que de bien confuses impressions, se présentait maintenant très nettement à sa pensée, évoquait en lui les camaraderies de jeunesse, faisait revivre les souvenirs de jadis.

Et alors il lui sembla encore voir apparaître à ses yeux une adorable enfant — la soeur de Cyrille, la mignonne fillette que tous les jeudis il apercevait au parloir du lycée. Elle y était conduite par une femme austère, coiffée de longs bandeaux, et dont les tempes étaient déjà coupées de rides profondes.

C'était la mère de Cyrille et de cette Colette dont les jolis yeux bleus lui avaient souvent souri dans le vaste parloir sombre et froid du lycée.

Ce sont tous ces souvenirs qui, en ce moment, viennent assaillir la pensée d'Hélie de Ravenel...

Puis aussi il se rappelle avoir retrouvé plus tard, dans les salons du noble faubourg, la gracieuse Colette de Preuil ; — mais alors il était marié à une femme adorée, et il n'avait pas songé à renouer ces relations d'enfance, ébauchées dans le silence d'un parloir.

En ce moment, cependant, le charmant visage de la jeune fille revenait à sa pensée ; — et il tremblait en songeant que cette petite amie d'autrefois était très probablement mêlée à la ténébreuse tragédie qui s'était déroulée à l'hôtel de Preuil.

Tout rêveur, il se prit à parcourir les dépositions déjà reçues.

Celle de Rémy frappa plus particulièrement son attention, car il y était question de Colette...

Colette s'était rendue à l'hôtel de Preuil deux ou trois jours avant le drame. — Qu'allait-elle donc y faire, elle qui depuis de longues années était

brouillée avec sa tante !... Rémy lui avait parlé d'un testament déshéritant tous les de Preuil, et alors, avait tout à l'heure insinué Rémy, elle avait voulu chercher à attendrir le coeur de la malade en sa faveur... et aussi en faveur de son frère et des siens.

C'était bien là le sens des paroles de Rémy.

Or, quel avait été le résultat de cette démarche — nul... complètement nul, affirmait encore le vieux serviteur, d'après les propres déclarations de Colette : la marquise avait repoussé la supplique de la jeune fille.

Le testament instituant pour héritières Denise Duvernoy et sa fille Solange subsistait donc sans aucun changement. — Comment admettre que Denise fût complice de l'assassin, alors que la mort de la marquise — de cette femme condamnée par toutes les célébrités médicales de Paris — n'était plus qu'une question de mois... et peut-être de jours !

Or, pendant que dans son superbe cabinet du boulevard Saint-Germain Hélie de Ravenel, très perplexe, relisait attentivement toutes ces dépositions, une scène d'un autre genre se déroulait dans une très vieille maison de la petite ville de Gérardmer.

Dans son cabinet austère, à l'ameublement presque monacal, Pascal Aubertot parcourait avec une anxiété profonde une pile de journaux que, dès la nouvelle de l'assassinat de la marquise de Preuil, il avait rassemblés, et que du matin au soir il consultait fiévreusement.

Une lettre du comte de Preuil lui avait également annoncé la terrible catastrophe ; — elle lui avait aussi appris en même temps que jusqu'ici, malgré les recherches de la justice, on n'avait pu découvrir le moindre testament.

La lettre disait encore que les scellés avaient été apposés à l'hôtel de Preuil.

« Or, pensait Pascal Aubertot, ce testament existait encore il y a trois jours, je l'ai vu, je l'ai touché, et je l'ai replacé moi-même dans le tiroir du milieu du bonheur-du-jour placé en face du lit de la malade ! Puis aussi, ce même jour, la marquise m'a remis le double de son testament ! »

Les choses en effet s'étaient passées ainsi.

Quelques jours après la visite de Colette à l'hôtel de Preuil, la marquise avait mandé son notaire — Me Pascal Aubertot — et lui avait exprimé le désir de faire un double de son testament.

En présence du notaire, elle l'avait de sa main écrit, signé, paraphé ; — elle-même également, après l'avoir lu à haute voix tout entier, l'avait placé dans une enveloppe cachetée à ses armes et sur laquelle elle avait tracé cette suscription :

« Ceci est mon testament. — A ouvrir quinze jours après ma mort ».

Pascal attendait ce délai pour produire la précieuse enveloppe ; — mais il se demandait s'il aurait jamais la force de donner aux intéressés connaissance de ce testament qui déshéritait à tout jamais Cyrille et cette délicieuse Colette qu'il aimait comme une soeur.

Cependant le devoir l'exigeait. — Il remplirait son devoir, Mais il voyait approcher avec terreur le moment où il lui faudrait repartir pour Paris.

Ni les tendresses de sa femme et de sa petite Micheline, alarmées toutes deux de le voir si sombre, ne parvenaient à le dérider ; — et cependant de combien d'amour et de tendresse n'était-il pas entouré par ces deux êtres qui, jusqu'ici, étaient toute sa vie !

Orpheline de père et de mère, et presque sans famille, Geneviève Blagier, devenue l'épouse de Pascal, avait donné toute son âme, tout son coeur, au mari qu'elle adorait, à l'homme désintéressé qui avait eu la générosité de l'épouser presque pauvre.



“Vous voulez le savoir? Je vote pour Heinz!”

Certainement pas trop jeune pour voter ! Lorsque bébé est assez vieux pour manger les aliments Heinz pour enfants, il connaît probablement déjà le bon goût des purées de viande Heinz, des céréales pour bébés et des aliments tamisés ; il ne veut rien d'autre que Heinz.

Alors, chez l'épicier, maman demandera “Heinz”, le choix de sept canadiennes sur dix.

Les aliments Heinz pour enfants sont nourrissants, ils contribuent au maintien de la bonne santé et au développement du corps de l'enfant. La prochaine fois que vous irez à l'épicerie, demandez les délicieuses et nourrissantes variétés Heinz.

Heinz présente cinq différentes purées de viande que bébé aimera : boeuf, foie et bacon, foie de boeuf, veau et coeur de boeuf.

Aliments **HEINZ** *pour enfants*
19 VARIÉTÉS DÉLICIEUSES



Une adorable petite fille leur était née — et dès lors le bonheur de ces deux êtres avait été complet, sans un nuage.

Aussi Geneviève s'inquiétait-elle de voir son mari si sombre maintenant, et ne cherchant même point à dissimuler l'angoisse qu'il éprouvait en songeant à ses clients et amis du Val-Rouge, dont la vie désormais serait une vie de misère...

Un matin, comme il descendait à Kichompré, il fut tout étonné d'apercevoir les larges fenêtres du Val-Rouge — antique château de la famille de Preuil, bâti au pied du Grand Kerné — toutes grandes ouvertes.

Qui donc était venu au Val-Rouge ?

Il entra.

Le concierge — un vieux soldat portant fièrement sur sa poitrine le ruban de la médaille militaire, le regardait venir, tout attristé par cette visite matinale qui lui semblait de bien mauvais augure : — chaque fois en effet que, dans ces derniers temps du moins, Pascal Aubertot était venu au Val-Rouge, n'était-ce pas pour une vente quelconque ?...

Aussi le père Merluce avait-il pris en grippe cet homme qui ne se présentait jamais au Val-Rouge que pour y porter la ruine.

— Qu'y a-t-il pour votre service ? fit Merluce d'un ton de mauvaise humeur.

— Vos maîtres sont-ils arrivés ?

— Mme la comtesse est venue passer ici quelques heures. Elle ne restera pas longtemps, car elle compte repartir demain — mais certainement elle ne regagnera pas Paris sans vous avoir fait une petite visite.

— Ah !... Mme la comtesse est ici ?...

— Elle est arrivée ce matin, sans crier gare, sans annoncer sa visite. Et j'en suis encore tout remué car, voyez-vous, Mme la comtesse est comme vous un oiseau de malheur : quand elle paraît au Val-Rouge ce n'est pas pour y porter la joie, mais bien la peine...

— Mon bon Merluce, je ne fais pas

Mes Recettes de Cuisine

par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménager du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE.

Roulades au jambon

4 c. à thé de poudre à pâte
4 c. à tb. de shortening
2 tasses de farine
¾ de tasse de lait

1 c. à tb. de moutarde préparée
1½ tasse de jambon cuit
½ c. à thé de sel
2 c. à tb. de beurre

Tamiser la farine, mesurer et tamiser de nouveau avec la poudre et le sel. Mettre dans un bol, y ajouter 4 c. à tb. de graisse, bien mélanger tout comme on fait pour la pâte à tarte, délayer vivement avec le lait, travailler un peu la pâte pour la rendre lisse, l'abaisser de forme rectangulaire aussi régulière que possible. Badigeonner de beurre, couvrir de jambon, étendre sur le tout une légère couche de moutarde et rouler la pâte assez serrée. Couper en rouelles de 1 pouce d'épaisseur. Mettre à plat sur une lèchefrite graissée et faire cuire à four chaud 450° F. 12 à 15 minutes. Servir très chaud avec une sauce au fromage.

Sauce au fromage

3 c. à tb. de beurre
½ tasse de fromage râpé
2 tasses de lait
4 c. à tb. de farine

Faire fondre le beurre, ajouter la farine, brasser pour obtenir un mélange crémeux puis mouiller avec le lait. Quand la sauce est lisse et de bonne consistance, ajouter le fromage et brasser jusqu'à ce qu'il soit fondu. Bien assaisonner, et servir avec les rouelles de jambon.

Croquettes de poisson

2 tasses de poisson cuit (morue, aiglefin, flétan)
1 tasse de sauce blanche épaisse
Chapelure
1 c. à tb. de lait
1 oeuf

Faire une sauce blanche épaisse avec 3 c. à tb. de graisse, 4 c. à tb. de farine et 1 tasse de lait. Bien assaisonner et y mélanger le poisson. Mettre dans une lèchefrite beurrée à l'épaisseur de ½ pouce et laisser reposer au froid au moins 1 heure. Couper en carrés. Battre l'oeuf avec 1 c. à tb. de lait, assaisonner de sel et de poivre. Passer les croquettes dans de la chapelure. Faire frire à la poêle dans de la graisse bien chaude. Servir avec une macédoine de légumes.

Macédoine de légumes

1 tasse de carottes
1 tasse de navets
1 tasse de petits pois
1 petit oignon

Couper en dés les carottes et les navets. Hacher finement l'oignon, égoutter les pois et faire cuire dans très peu d'eau jusqu'à ce que le tout soit tendre. Ajouter 2 c. à tb. de beurre, remuer jusqu'à ce que le beurre soit fondu. Saler et poivrer et servir bien chaud. On peut remplacer le beurre par ½ tasse de crème.
6 services.

Pouding au fromage

2 tasses de mie de pain pressée
1 tasse de fromage canadien râpé
1 c. à tb. d'oignon finement haché
2 tasses de lait
Sel et poivre

Verser le lait chaud sur le pain. Ajouter le fromage et les oeufs bien battus ainsi que le beurre. Ajouter l'oignon, le sel et le poivre. Verser le pouding dans un plat beurré et cuire à four doux 300° F. 1 heure ou jusqu'à ce que le pouding soit ferme. 6 services.

Crème de blé d'Inde

2 c. à tb. d'oignon haché finement
1 boîte de blé d'Inde en crème
2 c. à tb. de beurre
4 tasses de lait
1 c. à tb. de farine
Sel et poivre

Faire chauffer le blé d'Inde avec 2 tasses de lait et l'oignon. D'autre part, faire une sauce blanche claire avec le beurre, la farine et le lait. Cuire jusqu'à épaississement et y ajouter le blé d'Inde. Assaisonner et servir bien chaud. 6 services.

Gâteau au spaghetti

2 tasses de spaghetti coupé en petits bouts
1 petit oignon haché finement
1 tasse de fromage canadien
1 gousse d'ail écrasée
1½ tasse de lait
4 c. à tb. de persil frais
1 c. à thé de sel
2 oeufs battus

Faire cuire le spaghetti dans l'eau bouillante salée jusqu'à ce qu'il soit tendre. Egoutter et rincer à l'eau froide. D'autre part, faire chauffer le lait, y ajouter le fromage râpé ou coupé en tranches minces et le laisser fondre dans le lait. Bien mélanger au spaghetti. Battre les oeufs et les incorporer au mélange. Assaisonner et verser le tout dans un plat à pouding bien graissé ou un moule à pain et cuire à four modéré 350° F. 45 à 50 minutes ou jusqu'à ce que le gâteau soit bien ferme. Démouler et servir avec une sauce aux tomates.

La sauce aux tomates peut se préparer avec 1 boîte de soupe aux tomates condensée à laquelle on ajoutera ½ tasse d'eau. Servir le tout bien chaud.

toujours ce que je voudrais, croyez-le bien.

— On le sait, monsieur Aubertot ; — n'empêche que je vous en veux, moi, de toujours nous amener ici des tas d'acquéreurs. Vrai de vrai, je me demande où vous les dénéciez — quand il n'y en a plus il y en a encore... C'est à croire que vous êtes prestidigitateur et que vous les faites sortir de vos manches.

« Les uns viennent pour acheter le Val-Rouge ; les autres voudraient acquérir les prés, les bois... ces coins de montagne qui sont à nous !

« Tout y a passé... et il ne reste plus rien !

« Il n'y a que moi, reprit-il avec un bon sourire, que vous n'avez point encore mis en vente — dame, ça se comprend... je suis trop vieux.

— Oh ! Merluce...

A ce moment un pas léger se fit entendre et Huberte, tout de noir vêtue, parut.

C'était le deuil de la marquise qu'elle portait.

Dans son costume sombre garni de crêpe elle paraissait comme grandie — et si belle... que Pascal en fut ébloui.

Le noir faisait plus encore ressortir la blancheur de ce teint de lis, et l'éclat de deux yeux aux prunelles verdâtres...

Jamais Pascal ne l'avait vue ainsi, et il lui sembla qu'il la remarquait pour la première fois.

Il s'avança à sa rencontre.

— J'allais chez vous, dit-elle.

— En ce cas, nous allons partir ensemble.

A pas lents ils gagnèrent la route.

Les ouvriers des scieries avoisinant le château les regardaient passer... et un sourire ironique errait sur leurs lèvres.

Les uns disaient :

— Elle va enjôler le notaire, et ça ne sera pas long.

D'autres ajoutaient :

— Il paraît qu'elle fait une noce à tout casser à Paris ; — c'est elle, c'est cette gueuse qui a ruiné le comte Cyrille et sa soeur Colette.

Ni Huberte, ni Pascal n'entendirent ces désobligeantes réflexions des ouvriers.

Sans un mot ils se dirigèrent vers Gérardmer et gagnèrent la vieille maison du notaire dans laquelle ils pénétrèrent.

Tous deux s'étaient recueillis pendant cette courte promenade ; et quand ils se trouvèrent face à face dans le cabinet de Pascal ils ne s'étaient point encore ressaisis.

Pascal lui désigna un siège. Elle le refusa, préférant rester debout devant cet homme que l'émotion envahissait.

« Qu'est-elle venue faire au Val-Rouge ? pensait Me Aubertot ; que va-t-elle m'annoncer... »

— Vous avez certainement appris le malheur qui frappe notre famille, dit-elle enfin ; — tous les journaux que j'aperçois là, sur votre bureau, vous ont renseigné mieux que je ne pourrais le faire moi-même...

— Je sais... oui, je sais ! fit Pascal, la voix étranglée par l'émotion.

— La marquise est morte sans laisser de testament. Sans doute il a été déchiré par elle quelques jours avant sa mort : elle a dû éprouver un remords de conscience venu à propos pour nous sauver tous.

« Nous sommes donc les héritiers naturels de la marquise de Preuil, et nous vous chargeons, monsieur Aubertot, de la liquidation de cette importante succession.

Pascal eut un léger tremblement ; mais il ne sourcilla pas, ne prononça pas une parole.

Alors elle, inquiète de ce silence...

— N'accepteriez-vous pas la charge de cette mission ?

— Madame, répondit Pascal en scandant ses paroles, êtes-vous bien sûre qu'aucun testament n'existe ?

— Absolument sûre.

— Sur quoi basez-vous cette conviction ?

— Sur l'inutilité des recherches qui ont été faites à l'hôtel de Preuil.

— Je conviens que le testament que j'ai vu à Paris, il y a peu de temps encore, a pu être au dernier moment déchiré par ma cliente ; — mais aussi il a pu être enlevé... volé... que sais-je, moi !

« Cette tragédie qui vient de se dérouler ainsi en plein Paris, dans une maison habitée par un nombreux personnel, est vraiment aussi étrange que mystérieuse !

« L'assassin, qui n'a enlevé ni l'or, ni les bijoux, ni les valeurs — et cependant tout cela représentait, paraît-il, une somme très importante — poursuivait certainement un autre but... Mais lequel ?

Huberte devint livide.

— Que supposez-vous donc, monsieur Aubertot ?

— Rien, madame. D'ailleurs ce n'est pas mon rôle de chercher à éclaircir cette ténébreuse affaire, ce soin appartient à la justice seule.

« Le testament existant à l'hôtel de la marquise a disparu, dites-vous, — mais un autre reste... et cet autre je l'ai ici, dans ce coffre-fort.

Huberte chancela.

— Monsieur !... Monsieur ! fit-elle en joignant les mains.

Et sur un siège elle tomba défaillante.

Mais elle reprit bien vite empire sur elle-même.

— Et sans doute, fit-elle, vous connaissez les clauses de ce testament ? Vous savez quels sont les héritiers de notre tante ?

— Je les connais.

— Alors, sans pitié, vous nous ruinez tous ! Sans pitié vous ruinez Cyrille, votre ami d'enfance ; vous ruinez aussi son petit Jean et cette adorable Colette, qui en sera réduite à vivre ici dans quelque mesure... ou même de se placer chez les autres !

« Oh ! je ne parle pas de moi ! Peu m'importe la fortune des de Preuil... je suis assez belle pour me créer toute seule une brillante situation.

« Je n'ai jamais aimé Cyrille, vous le savez bien — Comment une saine et jeune femme eût-elle pu aimer ce rachitique ? — et cependant, malgré les écoeurements de cette vie en commun, je suis restée honnête femme, me gardant toute pour l'homme que je rencontrerai un jour sur ma route et que j'aimerai de toutes mes forces.

« Oh ! à celui-là, je ne donnerai point un coeur plein du souvenir d'un autre ; mais je lui apporterai les tendresses et les ardeurs d'une femme n'ayant connu de l'amour que les dégoûts !

« Ah ! celui que j'aimerai... celui que j'aimerai ! celui avec qui je m'exilerai loin, très loin, dans quelque retraite ignorée d'un coin de village... de quel-les tendresses ne l'entourerai-je pas !

Immobile dans l'ombre, il l'écoutait, buvant les paroles de cette sirène, de cette pieuvre qui doucement se glissait dans sa vie... et ce qu'il éprouvait était étrange, inexplicable.

Il voulut la chasser, mettre entre elle et lui une barrière infranchissable — mais il n'en eut pas le courage.

Ce fut elle qui se leva, et partit.

Il entendit ses pas se perdre dans les corridors obscurs de la vieille maison, entendit la porte s'ouvrir et se refermer avec un bruit sourd — puis il n'entendit plus rien... plus rien que la fuite rapide d'une femme sur la route silencieuse.

Mme Aubertot vint dans son cabinet ; mais il sembla ne point l'apercevoir... c'était l'autre qu'il voyait ! La pieuvre était entrée dans sa chair, dans son sang, anéantissant tous les souvenirs de tendresses vouées à la femme légitime, tuant tous les principes d'honneur d'une vie jusqu'alors impeccable !

Pascal Aubertot eut comme l'impres-

sion qu'il venait de tomber dans un enfer d'où, malgré tous ses efforts, il lui serait impossible de sortir jamais !

Le lendemain il se confina dans son étude et ne sortit pas.

Vainement Huberte l'attendit-elle au Val-Rouge ; il ne parut pas... L'homme se défendait contre la pieuvre !

Le voyant si changé, Mme Aubertot s'alarma, le crut malade. Aussitôt elle parla d'aller chercher le médecin ; mais il s'y opposa : la maladie dont il souffrait, et il s'en rendait bien compte, était inguérissable...

La veille, en entendant la comtesse de Preuil exalter les tendresses dont son âme était pleine, exalter aussi l'amour fou dont il avait senti tout son être trembler subitement, Geneviève et Micheline avaient disparu de sa vie, emportées toutes deux par cet ouragan moral, et de ce cataclysme il ne resta dans le coeur de cet homme que la violente passion qui le dévorait, il ne resta dans son esprit que l'adorable visage d'Huberte planant sur toutes ces ruines !...

Alors il songea à voyager, à fuir Gérardmer pour quelques jours.

Aussitôt il fit part de ce projet à Geneviève qui s'inquiéta.

— Allons... allons... est-ce que tu deviens fou ? Nos clercs ne sont que des gratte-papier qui n'entendent rien aux affaires.

« Qui donc alors répondrait aux clients ?

Il la regardait, paraissant ne pas comprendre.

Et elle, souriante :

— Mon pauvre grand, qu'as-tu, voyons ? Tu parles de faire un voyage, et cependant tu arrives de Paris où tu as passé plusieurs jours.

« D'ailleurs, tu seras bientôt obligé d'y retourner, dans ce Paris que, malgré moi, je n'aime pas, pour l'occuper de la succession de la marquise, pour produire le testament et l'ouvrir devant la famille de Preuil.

— Je n'ai pas de testament en dépôt, dit-il d'un ton dur.

— Ah ! fit-elle en l'embrassant, te voilà tout fâché parce que je te parle des affaires de l'étude ; mais ne te rappelles-tu pas ce que tu m'as dit toi-même en revenant de Paris ?

— Moi... mais je ne t'ai rien dit ; — est-ce que j'ai l'habitude de raconter mes affaires aux femmes ? — Au surplus, je te répète qu'il n'y a pas ici de testament de la marquise de Preuil.

— Alors je me trompais ; — tant mieux pour les de Preuil !

Elle ne voulut point en dire davantage.

Tristement elle quitta le cabinet de travail, le coeur serré par un mauvais pressentiment, et se dirigea vers la chambre de sa fille qu'elle trouva occupée à jouer avec une grande poupée rapportée de Paris par Pascal quelque temps auparavant.

Alors elles étaient encore, la mère et la fille, tout ce que Pascal aimait. De loin comme de près, la pensée de l'époux et du père était là, toujours, dans cette austère demeure qu'il ne quittait jamais sans regret, et où il était si heureux de revenir...

C'était le bonheur alors, tandis que maintenant Geneviève, sentant que tout ce bonheur allait lui échapper, avait la prescience qu'un grand malheur la menaçait...

Mais d'où lui viendrait-il ce malheur ?

Vers Micheline elle se pencha, la prit dans ses bras, l'embrassa follement — et longtemps la mère et l'enfant, silencieuses toutes deux se tinrent enlacées.

Pascal, lui, était sorti. Où allait-il... il l'ignorait lui-même.

Après avoir erré à l'aventure autour du lac, il revint sur ses pas, s'engagea sur la route de Kichompré et se dirigea vers le Val-Rouge.

Qu'allait-il y faire ?... Il ne le savait. Il voulait seulement savoir si Huberte

n'était point partie désespérée pour Paris.

Sur le seuil de la grille, Merluce le regardait venir.

— Ah ! vous voilà, monsieur le notaire, ce serait plutôt le médecin qu'il nous faudrait ici.

— Il y a donc quelqu'un de malade au château ?

— Depuis la visite qu'elle vous fit, récemment, Mme la comtesse est une tout autre femme. Elle ne dort pas et mange à peine ; elle s'enferme dans sa chambre et refuse de recevoir personne, — aussi sommes-nous tous très inquiets, au Val-Rouge.

« Et c'est moi qui ai mis cette malheureuse en cet état ! pensait Pascal. Avant qu'elle me voie elle était heureuse et pleine d'illusions... et sans pitié je lui ai brisé le coeur !... »

Et sans plus répondre à Merluce il continue sa route. Il suit un sentier qui longe un mur de clôture du Val-Rouge, et qui aboutit à une porte à claire-voie qui est presque toujours ouverte.

Déjà Pascal se cache ; — il éprouve le besoin de fuir dans les ténèbres du vieux parc, de pénétrer en cachette dans la vieille demeure des de Preuil... et de surprendre la comtesse pendant les longues rêveries de sa solitude.

Lentement il longe un petit chemin pierreux, s'arrêtant de temps à autre pour regarder, par les éclaircies des branches, les hautes fenêtres du Val-Rouge se détachant nettement de l'ombre des pins.

Tout à coup, à une fenêtre, il aperçoit Huberte, immobile, Huberte resplendissante sous les lueurs rouges du soleil déclinant.

Jamais elle ne lui a paru si belle !...

Cette femme, pour qui il n'a jamais éprouvé que de l'indifférence, pénétre dans toute son âme ; — il lui semble qu'elle est sienne, et qu'il n'a qu'à avancer la main pour la prendre, l'emporter !

— Huberte !...

C'est la première fois qu'il prononce ainsi ce nom — et ce nom passe sur ses lèvres avec une infinie douceur.

« Je l'aime ! pense Pascal en s'enfuyant ; je l'aime comme jamais je n'ai aimé Geneviève ! Cette femme a jeté dans mon sang des laves de feu ! — Elle m'a pris tout entier... et tout ce qui n'est pas elle m'est odieux ! »

Pour ne point retomber sous le charme, il continua à fuir rapidement, à courir vite, vite... comme s'il eût été poursuivi par quelque fantastique fantôme !

Et Merluce, toujours sur le seuil de la grille du Val-Rouge, le vit revenir, affolé, et bientôt se perdre dans l'ombre déjà profonde du Grand-Kerné.

De sa fenêtre Huberte avait aperçu Pascal, avait deviné ses hésitations, avait compris que cet homme était venu se blottir là, dans l'ombre, uniquement pour la voir, pour la contempler — et aussitôt un sourire de triomphe avait erré sur ses lèvres...

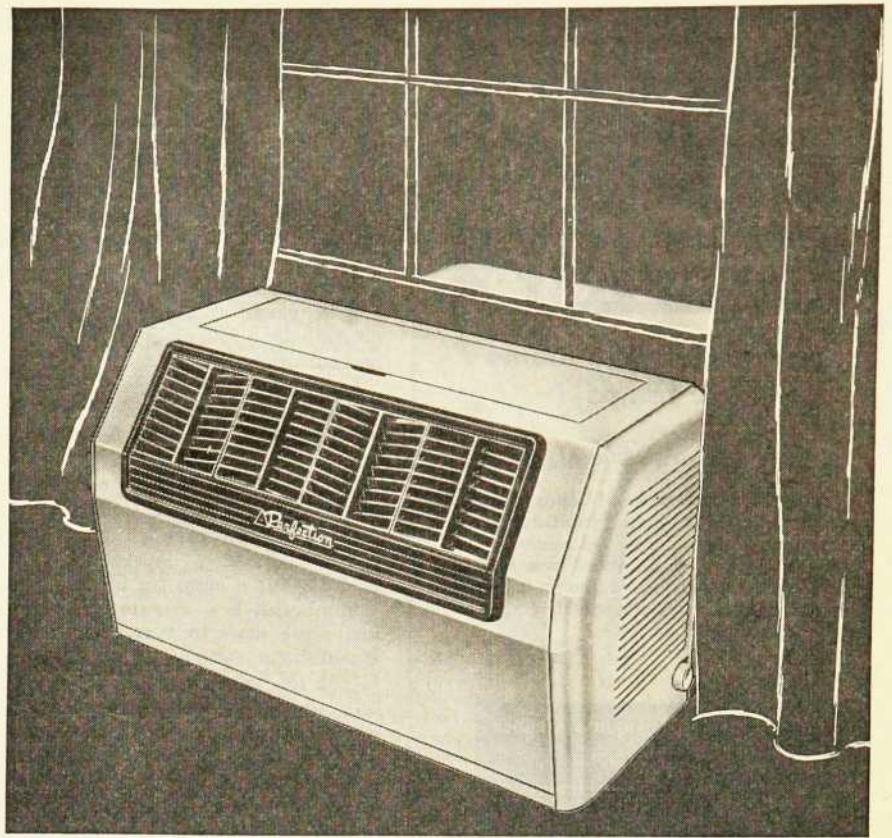
Elle se savait belle, elle connaissait sa puissance de séduction sur le coeur des hommes... elle était donc sûre de cette nouvelle victoire.

Dans les regards de Pascal fixés sur elle, elle avait surpris l'éclair qui bientôt allait faire éclater la tempête dans cette nature timorée, dans le coeur de cet homme fou d'un désir violent... de ce désir qu'elle avait tant de fois allumé depuis qu'elle était femme !

Et se souriant à elle-même...

« Il est à moi ! — Cet homme jusqu'ici impeccable m'appartient ! J'en ferai ce que je voudrai ; comme tant d'autres déjà il tombera à mes pieds... et il deviendra entre mes mains l'instrument de tous mes caprices ! »

Le matin même elle avait reçu une lettre de Cyrille la rappelant à Paris ; — aussitôt elle télégraphia qu'il lui était



Il rafraîchit... il est automatique... il chauffe—tout cela sans frais supplémentaires! Voyez ce beau Climatiseur d'Air Perfection, modèle d'Appartement. Perfection Stove Company, 7527-D Platt Ave., Cleveland 4, Ohio, U.S.A.

Disponible au Canada

VOTRE FOYER MÉRITE LA

Perfection

CHAUFFERETTES PORTATIVES

FOURNAISES APPAREILS DE CHAUFFAGE DOMESTIQUES POÊLES CLIMATISATEURS D'AIR CHAUFFE-EAU

Pourquoi se grattent-ils puisqu'ils n'ont pas de puces ?



Sergeant's arrange ça tout de suite !

Se gratter ne veut pas obligatoirement dire que votre chien a des puces. La vermine et les poux démangent tout aussi bien. Détruisez ces pestes — et les puces du même coup — avec la nouvelle poudre SKIP-FLEA SCRATCH de Sergeant's.

Un nouvel ingrédient contre les démangeoisons y a été ajouté de sorte que cette poudre remarquable tue maintenant les puces, les poux, la vermine et jusqu'aux odeurs ! Un bon bain avec le savon SKIP-FLEA ou avec le shampooing SKIP-FLEA suivi d'un saupoudrage régulier au Skip-Flea Scratch mettent un terme à ce rude problème du chien qui se gratte.

Achetez n'importe où (pharmacies ou comptoirs pour animaux domestiques) ces produits Sergeant's. Ils sont sans danger et d'un emploi facile. Vous trou-

verez aussi une gamme complète des produits Sergeant's pour garder votre chien propre et en pleine santé, libre de vers, etc... Expérimentez par les vétérinaires, Sergeant's a donné pleine satisfaction à des millions de propriétaires de chiens depuis 77 ans.

GRATUITEMENT : le Sergeant's Dog Book répond à toutes les questions que peuvent poser la santé, la nourriture et le dressage de votre chien. Obtenez ce livre aujourd'hui dans les pharmacies et autres magasins spécialisés ou écrivez tout simplement à Sergeant's Dog Medicines Ltd., Toronto, Ont.

La vie est plus belle aux deux bouts de la laisse quand vous utilisez

Sergeant's

le meilleur ami des chiens.

L'ASTIQUAGE



SIMONIZ

prend la moitié moins de temps

et dure tout de même six mois!

C'est parfaitement vrai! Vous pouvez maintenant donner à votre voiture la protection de 6 mois, durable et reluisante de Simoniz. 1. Nettoyer d'abord avec le nouveau liquide KLEENER Simoniz. 2. Suivre les nouvelles indications sous le couvercle de la cire Simoniz en pâte.



Pour un brillant incomparable il suffit de ces deux opérations

SIMONIZ COMPANY LTD., TORONTO

54-2MF

Si vous avez aux alentours de Montréal...

PROPRIETE, TERRE OU TERRAIN

à vendre

Adressez-vous à

ROMEO AUGER

CR. 9363

1250, rue Villeray, Montréal

COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

IMPORTANT: — Marquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

CANADA

1 an \$3.50
6 mois 2.00

ETATS-UNIS

1 an \$5.00
6 mois 2.50

Nom.....

Adresse.....

Ville.....

Province.....

975-995 rue de Bullion
MONTREAL 16, P.Q.

POIRIER, BESETTE & CIE, LITEE

impossible de partir; légèrement malade, elle préférait rester encore quelques jours au Val-Rouge.

VI

A L'HÔTEL de l'avenue de la Grande-Armée l'anxiété était grande.

Cyrille, mandé plusieurs fois au Palais de Justice par Hélié de Ravenel, en était toujours revenu brisé par les longs interrogatoires que le juge d'instruction lui avait fait subir.

Que savait-il, lui!... Rien. Il ne pouvait donc fournir à la justice aucune indication.

Les perquisitions opérées à l'hôtel de la rue de Babylone étaient demeurées infructueuses — aucun testament n'avait été trouvé.

Dans ces conditions, le comte Cyrille de Preuil et sa sœur Colette devaient donc être proclamés les seuls héritiers de la marquise.

Mais tout à coup un bruit — sensationnel celui-là — circula: le bruit de la visite que, deux jours avant l'assassinat, Colette avait faite à sa tante, à l'hôtel de la rue de Babylone — et alors Colette, elle aussi, fut mandée devant le juge d'instruction.

L'obligation de se rendre au Palais de Justice pour faire sa déposition surprit fortement la jeune fille et la peina.

Que lui voulait-on? Songeait-on à la torturer comme on avait torturé Cyrille — car le chef de la Sûreté, ayant échoué dans plusieurs affaires retentissantes, en était à se demander si cette fois encore l'assassin ne lui échapperait pas.

Son amour-propre était donc fortement engagé — et pour réussir il ne devait garder aucun ménagement, ne reculer devant aucune considération de sentiment ou de pitié.

Après Cyrille, c'était donc Colette qui allait être convoquée chez le juge d'instruction.

Quinze jours déjà s'étaient écoulés depuis l'assassinat de la rue de Babylone, et rien encore n'était venu éclairer la justice.

Pour Dulaurier et Hélié de Ravenel, le coupable n'était autre que l'individu qui s'était présenté, le soir, sous prétexte de voir Denise Duvernoy.

Mais par qui avait-il été envoyé? — Qui donc l'avait payé pour commettre ce crime?... Evidemment celui — ou ceux — qui avaient un intérêt immédiat à la disparition de la marquise.

— Donc, disait Dulaurier, il faut d'abord chercher l'homme, et quand on l'aura trouvé on le confrontera avec les héritiers naturels — le comte de Preuil et sa sœur Colette — puis aussi avec Denise Duvernoy et sa fille Solange.

— Les héritiers!... fit le juge — mais... pourquoi?

Dulaurier haussa les épaules.

— La cupidité, dit-il, est certainement le mobile du crime. Admettez qu'un testament ait existé, par lequel la famille de Preuil se trouvait complètement déshéritée.

« Vous voudrez bien reconnaître que dans ces conditions cette famille avait tout intérêt à faire disparaître le testament.

— J'en conviens. Mais cependant il faut tenir compte de ce fait: on n'a pas trouvé de testament, c'est vrai; mais on n'en a pas davantage trouvé le double déposé chez un notaire de Paris ou de province. — Or, si ce double existait, nous le saurions déjà.

— D'où vous concluez, monsieur le juge, qu'il n'y avait pas de testament et que, par conséquent, ce double n'existait pas.

— Je ne conclus pas, mais je doute.

« A propos, reprit Hélié de Ravenel, s'est-on informé si un notaire n'avait point été appelé par la marquise?

— Un notaire de Gerardmer est venu faire deux visites à la malade.

— Il y a longtemps?

— Une quinzaine de jours, paraît-il. — Il faudra convoquer ce notaire, peut-être pourra-t-il nous faire quelques révélations intéressantes.

Puis il consulta sa montre — elle marquait trois heures.

Or la convocation adressée à Mlle de Preuil était pour cette heure.

D'un geste il renvoya Dulaurier et attendit avec une impatience quelque peu fébrile qu'on introduisit Colette.

Bientôt la jeune fille pénétrait dans le cabinet du juge.

Pas un mot entre eux tout d'abord; — lui la regardait avec une surprise bienveillante.

Puis enfin, de la main il lui désigna un siège; mais elle ne le prit pas et resta immobile, regardant tour à tour Hélié de Ravenel et le greffier.

Elle paraissait très lasse — et cependant elle voulut rester debout devant le juge qui l'examinait maintenant avec pitié.

Elle était si pâle et si triste!

Vêtue de noir, elle semblait grandie. Le buste droit, la tête légèrement relevée, elle attendait qu'il parlât, prête à lui répondre toute la vérité.

Il dit enfin:

— Vous connaissez le drame terrible qui s'est déroulé chez votre tante, la marquise de Preuil; et certainement vous avez appris par les journaux toutes les péripéties de nos recherches qui jusqu'ici sont restées vaines...

— Je sais, oui, monsieur... je sais.

Elle ne semblait point le reconnaître cet homme que souvent cependant elle avait rencontré dans les salons du noble faubourg. Autrefois elle avait appris son mariage; — mais elle ignorait qu'il était devenu veuf: la vie retirée qu'elle menait depuis plusieurs années au chevet de son frère, presque toujours malade, l'avait complètement séparée de ce monde élégant qu'elle avait si longtemps fréquenté.

Aucune allusion ne fut donc faite, ni par l'un ni par l'autre, à ces relations passagères que Colette semblait avoir complètement oubliées.

Mais lui se rappelait; — et la tendre pitié qui passait dans ses yeux exprimait tout un monde de souvenirs.

— Alors, vous savez, reprit-il en scandant ses paroles, qu'un misérable s'est introduit, le soir, à l'hôtel de Preuil, et a assassiné la marquise...

— A-t-on découvert le mobile du crime? monsieur le juge.

C'était elle qui interrogeait — et le juge, souriant, ne la réprimanda pas.

Elle allait droit vers la lumière, demandant des explications qu'elle-même allait être appelée à fournir.

— Voyons, mademoiselle, je vous connais de longue date et je sais que vous allez me dire la vérité... toute la vérité. Il est indispensable que vous nous aidiez dans notre tâche en nous faisant connaître tout ce que vous savez sur l'existence, si simple, paraît-il, de la marquise.

— Je suis à vos ordres, monsieur.

Cette fois elle voulut bien s'asseoir, — et d'une voix quelque peu altérée:

— Depuis le mariage de Cyrille, c'est-à-dire depuis dix ans, nous étions brouillés avec la marquise. Inutile de vous dire, monsieur, les motifs de cette brouille — cela n'éclaircirait point cette triste affaire.

— Et cependant vous vous êtes rendue, deux jours avant le drame, à l'hôtel de Preuil?

— Oui, monsieur. J'agissais alors sous une impulsion bien naturelle, car j'allais implorer la marquise — oh, pas pour moi, mais pour ceux que j'aime...

— Qu'alliez-vous donc demander à votre tante?

— Monsieur de Ravenel, fit Colette de plus en plus pâle, vous le savez sans doute aussi bien que moi, ce que j'allais demander à ma tante.

— Je voudrais vous l'entendre dire, mademoiselle — car enfin je peux me tromper dans mes déductions.

— Nous savions que par testament la marquise laissait toute son immense fortune à des étrangers; — et, sur les conseils de Pascal Aubertot, notre notaire, je suis allée implorer la marquise pour Cyrille et pour notre petit Jean.

— Vous êtes déjà si riches, cependant...

— Riches!... fit-elle.

— Si du moins on en juge sur les apparences...

Il y eut un moment de silence; — puis très grave, Colette reprit:

LA VIE COURANTE...



DAVE HIRSCH

— Je tiens à remercier monsieur. Grâce à lui, j'ai gagné le concours pour la plus grosse facture du mois...

— Si nous étions riches, monsieur, je n'aurais point tenté la démarche que vous connaissez ; je ne serais point allée supplier la marquise de nous sauver tous de la ruine, d'avoir pitié du dernier de notre race ! Je ne lui aurais pas exposé notre situation malheureuse, ne lui aurais pas fait toucher du doigt l'horrible misère qui nous guettait tous !

« Oh ! non, si nous étions riches je ne me serais point traînée aux genoux de cette moribonde qui me regardait avec des yeux pleins de colère, et dont le cœur, dur comme un roc, demeura fermé à toute pitié !

— Et sans doute vous n'avez rapporté de cette visite qu'une haine violente pour votre parente ?

— Non, monsieur — pas de la haine, mais une douleur sans nom.

« En sortant de cette chambre d'où j'avais été presque chassée par notre tante, j'ai cru que j'allais mourir, que je ne pourrais atteindre la lourde porte cochère qui se referma sur moi avec un bruit sourd.

« Trébuchante, comme ivre, je me trouvai dans la rue presque déserte ; — un fiacre passait, je l'arrêtai d'un geste... et sur les coussins de cette voiture je me laissai tomber, écrasée.

« Oh ! cette fuite lente dans les rues solitaires ! ce retour à l'hôtel de l'avenue de la Grande-Armée où Cyrille, impatient, m'attendait... quel douloureux calvaire pour moi !

« Mon frère ne m'interrogea point ; — mais mes regards, ma pâleur, le tremblement qui m'agitait tout entière, l'affolement de tout mon être, lui furent une véritable révélation, lui montrèrent le navrant insuccès de la démarche que je venais de tenter !

Puis elle se tut.
Le coude appuyé sur la table du magistrat, elle songeait, la tête dans les mains, n'osant pas lever les yeux sur M. de Ravenel qui, en ce moment, la regardait avec une insistance gênante.

— Que ne fait-on pas dans un moment de colère, alors que tout semble vous échapper ! reprit le juge d'instruction après un long silence. Votre parente a été étranglée par un inconnu — un homme très élégant, paraît-il, et qui semble être de votre monde — deux jours après la scène tragique que vous eûtes avec la marquise de Preuil ; — dans ces conditions, on est en droit de se demander si ce meurtrier n'a pas été soudoyé par... par votre frère.

Il n'osa pas dire « par vous » : il eût craint une explosion de colère ou de désespoir — mais le coup avait porté.

D'un bond Colette se redressa — et indignée...

— Vous dites ?... vous dites ?...
— Voyons, mademoiselle, calmez-vous, fit le juge qui, effrayé par ce cri du cœur, s'était levé. Mon devoir est de chercher la vérité — où qu'elle soit, je la trouverai et je la proclamerai, dussé-je marcher sur votre cœur !

— Alors vous pensez que, complices tous deux, mon frère et moi avons fait étrangler la marquise de Preuil pour lui voler son testament ! Vous pensez cela, vous qui nous connaissez cependant, vous que nous avons souvent autrefois rencontré dans le monde !... Oui, nous nous connaissons ; — et si tout à l'heure je ne vous ai point parlé de nos anciennes relations, c'est que le moment m'a paru inopportun.

« Et je ne me trompe pas : c'est bien là le fond de votre pensée... je le lis dans votre regard, je le comprends à l'expression de votre physionomie !...

— Si telle était ma pensée, je vous ferais arrêter, vous et votre frère, dit le juge d'un ton froid.

— Vous pouvez nous faire arrêter, riposta Colette en relevant sa belle tête ; — vous nous trouverez toujours à votre disposition à notre hôtel de l'avenue de la Grande-Armée.

— C'est bien, mademoiselle ; — maintenant je ne vous retiens plus.

Elle partit.
Resté seul, le juge tomba dans une mélancolie profonde : — n'avait-il pas été trop loin en faisant connaître à Colette les soupçons qui soudainement lui étaient venus ?...

« Etait-il possible que cette jeune fille si belle, au regard si pur, ait ourdi de concert avec son frère une telle machination ?

Non, là n'était pas la vérité... il avait fait fausse route !

Il fit mander Dulaurier, qui accourut aussitôt, et il lui raconta brièvement ce qui venait de se passer entre Colette de Preuil et lui.

Dulaurier, à son tour, fit appeler Bitzer, le plus fin limier de la préfecture de police, et il lui répéta ce que lui avait dit Hélié de Ravenel.

— Eh bien, que pensez-vous de tout cela ? demanda Dulaurier.

— Monsieur le juge a fait fausse route.

— C'est aussi mon avis.

— Il y a certainement, j'en conviens, des présomptions graves contre cette jeune fille. Elle est allée à l'hôtel supplier la marquise de laisser sa fortune à ses héritiers naturels ; la marquise a refusé... d'où colère des de Preuil qui, pour se venger, ont chargé un individu quelconque de s'introduire chez le malade, de l'étrangler et de s'emparer du testament déshéritant la famille du comte Cyrille.

« Tout ça est possible... tout ça est même logique, cependant j'ai la conviction que nous faisons fausse route ; et je mettrais ma tête à couper que ni le comte, ni sa soeur, ne sont coupables.

— Ce qui complique l'affaire, fit Dulaurier, c'est que, aux dires du valet de chambre Rémy, le testament disparu instituait comme légataires universelles Denise Duvernoy et sa fille, ce n'est donc pas de ce côté qu'il faut chercher la clef du mystère.

— Je vous répète aujourd'hui, reprit Bitzer, ce que je vous disais dernièrement : la première chose à faire est de retrouver et d'interroger Abel de Burne, qui est peut-être celui qui, le soir du crime, est allé demander Denise à l'hôtel de Preuil.

— Vous savez où il habite ?

— Au numéro 17 bis de la rue Fabert. Il a loué là un coquet petit appartement où il compte passer les six mois de congé que lui a accordés le ministre de la marine.

— Eh bien, Bitzer, occupez-vous de ce gaillard.

— Je vais m'en occuper tout de suite. Et Bitzer se retira, laissant Dulaurier et Hélié de Ravenel seuls.

Tout en flânant il s'en fut rôder aux environs de la rue Vaneau — cette rue dans laquelle Denise avait loué un petit appartement où Abel de Burne venait parfois la rejoindre ; — mais ne remarquant rien de particulier, il prit le chemin de la rue Fabert.

Les fenêtres du petit logement d'Abel de Burne étaient toutes fermées.

Bitzer pénétra chez la concierge et s'enquit du jeune homme.

— M. Abel de Burne se promène, répondit la brave femme.

Depuis l'assassinat, machinalement, Abel se rendait chaque jour avenue de la Grande-Armée. Là, écroulé sur un banc, en face de l'hôtel de Preuil, il restait de longues heures, sans même songer combien il eût été facile de le cueillir là.

Patiemment aussi il attendait qu'un soulèvement de rideau lui permit d'apercevoir le beau visage d'Huberte... mais les rideaux ne se relevaient point. Patiemment aussi il attendait que la comtesse de Preuil sortît — car depuis le crime il avait soif de cette femme dont la complicité dans l'odieux forfait qu'il avait accompli avait encore la passion qu'il éprouvait pour cet être abject dont il s'était fait le défenseur.

Il ne regrettait rien de ce qui s'était passé ; — jusqu'ici le remords, comme écrasé par la violence d'un immense amour, s'était tu, n'était point venu troubler ce cœur, agiter cette conscience encore endormie...
Mais Huberte restait invisible.
Qu'était-elle devenue ? — avec angoisse le jeune homme se le demanda ; mais n'osant s'introduire à l'hôtel et interroger la concierge, il resta dans une grande perplexité.

Alors il s'enferma chez lui, ne sortant que le soir pour prendre ses repas.

Mais autour de la maison un homme veillait.
C'était Bitzer.
Ce retour du jeune marin à son logis le désorientait.

« Si Abel de Burne est coupable, pensait le policier, comment expliquer qu'il vienne ainsi se jeter dans la gueule du loup ?

« Si Abel de Burne est coupable, pensait le policier, comment expliquer qu'il vienne ainsi se jeter dans la gueule du loup ?

(A suivre dans le prochain numéro)



Les pieds endoloris peuvent vous causer des rides!

● Quand vos pieds sont fatigués et endoloris, la douleur se reflète sur votre visage par des froncements qui sont souvent le début de rides permanentes.

Dès que vous vous sentez les pieds sensibles, frictionnez-les avec Absorbine Jr. Elle aide vite à combattre l'irritation et calme la douleur lancinante des nerfs.

Lorsque vos pieds sont reposés, vous vous portez mieux... et votre visage s'en ressent! Achetez Absorbine Jr. à tous comptoirs pharmaceutiques.

Absorbine Jr.

Mothersills

Agit rapidement pour prévenir et soulager les maux en voyage.



Pour adultes & enfants Aux pharmacies

PAR TOUT LE MONDE

DETECTIVES. Agents secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir détectives. Ecrivez immédiatement à CANADIAN INVESTIGATORS INSTITUTE. C. P. 11, Station Delorimier Montréal, Qué.

Avez-vous des cadeaux à faire ?

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines : Le Samedi, La Revue Populaire et Le Film.

Remplissez NOS COUPONS D'ABONNEMENT.

Gattuso OLIVES CHOISIES
Prêtes en tout temps... parfaites tout le temps

MADE IN CANADA

LES CATARACTES DU NIAGARA

[Suite de la page 6]

son habileté et c'est donc aux acrobates que revient l'honneur de la conquête. Ces équilibristes furent Harry Leslie en 1865, Signor Ballini, Maria Speltrini en 1876, Steve Peere en 1887, Jenkins, Samuel J. Dixon en 1890 et quelques autres.

Néanmoins, sans contredit, le premier et le maître d'entre tous fut Blondin qui en 1859 et 1860 donna des représentations inoubliables. Jean François Gravelet, fils d'un des héros de l'armée de Napoléon, naquit à St-Orne, en France, le 28 février 1824 et mourut à Londres le 19 février 1897.

Dès l'âge de cinq ans, après seulement un court séjour de six mois à l'école de gymnase de Lyon, il devint connu du public comme « La petite merveille ». Lorsqu'il vint pour la première fois aux cataractes il portait déjà son pseudonyme de Blondin, histoire de publicité.

Le câble sur lequel Blondin exécuta ses exploits insurpassés mesurait 1,100 pieds de long et était suspendu 160

pieds au-dessus du niveau de l'eau. Sur ce câble, Blondin fit la culbute, courut, s'assit, se coucha, marcha à reculons ou avec les pieds dans des paniers, il y monta sur des échasses, transporta une brouette, alla chercher de l'eau de la rivière en abaissant un gobelet attaché à une ficelle, dina au beau milieu en mangeant une omelette qu'il y fit cuire sur un petit poêle, etc... Tout cela se passa en 1859 et en 1860 ; la dernière fois devant Edouard VII alors Prince de Galles et Millard Fillmore 13e président des Etats-Unis.

Mais son exploit le plus mémorable fut celui de traverser la gorge avec un homme sur le dos, Harry Colcord de Chicago, son gérant. Au beau milieu de la traversée Blondin se sentit fatigué et le pauvre Colcord dut descendre pour permettre à sa monture humaine de se reposer. On dit que les spectateurs frissonnèrent et sentirent la chair de poule par tout le corps.

MARC BENOÎT, Ing. P.



CHARITÉ BIEN ORDONNÉE...

Si vous aimez LE SAMEDI, vous aimerez sûrement aussi LA REVUE POPULAIRE et LE FILM. Offrez-vous ce luxe parfaitement à la portée de votre bourse et ce, sans bousculer votre budget. Une véritable aubaine dont vous vous félicitez, ainsi que toute votre famille. Un abonnement à nos trois magazines :

LE SAMEDI LA REVUE POPULAIRE LE FILM

est l'économie en même temps que la simplicité même. Vous n'avez qu'à remplir le coupon d'abonnement ci-dessous et nous nous occupons du reste.

OFFRE SPECIALE

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM (Pour 12 mois)

	Canada	Etats-Unis
<input type="checkbox"/> CES TROIS MAGAZINES	\$5.50	\$8.00
----- OU A VOTRE CHOIX -----		
<input type="checkbox"/> LE SAMEDI (hebdomadaire)	3.50	5.00
<input type="checkbox"/> LA REVUE POPULAIRE (mensuel)	1.50	2.00
<input type="checkbox"/> LE FILM (mensuel)	1.00	1.00

IMPORTANT : — Marquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

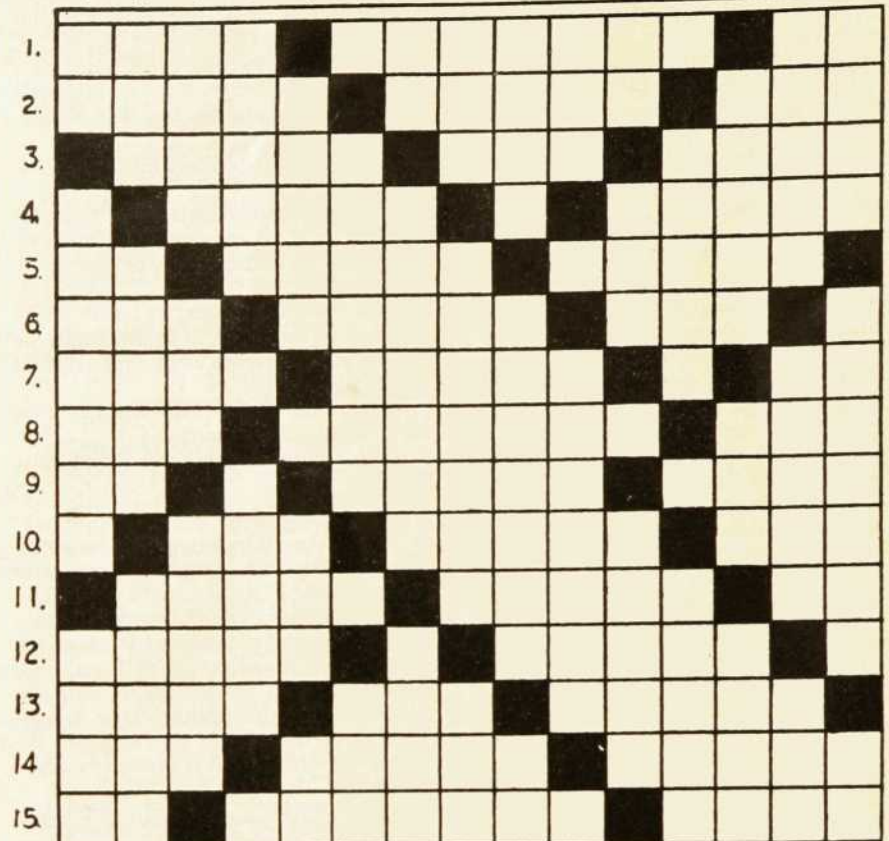
Adresse.....

Localité..... Prov.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

Les Mots Croisés du Samedi

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15,



Problème No 1172

HORIZONTALEMENT

- 1—Inventeur de la première machine volante. — Petit jardin. — Pronom.
- 2—Fit des vers. — Lumineux, éclatant. — Ile du Dodécanèse italien.
- 3—Portas secours. — Commune rurale autonome en Russie. — Petite forteresse.
- 4—Mis en vers. — Robuste, vigoureuse.
- 5—Nom du soleil, chez les Egyptiens. — Travailler à détruire les fondements d'un édifice. — Ustensile servant à chauffer un lit.
- 6—Ville du Pérou, célèbre pour ses poteries. — Manier la rame. — Bison d'Europe.
- 7—Unité monétaire italienne. — Ratisser avec la ripe. — Première conjugaison.
- 8—Article. — Détacher des animaux attelés. — Saison.
- 9—Infinitif. — Difficile à conduire. — De la nature de la graisse.
- 10—Petit brin long et menu de matières textiles. — Nom donné dans l'antiquité aux peuples de l'Extrême-Orient. — Situé.
- 11—Village. — Clairsemés. — Négation.
- 12—Ce qu'on enlève à l'ennemi. — Bandelette de linge pour entretenir une plaie.
- 13—Se servir. — A travers. — Marque la gaieté.
- 14—Possessif des deux genres. — Homme désagréable. — Plantes de la famille des papilionacées.
- 15—Symbole chimique du cérium. — Mât d'avant, entre le beaupré et le grand mât. — Fleuve de Sibérie, qui passe à Yakoutsk.

VERTICALEMENT

- 1—Altesse Royale. — Vieux chiffons pour faire du papier. — Lame de baleine, employée par les corses-tiers.
- 2—Cri des charretiers. — Fer combiné avec une faible quantité de carbone. — Grande collection d'objets d'art ou de science.

- 3—Titre des descendants de Mahomet. — Chef-lieu de canton dans l'île de Ré. — Solennités.
- 4—Espèce de petite rave. — Terminer.
- 5—Bonbon laxatif. — Plante textile. — Milieu.
- 6—Désunir ce qui était joint. — Mouvement de l'homme.
- 7—Oui. — Hébreux. — Ragoût de pommes de terre.
- 8—Ville d'Allemagne (Wurtemberg). — Recommencer, reproduire pour la symétrie. — Souverain.
- 9—Voie ferrée. — Liras de nouveau. — Unité.
- 10—Art de lancer au moyen d'une arme. — Rapporter, attribuer.
- 11—Deuxième conjugaison. — Ancien nom du hêtre. — Chef-lieu du dép. de Constantine.
- 12—Grand marché public. — Ville maritime à l'entrée du Richelieu.
- 13—Partie dure et conique qui se forme sur la tête de certains ruminants. — Genre de légumineuses. — Masse de neige durcie qui est à l'origine d'un glacier.
- 14—Espèce. — Métal blanc plus dur et moins pesant que le plomb. — Monnaie japonaise.
- 15—Intente en justice. — Instruire, former. — A lui.

Solution du problème No 1171



RIEN DE SÉRIEUX

Deux messieurs sont dans un bar. Ils discutent femmes.

— Ce qui me fâche, dit l'un, c'est la façon dont les femmes rappellent toujours à leur mari le jour anniversaire de leur mariage.

— Oui, dit l'autre, mais comment expliquez-vous le fait que les hommes oublient toujours ce jour ?

— Pas difficile, dit le premier, après avoir réfléchi. Vous êtes pêcheur n'est-ce pas ? Est-ce que vous vous rappelez encore le jour où vous avez attrapé votre plus gros poisson ?

— Evidemment, je m'en souviens parfaitement.

— Vous voyez ! Et vous croyez que le poisson, lui, s'en souvient encore ?

— Garçon, la bière que vous venez de me servir à un drôle d'air, on dirait qu'elle est trouble.

— Elle est bien claire, monsieur, c'est simplement le verre qui est sale.

— J'ai reçu une lettre anonyme.

— T'en occupe pas, mon vieux ; fais plutôt comme moi : quand j'en reçois une, je la jette au feu avant même de l'ouvrir.

— Il prétend qu'il ne pourrait pas vivre sans sa femme ; je ne pensais pas qu'il l'aimait à ce point-là.

— Il dit la vérité, seulement il faut savoir que c'est elle qui a tout l'argent et qu'il ne possède pas un sou.

— Tu ne trouves pas de travail ? mais il y en a partout dans ce pays-ci, tu n'as qu'à tourner la tête de tous les côtés pour en voir !

— C'est justement ce que je ne peux pas faire, mon pauvre ami ! j'ai un torticolis abominable.

Lui. — Je voudrais avoir vécu au temps des anciens chevaliers.

Elle. — Vous avez raison ; de cette façon il y a déjà longtemps qu'on serait débarrassé de vous.

Le vieil oncle. — Et toi, Johnny, que veux-tu être quand tu seras grand ?

— Je veux être riche.

— C'est une bonne idée, mais pourquoi veux-tu être riche ?

— Pour qu'on me fasse des belles façons ; ainsi papa dit tout le temps que tu es un vieux fou mais qu'il faut te faire des belles façons parce que tu es riche.

— Laisse la maison tout de suite ! dit, dans un accès de courage qui l'étonna lui-même, un petit bonhomme à un gros cambrioleur qu'il venait de surprendre chez lui.

— C'est bien mon intention aussi, mon petit ami répondit le gros cambrioleur ; mon intention n'est pas de l'emporter, mais simplement les choses de valeur qu'il y a dedans.

LA VIE COURANTE...



— Hé ! papa, viens voir, je pense que M. Laurent a la rougeole...

LES CHASSEURS DE PLANTES

[Suite de la page 17]

à la surface, Robert Verneuil examina l'embarcation.

Il ne fut pas long à s'apercevoir qu'il ne s'agissait nullement d'un accident, mais d'un sabotage criminel, d'un acte voulu et exécuté sciemment.

Le trou qui avait été pratiqué dans la coque avait été fait à l'aide d'un couteau. On distinguait facilement les marques de la lame acérée, les entailles profondes. Et Robert Verneuil se demanda qui avait pu être l'auteur de cet attentat inqualifiable. Il réfléchit et le nom d'Hermann Gottlieb ne fut pas long à venir à son esprit.

Qui cela pouvait-il être d'autre ? Il n'y avait personne dans les environs que le collaborateur de Lewis Madison. Les bûcherons belges ? Quelles raisons auraient-ils eues pour agir ainsi. Et puis c'étaient des garçons si sympathiques, si serviables.

Hermann Gottlieb !...

Oui, ce devait être lui. Il avait dû se renseigner sur les intentions du jeune Français. Jaloux, envieux, inquiet, il n'avait pas hésité à recourir à des moyens perfides pour se débarrasser d'un concurrent gênant ou tout au moins pour l'entraver, le retarder et le paralyser.

Cela ne faisait aucun doute, c'était Hermann Gottlieb. Un autre l'aurait pillé, volé, dévalisé, lui aurait ravi des marchandises, des provisions ou des armes.

— Un homme averti en vaut deux ! se dit le jeune garçon. Il nous reste à nous tenir sur nos gardes.

Robert Verneuil avait la chance extraordinaire d'avoir avec lui trois indigènes dévoués, intelligents et serviables. Il n'était pas pour eux, le chef, le

patron, le boss, celui qui commande, exige d'être obéi.

Sa façon d'agir, de les traiter en camarades, eut pour résultat de lui obtenir le maximum.

Rapidement, la réparation fut faite.

Et, à nouveau, après deux heures d'efforts, le départ put être enfin donné.

La rivière était large, spacieuse, le lit n'était pas encombré d'épaves allant à la dérive, le courant ne ralentissait pas l'avance du canot qui progressait avec rapidité.

Le soir, Thô proposa de ne faire qu'un bref arrêt, le temps de se restaurer et de reprendre la course une fois le dîner fini.

Une lampe électrique au rayon puissant fut installée à l'avant balayant l'onde, attirant des myriades de moustiques, aveuglant des bêtes qui, prestement s'enfuyaient en frôlant les branches basses et les herbes.

Ainsi, une grande distance fut parcourue.

— Regardez à droite ! murmura le guide en se tournant vers Robert Verneuil.

Le jeune homme obéit et vit, sur la rive, éclairée par un timide clair de lune la tente d'Hermann Gottlieb. Il jeta un coup d'oeil sur sa montre-bracelet. Les aiguilles marquaient une heure du matin.

— Il doit dormir. Dommage, sans cela il aurait pu s'apercevoir de l'échec de sa tentative de sabotage.

Les payeurs se relayant chaque heure par équipe, se reposant lorsque les deux autres opéraient, firent du bon travail. Au lever du jour la pirogue arriva en vue d'une petite crique.

Sur celle-ci, les voyageurs découvrirent les vestiges d'un campement récent. Dans les hautes herbes, sous les branches, deux canoës avaient été tirés. C'étaient, sans nul doute, les deux embarcations de l'expédition Konrad Niegelen.

— Ils ont quitté la rivière ici, accostons ! ordonna le jeune Français.

L'embarcation pointa vers la berge et s'en fut échouer sur le sable.

— Oui, cela ne fait aucun doute, Niegelen est passé ici !

Le canoë fut mis en lieu sûr, à l'abri des indiscrets, de façon à être retrouvé au retour.

Les paquets furent réduits au strict nécessaire et, après un court moment de repos, les trois hommes, sous la conduite de Thô, s'enfoncèrent dans la brousse.

Il était facile de suivre la piste empruntée par le collaborateur de Lewis Madison. Elle pouvait être relevée aisément, au milieu de cette végétation abondante, luxuriante.

De temps à autre, les explorateurs découvraient les cendres, vestiges d'un feu allumé là par ceux qu'ils essayaient de rejoindre.

Quatre jours s'écoulèrent en de longues marches harassantes, épuisantes, déprimantes. A chaque détour, à chaque éclaircie, le jeune homme espérait découvrir ceux qu'il cherchait depuis leur départ de Mysore.

Malgré leurs fatigues, les quatre compagnons ne perdaient pas confiance en leur étoile. Ils écourtèrent les étapes, prolongeaient les heures de marche.

Mais rien, toujours rien...

La matinée du cinquième jour dans la jungle venait de commencer. A la file indienne, pliant sous leurs fardeaux, ayant Thô en tête, infatigable guide, ils progressaient suivant un sen-

tier qui grimpait à flanc de colline au milieu des fougères arborescentes. Soudain, venant de derrière eux, un cri attira leur attention.

Robert Verneuil se retourna.

— Tu as entendu, Thô ? demanda-t-il.

— Oui, cela venait de par ici ! répondit le Birman, le doigt pointé en avant.

— Quelqu'un est en danger. Il faut aller à son secours !

La Winchester à la main, le doigt sur la détente, prêt à la riposte, craignant de tomber dans un piège, un traquenard, un guet-apens, Robert Verneuil avançait.

Il se fraya un passage parmi la végétation touffue et atteignit le sommet d'un petit monticule. Alors, il vit le drame qui se jouait non loin de là. A une courte distance de lui, un homme se tenait et c'était Hermann Gottlieb qui était en fâcheuse situation. L'homme avait voulu s'écarter de la bonne piste et avait voulu prendre un raccourci en bordure d'un étang. Mais il posa le pied sur une branche vermoulue qui craqua sous son poids. Il voulut se rattraper mais il n'y parvint pas. Il tomba dans une eau glauque, épaisse et gluante. Ses compagnons, affolés, se gardèrent de se porter à son secours et se dispersèrent, craignant de subir le même sort que lui.

Hermann Gottlieb était pris par les sables mouvants et plus il gesticulait, plus il s'enlisait.

Oubliant ses rancunes, Robert Verneuil tenta de venir à son secours. Mais ses efforts demeurèrent inutiles. A un certain moment, juste lorsque sa tentative allait réussir, quand il allait pouvoir tendre à son concurrent une main charitable, Hermann Gottlieb

[Suite au bas de la page 35]

BEN-HUR

d'après l'oeuvre célèbre de LEWIS VALLACE

CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — QUATRE-VINGT-CINQUIÈME EPISODE



QUE DIRAI-JE À JUDA, QUAND IL TE RÉCLAMERA?
NOUS ALLONS DESCENDRE MAINTENANT. LE TRAJET SERA MOINS PENIBLE
VOUS LUI DIREZ QUE JE L'AIMAIS!



COURAGE! VOICI UN HOMME QUI NOUS DONNERA DES NOUVELLES DU NAZARÉEN!
ECARTONS NOUS DE SON CHEMIN!



NE CRAIGNEZ RIEN! JE SUIS LE MESSAGER DE CELUI QUI, D'UN MOT, GUÉRIT VOS SEMBLABLES!



LE NAZARÉEN?
LE MESSIE!
RAPH MARC

La mère s'est penchée sur sa pauvre enfant, et promène autour d'elle ses regards désolés. L'espérance s'évanouit de son coeur. Jamais elle n'acceptera de guérir sans sa fille. Amrah, sans se préoccuper des conséquences de son acte, s'approche aussi de Tirzah, et vient aider sa mère à la relever. — Tant bien que mal, Tirzah est parvenue à se redresser. Au prix d'un effort inouï, elle a pu suivre

les deux femmes. Les voilà maintenant aux pieds du Mont de l'Offense. A cet instant, elles aperçoivent un homme seul qui, sur le même chemin, marche dans leur direction. — Craignant encore une fois de subir le traitement infamant réservé aux lépreux, la mère veut s'écarter de sa route. Mais le piéton, devant leur angoisse, s'approche

d'elles avec calme et respect. A quelques pas, il s'arrête. Sa voix est douce, ses paroles réconfortantes. — Ainsi Amrah avait dit la vérité. Un homme se trouve à Jérusalem, qui a le pouvoir de les rendre à la vie. Comment les deux lépreuses pourraient-elles encore douter? N'est-ce pas déjà un signe miraculeux pour elles d'avoir rencontré sur leur chemin le messager du Nazaréen, du Messie?



EST-IL VRAI QU'IL SE RENDRA À LA VILLE?
IL PASSERA BIENTÔT SUR CE CHEMIN!
RAPH MARC



METTEZ-VOUS SOUS CET ARBRE. APPELEZ-LE QUAND IL PASSERA PRÈS DE VOUS!



SI VOUS LE TENEZ POUR LE FILS DE DIEU, IL VOUS ENTENDRA MALGRÉ LA FOULE!
ENTENDS-TU TIRZAH? ENCORE QUELQUES PAS JUSQU'À CET ARBRE!



ACCEPTÉZ CETTE EAU. ELLE VOUS SERA PLUS UTILE QU'À MOI... JE VAIS À LA VILLE PRÉPARER SON ARRIVÉE...
SOYEZ BENI!

La confiance est revenue entière dans le coeur des trois femmes. Les efforts conjugués de la mère de Ben-Hur et d'Amrah n'auront pas été vains: Tirzah sera aussi guérie! — Près d'elles, à quelques mètres du chemin que doit emprunter le Messie, se dresse un arbre feuillu, sous lequel elles pourront se dissimuler, en attendant la venue du

Sauveur. Personne avant lui ne les y apercevra. — Pourtant, une vague inquiétude s'empare de la mère. Si le Messie est mêlé à la foule comme il faut s'y attendre, parviendra-t-il à entendre leur appel? L'étranger les rassure. Quand bien même le tonnerre ébranlerait les cieux,

leur voix parviendra jusqu'à lui, pourvu qu'elles aient la foi. — Au moment de s'éloigner, l'inconnu revient sur ses pas. Il enlève de son épaule la gourde pleine d'eau qui y est accrochée. Au lieu de la déposer à terre, il la met avec douceur dans la main de la mère de Ben-Hur. Mais son geste n'a rien d'un geste de pitié.



VOYEZ LA FOULE QUI VIENT À SA RENCONTRE!
ET QUI VIENT DE CE CÔTÉ?



C'EST LUI! SES AMIS L'ACCOMPAGNENT!
LES DEUX CORTÈGES VONT SE JOINDRE PRÈS DE NOUS!
IL NE NOUS ENTENDRA PAS!



QUE DISAIENT CEUX QUI VENIENT VERS LUI?
MAÎTRE DYEZ PÊNE DE NOUS!
RAPH MARC



EST-CE TOUT?
TOUT CE QUE J'AI ENTENDU... ET CE FUT ASSEZ!

Depuis quelques instants, les trois femmes sont dissimulées sous les branches de l'arbre voisin du chemin venant de la ville. Un grand cortège s'avance dans leur direction. Chacun porte des palmes fraîchement coupées. Bientôt, du côté opposé, apparaît une autre troupe. — Il est clair que le premier cortège marche à la rencontre du second. Mais pour les lépreuses, et pour Amrah, il n'en est qu'un

qui compte et c'est celui dans lequel se trouve le Messie. Déjà elles ont deviné. Dans le second cortège apparaît vaguement un homme monté sur un âne. — La mère se montre la plus anxieuse. A l'aspect de cette foule innombrable, elle redoute le pire. Vont-elles pouvoir se montrer sans craindre d'être lapidées? Le Messie les entendra-t-il? Quels mots devront-elles lui dire? Autant de questions qui l'as-

saillent, et auxquelles Amrah s'efforce de répondre. — La servante qui n'a pas assisté aux scènes miraculeuses dont Juda a été témoin, se borne à répéter ce qu'elle a entendu raconter. Les mots que les malheureux adressaient au Messie étaient simples. Faut-il d'ailleurs user de longues phrases, pour s'adresser à celui qui connaît et guérit les misères humaines? (à suivre dans le prochain numéro)

L'INTRÉPIDE LÉGIONNAIRE

CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — TRENTE-HUITIÈME EPISODE



1. Et un triste cortège se forma. Encore une fois nos amis étaient prisonniers des Arabes et du terrible Abou. Tandis que le traître montait en croupe de l'un d'eux, ce pilote ennemi à qui Paulo avait sauvé la vie, nos légionnaires furent ficelés et attachés à la queue des chevaux. Ils partaient à pied, sans boire, pour le camp d'Abou où on les torturerait. Tout à coup, Spud s'affaissa comme mort : — "Je n'ai que faire de cet infidèle", déclara Abou, "les chacals le mangeront". Et on le laissa là.



2. Dès que la caravane ennemie se fut un peu éloignée, Spud se leva. C'était une bonne ruse de sa part : — "Maintenant, Abou, à nous deux, je te retrouverai et si tu fais mal aux amis, je t'écorche vif!"



3. Il parlait ainsi pour se redonner courage car au fond il n'était pas fier, tout seul dans le désert sans la moindre arme. Mais, marchant vers l'oasis pour se rafraîchir, il buta sur le revolver qu'il ramassa joyeusement.



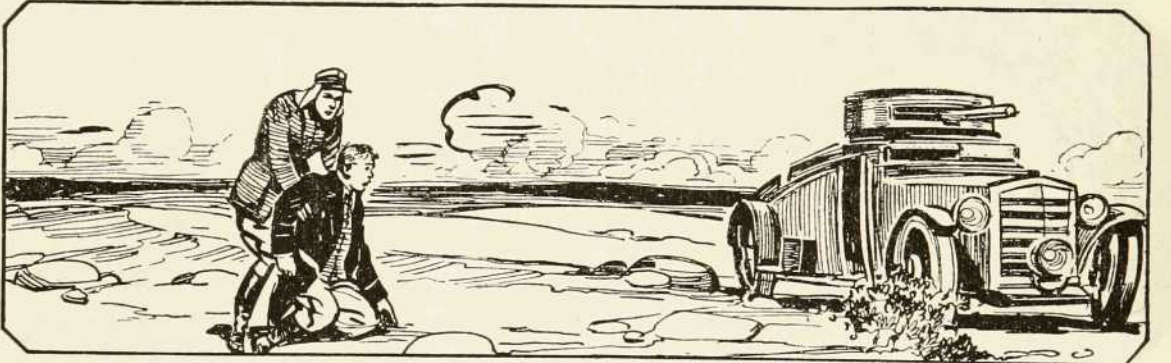
4. Pendant ce temps, assez loin de là, Abou Ben Hassim faisait comparaître Paulo devant lui et lui ordonnait de redessiner la carte du trésor. — "Si tu refuses tu meurs et avec des tortures soignées! Réfléchis, chien!"



5. Et dans le désert, Spud, l'Ecossois, après avoir bu, marchait au plus vite en se guidant au soleil. Il alla longtemps. La fatigue une fois de plus s'empara de lui. Il butait sur toutes les pierres et repartait.



6. Finalement l'épuisement fut plus fort que lui. Une grosse pierre l'arrêta et le fit tomber le nez dans le sable. La soif lui prenait les entrailles, il ne pouvait plus avancer. Longtemps il demeura inerte.



7. Mais la chance, décidément, n'abandonna pas nos courageux légionnaires. Sans le savoir Spud s'était arrêté sur le bord d'une piste que patrouillait l'armée. Une automitrailleuse passa par là. Le conducteur vit le soldat couché dans le sable et se porta aussitôt à son secours. Ce n'était personne d'autre que le lieutenant-pilote Duval qui se portait au secours de ses amis par la route puisqu'il n'avait pu trouver d'autre avion. Spud revint vite à lui.



8. Il but des tonnes d'eau, mangea comme quatre et commença à raconter leur histoire. Il n'y avait pas une minute à perdre pour secourir Marie et Paulo. Et on réglerait leur compte au pilote et à son bandit de chef plus tard.



9. Au camp, ignorant que l'automitrailleuse venait à toute allure à son secours, Paulo accepta de redessiner la carte du trésor. Il demandait simplement du papier et un crayon. Un Arabe fit irruption sous la tente : — "Alerte!"



10. Abou se précipita sur l'ouverture et vit l'automitrailleuse qui fonçait sur le camp. Il eut une grimace de rage : — "Il me faut avant tout la carte du trésor", hurla-t-il, "je vais mettre ce chien à la raison!" (à suivre)

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — VINGT-DEUXIÈME ÉPISODE



1. Ce n'était pas le moment de protester de son innocence, décida Toni, aussi lança-t-il tout à coup son pied en avant, faisant échapper le revolver au cowboy surpris, avant qu'il n'ait eu le temps de tirer.



2. En un clin d'œil, Toni s'élança par la fenêtre ouverte où son cheval Fidèle, se tenait prêt. En dedans, l'employé du ranch cherchait toujours son revolver quelque part sur le plancher.



3. Sautant sur le dos de Fidèle, Toni pressa la noble bête à une vitesse vertigineuse loin de l'habitation. "Il nous faut maintenant trouver Margot!" marmotta-t-il d'un air farouche.



4. Il y avait une personne sur qui Toni savait pouvoir compter pour lui donner toute l'aide voulue dans sa recherche de Margot Jason. Et c'était Aigle Blanc, un Peau-Rouge, auquel il avait déjà sauvé la vie.



5. Toni n'osa pas pénétrer dans le camp des Indiens car la tribu des Pieds-Noirs était hostile. Il préféra envoyer Fidèle, sachant que Aigle Blanc reconnaîtrait le cheval et viendrait le rejoindre.



6. Notre jeune héros ne s'était pas trompé dans ses calculs. Aigle Blanc, assis devant son wigwam et occupé à nettoyer son fusil, leva la tête et aperçut le cheval de Toni Carden.



7. Alors, Aigle Blanc saisit Fidèle par la bride et se mit à marcher avec précaution hors du camp. Il trouva Toni, mais lui conseilla de demeurer caché comme quelques guerriers passaient non loin de là.



8. Bientôt après le Peau-Rouge dit à son ami qu'il pouvait sans danger descendre de son arbre. Et Toni ne perdit pas une minute pour lui dire qu'il était venu solliciter son concours afin de trouver Margot.



9. Soudain Aigle Blanc tendit le bras. "Regarde, camarade!" s'écria-t-il. Toni poussa une exclamation effarée en apercevant les deux Métis entraînant Margot Jason vers le camp des Peaux-Rouges.



10. Toni allait s'élancer à la suite des Métis, lorsqu'une main se posa sur son épaule, le tirant en arrière. "N'y va pas!" murmura Aigle Blanc. "Pénétrer dans le camp Indien signifie la mort!"



11. Notre jeune ami voulut alors savoir comment il se faisait que les Métis ne semblaient craindre nullement les Indiens. Aigle Blanc lui expliqua qu'ils fournissaient les Indiens de munitions.



12. Aussitôt la nuit venue, cependant, Toni pénétra dans le camp, après avoir laissé son cheval aux soins de Aigle Blanc. Comme il s'avançait avec précaution, un des gardes l'aperçut.
(à suivre dans le prochain numéro)

LISEZ CHAQUE SEMAINE LES CONTES ILLUSTRÉS DU "SAMEDI"

UN TERRIBLE EBOULEMENT... [Suite de la page 7]

Les Darveau et les Audy, grelottant sous un vent glacial réussirent à traverser les champs, en pleine obscurité. Ils s'installèrent tous sur une butte, à trois ou quatre arpents de l'éboulement; ils allumèrent un feu et passèrent la nuit en prières. Rejoints par l'eau, ils durent se trouver un autre refuge à un arpent plus loin, puis un troisième encore plus éloigné. Ils croyaient vraiment à la fin du monde, et c'est alors qu'ils firent la promesse d'un pèlerinage à Sainte-Anne-de-Beaupré, s'ils étaient sauvés. Ce n'est que le lendemain matin, vers 6 heures, qu'ils furent rescapés par le jeune Wilfrid Perron, âgé de 20 ans. Ce dernier dut effectuer au moins six traversées sur le torrent au moyen d'une petite barque et d'une perche pour transporter tous ces gens en lieu sûr.

Le samedi 28 avril, M. Audy retrouva sa maison, — à 10 arpents de chez lui. Elle était bien replacée sur ses fondations, mais la cave était inondée, les meubles endommagés et le linge sali par la glaise. Tandis que M. Darveau trouva sa demeure et ses grandes presque entièrement englouties dans la glaise, tel que démontré plus haut.

Des citoyens organisèrent aussi le sauvetage des animaux qu'on découvrit, la plupart vivants, mais très épeurés.

Fermes disparues.

Une douzaine de cultivateurs perdirent alors leurs fermes effondrées ou complètement inondées. Cet éboulement dura que six ou huit minutes. A la limite sud-ouest, on découvrit, curieux phénomène, une surface mesurant une trentaine d'arpents carrés qui s'était affaissée sans aucun déplacement latéral. On pouvait même voir au fond de l'abîme les clôtures encore debout et délimitant bien les chemins et les champs. Une masse d'environ 1,500 arpents de terre fut alors déplacée à une profondeur presque incroyable de 170 pieds. Sous la pression des eaux de la rivière une partie du rivage s'effondra et, par la brèche, le torrent se précipita avec une violence inouïe, bouleversant tout sur son passage. Ce fut la plus terrible catastrophe géologique survenue au Canada, de mémoire d'homme. Des géologues vinrent des Etats-Unis et d'Europe constater cet horrible désastre.

Trois importants ponts furent emportés: ceux de Saint-Alban, de Saint-Casimir et de Sainte-Anne-de-la-Pérade. Les fermes dévastées furent celles de MM. Prosper Darveau, Samuel Gauthier — enfouie à une centaine de pieds sous terre — Joseph Audy, David Gauthier, Onésime Groleau, Onésime Tessier et autres; toutes ces terres furent déplacées à une vingtaine d'arpents plus loin. Là où la rivière Sainte-Anne avait un mille de large, ce n'était plus qu'un ruisseau ordinaire.

Le bruit sourd du séisme avait même été entendu jusqu'à Portneuf, Deschambault, Lachevrotière, et même aussi loin que Cap-Santé (soit une distance d'environ 10 milles).

A un moment donné la rivière s'est bloquée à la chute Gorrie et s'est forcée un passage latéral à travers l'épaisse couche de terre grasse qui la bordait et qui s'est mise à glisser à une vitesse vertigineuse sur la pente du coiteau.

On peut imaginer le poids de cette montagne mouvante une fois minée par le travail souterrain des eaux. Le moulin Gorrie fut culbuté, englouti, et le site de la chute haute de 170 pieds n'offrait plus que l'aspect d'une plaine bouleversée par une charrue géante.

Le lendemain, le Pacifique Canadien dut envoyer 15 wagons de pierre pour consolider son pont de voie ferrée à Sainte-Anne-de-la-Pérade, où 15 maisons furent emportées par la crue des eaux de la rivière Sainte-Anne, qui, à cet endroit, déverse dans le Saint-Laurent.

C'est alors que le gouvernement provincial dirigé par l'honorable premier ministre Olivier Taillon, confia au savant Mgr Eugène K. Laflamme, géologue de l'université Laval à Québec, la tâche de diriger une Commission d'enquête, accompagné de M. Adolphe Bélisle, surintendant des Terres et Forêts, concernant cette catastrophe à laquelle s'intéressèrent nombre d'autres savants du monde entier.

Aux archives de l'université Laval de Québec, on conserve précieusement les photos et les rapports de la Commission Laflamme-Bélisle, concernant ce phénomène extraordinaire. Ces rapports constituent un chapitre important de l'histoire géologique de notre province.

ANDRÉ DE LA CHEVROTIÈRE.

LES CHASSEURS DE PLANTES [Suite de la page 31]

poussa un nouveau cri. Aspiré, attiré par l'épais liquide, le collaborateur de Lewis Madisson disparut. On vit, émergeant de la boue gluante, une main crispée, qui se raidit, puis disparut à son tour.

La scène avait duré quelques secondes seulement. Le jeune Français demeurait immobile, anéanti, écrasé par cette tragédie qui s'était déroulée devant lui.

— Partons vite! ordonna-t-il à Thô qui, impassible, se tenait près de lui.

Il fit quelques pas, puis, à nouveau, s'arrêta cloué par la surprise la plus vive.

Là, devant lui, près d'un vieil arbre mort, au milieu des feuilles grasses et des lianes, une fleur splendide s'épanouissait, luxuriante, colorée, majestueuse.

Et cette plante c'était la fameuse *Pystra Anacréis Psychatis*. C'était l'or-

chidée, unique au monde, qu'il était venu chercher dans la forêt birmane.

— Non, ce n'est pas possible!

Mais si, c'était possible.

C'était bien elle, cette plante extraordinaire, irréaliste, exceptionnelle.

Et sans le cri de détresse, de désespoir d'Hermann Gottlieb, le jeune homme serait passé près d'elle sans la voir.

Comme quoi la Chance tient, souvent, à peu de chose.

Le Hasard...

Un homme qui fut heureux, fut Charles Doucet, lorsque, quelques jours plus tard, il reçut dans sa propriété de Maurepas un télégramme ainsi rédigé:

« Mission accomplie. Plein succès. Rentre en France avec l'objet rare ».

Et ce télégramme, bien entendu, était signé: Robert Verneuil.

GEORGE FRONVAL.

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

On prédit que dans quelques mois les Etats-Unis auront la télévision en couleur et les fabricants prévoient une affluence d'acheteurs. Les nouveaux récepteurs coûteront de \$700 à \$1,000; mais il y a trente millions d'anciens postes; que vont faire les gens? La transformation est possible, mais très coûteuse.

L'endroit le plus recherché des touristes aux Etats-Unis n'est ni le Yellow Stone Park, ni les Grand Canyon, mais Rocky National Park qui attire, chaque année, 1,300,000 visiteurs.

Le poète Malherbe avait numéroté ses bas d'après les lettres de l'alphabet et il les mettait les uns après les autres, suivant le cours des saisons, les plus épais en hiver, les plus légers en été. Il jugeait ce moyen infailible pour ne pas s'enrhumer.

Saoud Ben Abdul Aziz, qui règne sur un pays cinq fois plus grand que la France, a succédé à son père Ibn Séoud le Conquérant, en 1953. Il vit, pour la plupart du temps, à Rhiyad, le palais Nasri où aucun journaliste n'avait jamais pénétré. Véritable Eden en plein désert, ce palais est entouré d'immenses jardins couverts de fleurs, illuminés la nuit par dix milles ampoules électriques.

Sherbrook Walker est le propriétaire d'un hôtel en Afrique et comme la plupart des touristes y viennent pour chasser, ou tout au moins voir des fauves, Walker eut l'inspiration de construire un hôtel dans les arbres, on l'appelle « Treetops Hotel »; il comprend quatre chambres, une cuisine et une salle à manger, aussi les quartiers des domestiques. Ce figuier est situé près d'un étang où chaque matin un employé jette du sel ce qui attire les bêtes en nombre considérable. En une seule nuit, l'on peut voir: 34 éléphants, 11 rhinocéros, 8 buffles, 2 hyènes... et le touriste repart enthousiasmé.

Richard Lubig, boulanger et savant, est le père du « lactose » le pain-miracle des diabétiques. Il en fournit 8 tonnes par jour aux seuls hôpitaux de l'Allemagne occidentale. Il a des clients célèbres: Churchill, le shah de Perse, quatre généraux russes dont le nom reste secret.

Il y a 3,000 ans, les Egyptiens importaient du précieux bois d'ébène pour en fabriquer les boîtes de marqueterie qui étaient scellées dans les tombeaux des Pharaons. De nos jours, certains hommes ont payé de leur vie le geste de détacher une seule branche des arbres sacrés d'ivoire rose, arbres qui sont gardés nuit et jour par des guerriers d'Afrique qui emploient ce bois pour fabriquer leurs lances.

Le grand-duc de Toscane, Ferdinand, mort en 1760, se promenait de long en large dans sa chambre entre deux thermomètres, dont il observait continuellement les moindres variations. Il avait toujours à sa disposition un grand nombre de souples calottes, pour en couvrir sa tête, d'une plus ou moins forte épaisseur suivant les variations de la température.

Dans les salons de la Trafford Gallery, à Londres, l'Exposition « La peinture est un plaisir » prouva qu'en Angleterre peindre est surtout un plaisir aristocratique. A côté des études de la duchesse de Kent, des paysages abstraits de Vivien Leigh, on voyait ceux plus figuratifs de l'évêque de Croydon.

En souvenir d'une escale en temps de guerre du vaisseau canadien « Ontario » en Tasmanie, on a planté à Hobart, la capitale de cette petite île située au nord de la Nouvelle-Zélande, un parc d'érables venant du Canada.

Le cimetière de La Paz remonte aux conquêtes espagnoles. Les voûtes sont louées aux familles des défunts pour une période variant de 20 à 50 ans.

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél.: PL. 9637-X

GEORGES POIRIER
Président

GEORGES POIRIER, fils
Vice-président

JEAN CHAUVIN
Directeur

CHARLES SAURIOL
Chef de la publicité

GERARD VIOT Secrétaire de la rédaction
ODILON RIENDEAU Chef du tirage

ABONNEMENTS: LE SAMEDI

Canada		Etats-Unis	
1 an	\$3.50	1 an	\$5.00
6 mois	2.00	6 mois	2.50

AU NUMERO: 10 CENTS

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A.
as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.



VOTRE PAYS VOUS OFFRE UNE FORMATION UNIVERSITAIRE et une fière et noble carrière

JEUNES GENS — Voici *une chance en or* . . . une merveilleuse aubaine que vous offre le pays: une formation universitaire sans bourse délier! A vous d'en profiter . . . de suivre vos cours universitaires, dans le domaine de votre choix . . . de recevoir gratuitement enseignement, manuels, instruments, abonnements, allocation pour la pension, soins médicaux et dentaires, etc. **C'EST UN RÊVE QUE DES MILLIERS DE NOS JEUNES ONT CARESSÉ SANS JAMAIS POUVOIR LE RÉALISER!**

Conditions faciles à remplir: s'engager à servir trois ans dans l'arme que l'on préfère (Marine, Armée, Aviation) après le stage à l'université . . . être célibataire entre 16 et 21 ans, physiquement apte et posséder diplômes requis pour études universitaires.

A 23 ou 24 ans, alors que vous aurez reçu un brevet d'officier de la Reine, vous servirez dans l'un des trois services, à un salaire fort appréciable, avec toutes sortes d'allocations spéciales qui feront de vous un des jeunes les mieux payés au pays. Trois ans plus tard, vous pourrez continuer à gravir les échelons jusqu'aux grades élevés et vous créer le plus bel avenir qu'un homme puisse désirer.

Vous ferez aussi votre part pour protéger notre héritage contre la menace communiste qui plane toujours sur le monde libre.

AU COLLÈGE MILITAIRE ROYAL DE SAINT-JEAN

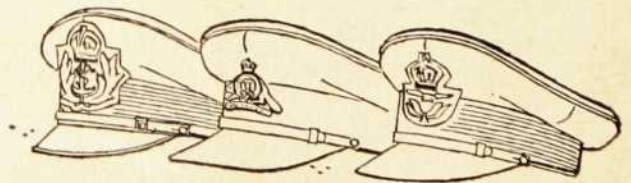
Institution de langue française pour les jeunes de chez nous qui veulent être officiers de carrière dans la Marine, l'Armée ou l'Aviation. Idéalement située . . . localité agréable . . . site magnifique . . . éducation solide . . . soins médicaux, exercices physiques, sports, table excellente, chambres confortables . . . étude du génie civil, électrique, mécanique, etc . . . situation assurée, belle carrière avec très bonne rémunération.

Pour entrer en 1^{ère} (préparatoire) à Saint-Jean, il faut un diplôme de 11^e scientifique spéciale, ou 12^e générale ou scientifique d'une école supérieure, ou 3^e scientifique du Mont-Saint-Louis, Montréal; Académie Commerciale, Québec; Collège du Sacré-Coeur, Victoriaville. Le B.A. classique permet d'entrer en 2^e à Saint-Jean.

Peut être admis au Collège Militaire de Kingston, ou à celui de Royal Roads, en Colombie-Britannique, celui qui possède tout diplôme permettant d'entrer dans une université canadienne.

Les cadets reçoivent \$55 par mois pendant toute la durée de leurs cours et, chaque année, ils bénéficient d'un mois de congé avec solde; ils reçoivent de plus l'uniforme, le logement, la nourriture, etc. Ceux qui s'engagent à servir leurs trois ans reçoivent tout le cours gratuitement, avec pension, manuels, instruments, etc., etc. . . une formation intellectuelle, physique et morale de jeunes gens d'élite. N'hésitez pas . . . profitez de cette offre unique . . . inscrivez-vous aux cours d'un **COLLÈGE MILITAIRE ROYAL CANADIEN**.

Ceux qui s'engagent à servir dans la Réserve n'ont qu'à payer pour les frais de scolarité s'élevant à \$580 pour la première année et à \$330 pour les années subséquentes. C'est probablement le cours universitaire le meilleur marché que l'on puisse trouver au monde.



Pour tous détails, veuillez écrire à:

Commission de sélection aux fins du programme d'instruction
pour la formation d'officiers des forces régulières,
Chambre 2020, Edifice "B",
Quartier Général de la Défense Nationale,
Ottawa, Ont.

M. le Régistratre,
COLLÈGE MILITAIRE
ROYAL ROADS,
Royal Roads, C.-B.

AME
STE
JUE
ERNEST BESNER
MARTHE

29 eol

28-054-C-42608